3. VII
29

Lf.C
B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

MAI 1786.

209754
4. 3. 29

A PARIS,

AU BUREAU, rue Mélée, N°. 59, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LE MARONITE
FUGITIF,

TRADUIT DU LATIN,

Par Jean CARPENTIER, *d'Arras.*

JEAN Carpentier étoit Juriſconſulte & Poëte. Son *Moine Maronite fugitif*, pièce

héroïque imitée de S. Jérôme, est supérieurement verſifiée. Malchus (c'eſt le nom du Héros) raconte lui-même ſon hiſtoire. Iſſu de parens nobles, près d'Antioche, & fils unique, il ſe dérobe de la maiſon paternelle la veille de ſon mariage. « Réſolu, dit-il, d'aller embraſſer la diſcipline de quelque pieux Solitaire, je précipite mes pas; & laiſſant à ma gauche l'Orient, infeſté par les armes Romaines, je tends vers la Perſe, & tâche de gagner les déſers de Chalcis & les grandes forêts. Mais déjà les proviſions me manquoient; & après avoir erré à l'aventure quatre jours & quatre nuits, les cornouilles ſauvages furent ma ſeule nourriture. Elles me manquent, & j'arrache l'inſipide ſabruſque & les racines amères nées dans le ſable. Entre Eſſe & Imma, placées ſur les montagnes de Palmyre, je crois découvrir, dans le lointain le plus méridional, une humble habitation dans l'enfoncement d'une vallée. Je diſtingue des murs fort bas, quelques chaumières éparſes, une légère fumée qui s'élève ſans tourbillon. J'approche, & la faim me force d'entrer. Le ſoleil, arrivé au

milieu de ſa courſe, faiſoit tomber ſes rayons brûlans. Je vois à la porte un vieillard qui comptoit des agathes enchaînées à un fil, & faiſoit murmurer doucement des prières ſaintes ſur ſes lèvres. Cette vue ſubite m'attache; je m'arrête. Quelle forme d'habillement, bon Dieu! ce n'étoit qu'un ſac traînant à terre, & de la plus groſſière étoffe; une barbe vénérable deſcendoit ſur ſa poitrine.

» Il me tend la main, & m'entraîne. Je tremblois, & le ſuivois. Il me dit: Ne dédaignez point, jeune homme, nos pauvres chaumières, elles ont été habitées par le Prince des Cénobites, par le pieux Antoine, par le vénérable Paul, ſon émule de déſintéreſſement, par les dignes imitateurs de ces ſaints perſonnages, Hilarion, Maccaire, & Athanaſe, qui, après avoir brillé à la Cour des Maîtres du monde, ont mieux aimé encore vivre ici. Nouvel hôte, venez ſuccéder à ces grands Hommes; c'eſt ici la route du ciel: ou, ſi vous n'êtes qu'un voyageur égaré, repoſez-vous du moins une nuit dans un lieu paiſible; &, après un frugal repas, demain vous

continuerez votre route. Vous aurez à parler pour toute votre vie.

» Mon père, lui dis-je en embraſſant ſes genoux, je ne me ſuis point égaré; je cherchois des Saints, je les ai trouvés, je vous vois. C'eſt le Ciel ſans doute qui a guidé mes pas : je reſte avec vous. Hélas ! vous ne ſavez pas que, pour être plus pur, j'ai délaiſſé ma patrie, mes parens, & mes biens. Il me ſera doux de vivre ici dans la pauvreté ſous votre diſcipline, de chanter les hymnes ſaintes aux heures que la molleſſe conſacre au ſommeil, d'être vêtu, de jeûner comme vous. J'ai tout examiné, tout prévu, tout embraſſé. Recevez mes vœux, & ſoyez toujours mon père, mon unique père.

» Je me tus, & je pleurois d'impatience. Dans un ſilence profond & calme, il me contemploit; ſes yeux pénétroient dans mon ame. Il me dit enfin : Vous demandez beaucoup, jeune étranger; je ne ſaurois vous refuſer cependant: votre voix & votre maintien me répondent de votre cœur. Vos vœux ſont reçus; ſoyez mon frère : tenez vos engagemens, & que le grand Etre les ratifie dans le ciel.

» Mon respectable maître me conduisit dans ma cellule. J'apprends à connoître l'ordre de mes devoirs sacrés ; j'observe la loi du jeûne ; mes mains s'endurcissent au travail ; je tâche d'étouffer le cri des penchans de la nature : mais, hélas ! qu'il est pénible de vaincre son cœur !

» Un souvenir subit, qui vint me retracer toutes les bontés de mes parens, & je ne sais quel amour pour ma patrie, qui me fit palpiter, m'arrachèrent d'abord des soupirs, tristes avant-coureurs du dégoût que mon état m'inspira bientôt. Plus je combattois ces passions victorieuses, plus fortement elles me subjuguoient

» Je résolus d'aller revoir ma mère, d'aller la revoir encore du moins une fois. Mon père infortuné venoit de payer à la nature son inévitable tribut. Ma mère pleuroit mon absence ; son cœur lui persuadoit que j'étois encore parmi les vivans. Elle me gardoit mon héritage ; elle attendoit ma main pour lui fermer les yeux.

» Je me disposai à partir secrètement. Mais qui peut échapper aux yeux de la

ſageſſe ? Le Père Abbé vient ſe préſenter à moi : ſes regards confondent les miens, & je tremble comme un criminel. Je le vois, dit-il, l'ennui du bien vous gagne ; vous méditez une fuite. Jeune homme, où eſt donc la ſainteté des promeſſes ? Volage, vous dédaignez notre tendre amitié, & le monde reprend tout ſon empire ſur vous. Eſt-ce bien pour revoir une mère adorée que vous délaiſſez ce ſéjour de paix ? Non, & ſans doute un charme moins innocent agit ſur votre ame. Fermez, croyez-moi, vos oreilles à la volupté : cette trompeuſe ſyrène vous engage ſur un prétexte honnête, & c'eſt pour vous perdre. Mon fils, voyez mes cheveux blancs, penſez au Ciel ; reſtez.

» Moi, plus dur que le marbre de Paros, ou que le rocher qui retentit du mugiſſement des vagues, je renforce ma réſolution, je ſuis ſourd, je ne regarde point.

»Le bon Abbé s'abandonne aux larmes ; il eſt ſuppliant : il tombe à mes genoux ; je le rejette avec reſpect, & je perſiſte. Le cruel ! s'écrie-t-il d'une voix que je crois entendre encore, daigne-

t--il seulement m'honorer d'un regard, faire attention à mes larmes, voir ma tendresse, ma douleur!.... Allez cependant, mon fils, & soyez heureux. Il tombe de foiblesse, & je pars. Je pars en le plaignant, en l'aimant, mais sans le lui dire: j'en fus plus malheureux en route.

» Déjà j'avois franchi l'enceinte qui entoure l'heureuse solitude où j'avois vu quatre hivers. Une vaste & profonde forêt, traversée par des torrens, couverte de rochers, & remplie d'antres, se présente à mes regards: c'étoit près de Berée. J'entre dans la forêt: elle étoit infestée de ces brigands Ismaëlites qui vont en troupe pour suprendre les innocens voyageurs, comme on surprend les bêtes fauves. J'avois parcouru le moitié de ces bois redoutables, lorsque j'entends des cris effrayans. Je vois des femmes qui courent, des enfans qui pleurent, des malheureux qui les poursuivent l'épée à-la main. Je me trouve au milieu des innocens & des criminels. Ah! l'innocence, qu'elle est foible devant l'audace! On nous poursuit, on nous disperse, on nous entraîne.

» Que vous dirai-je enfin ? Je tombe dans les fers, & je deviens le partage d'un de ces malheureux. Ployant sous le poids de mes chaînes, je le suis. Une jeune fille charmante, ma compagne d'esclavage, me suit à son tour. Elle pleuroit, & son malheur la rendoit plus belle. Le barbare nous fait monter sur le même chameau, où nous pendions plutôt que nous n'étions assis, où Mysis (c'est le nom de la captive) craignoit à chaque pas de tomber. Elle n'osoit se tenir à moi, & je n'osois la secourir. Elle baissoit les yeux, & je la regardois; elle les élevoit, & moi, de les détourner aussi-tôt. Je ne sais pas à quoi elle pensoit ; mais moi, je pensois plus à elle qu'à ma captivité. Je la plaignois beaucoup plus que moi; & puisque ce malheur devoit m'arriver, je n'étois pas trop fâché que ce fût en sa compagnie. Je me proposois d'alléger ses fers, de remplir pour elle la portion de travail qu'on alloit lui imposer, & que ses mains délicates ne pourroient jamais faire.

» Nous voyageâmes ainsi pendant cinq nuits consécutives; car le soleil étoit trop ardent en ces climats pour

marcher de jour. Enfin, nous arrivâmes sur les bords d'un fleuve aux gouffres profonds & aux rives escarpées. Nous le passons sur des outres, & nous découvrons à l'autre bord les habitations & l'Empire des brigands, nos maîtres. La femme de notre patron se présente; & l'on nous crie : A genoux, esclaves, adorez votre nouvelle Souveraine. Assise au pied d'un palmier sourcilleux, n'ayant qu'une hauteur dédaigneuse & féroce, au lieu de fierté, elle ne nous inspire que de la crainte, & point de respect. Sa taille étoit haute, mais nul agrément n'embellissoit ses traits; & la prudence auroit dû cacher le sein qu'elle offroit tout entier à nos regards. Cette femme impérieuse étoit pourtant la maîtresse absolue de son barbare époux; & son caprice régissoit la maison du tyran : c'étoit elle qui partageoit les dépouilles enlevées à l'orphelin, elle qui imposoit leurs tâches à tous les esclaves, qui leur infligeoit soudain leur punition. Quant aux récompenses, on en ignoroit l'usage dans cette odieuse habitation.

» Elle jeta d'abord sur moi un coup-

d'œil moins amer, & me destina à conduire les moutons dans une prairie voisine. Sa vue se porte ensuite sur la douce Mysis, dont la beauté excite son dépit. Hélas ! où reléguera-t-on l'innocence? quel sera son sort ?

» On m'ordonne de partir sur l'heure. Je regarde Mysis; elle me regarde à son tour avec tant de bonté, une si grande tendresse, des charmes si décevans.... *Esclave infidèle*, me dit l'odieuse patrone, *obéiras-tu ?* Je pars, & mon cœur est déchiré.

» Dans une vallée délicieuse, entrecoupée de ruisseaux au doux murmure, émaillée de mille fleurs, couronnée de bocages, digne d'être habitée par des ames plus sensibles & plus innocentes, n'ayant pour compagnons que d'innocens animaux, je ne voyois plus des maîtres haïssables. J'eusse été trop heureux, si j'avois pu y voir Mysis. A ses côtés, dans mon esclavage, me dis-je, quels seroient mes transports d'errer dans ces sentiers qui égarent si agréablement; de goûter le frais à l'ombre de ces coudriers qui tombent en arcades sur la fontaine; d'essayer des airs champêtres sur un chalumeau.

» Pour écarter cette trop raviſſante image, ô Moïſe, jadis berger ainſi que moi, je voulois m'agrandir, m'épurer par votre exemple. Je penſois à vous, ô Jacob, & aux ſept années qui, par l'ordre de l'inhumain Laban, vous privèrent de la tendre Rachel : je chantois tes ſublimes cantiques, ô ſecond Roi des Hébreux.

» Mais Myſis, ſource amère & douce de toutes mes penſées, attiroit mon ame tout entière, & en effaçoit ſoudain Moïſe, Jacob, David, tous mes plaiſirs, toutes mes autres peines. Pourquoi donc avons-nous tant de goût, tant d'amour pour des choſes qui paſſent ſi vîte, que la roſe & une jolie femme ? Ne nous a-t-on pas dit mille fois que ce n'étoit qu'un preſtige impoſteur, ſemblable à ces feux follets qui nous égarent ? Hélas ! ces feux follets nous font peur ; mais la femme qui nous a charmée, & qui, par l'organe de la vue, a été pomper notre ame & y établir ſon empire, quelle puiſſance humaine eſt en droit de briſer ſon ſceptre ? Ah ! Myſis, Myſis, éternelle ennemie de mon repos, ſiége délectable de toutes

mes pensées, Mysis, que tu me fis souffrir dans le plus beau lieu de la nature!

» On s'accoutume à tout, puisque je m'accoutumai à son absence. En pensant sans cesse que je ne pouvois vivre sans elle, je vivois cependant; triste & désespéré sans doute, mais enfin je vivois. Heureux si, en réfléchissant sur mon esclavage, sur les alarmes de ma mère, sur la tendresse touchante de mon respectable Abbé, j'avois pu diviser ma douleur, cette douleur unique qui m'absorboit! Mais, hélas! j'ai trop bien appris que lorsqu'on aime, on n'a plus qu'une affaire au monde, & que le sentiment est mort pour tout le reste.

» Je passai deux ans dans ce martyre exclusif, sans pouvoir apprendre ce qu'étoit devenue Mysis : à peine entendois-je la langue de mes compagnons d'esclavage, gens simples, & dont l'heureuse grossièreté allégeoit les fers. Il n'y avoit que moi d'animé & d'infortuné dans ce pays solitaire. Mon cœur étoit un volcan qui, n'ayant point d'explosion, dévoroit ses feux lui-même.

» L'amour qui ne parle pas, mène au délire ou à la mélancolie. Je devins

d'une triſteſſe mortelle : la langueur calma ma violence ; je n'eus plus la force de m'occuper tout entier de mon mal chéri : un ſouvenir confus de mon état précédent revient à ma penſée, des impreſſions vagues de ma mère, de ma patrie, de mon pieux Cénobite, ſe font ſentir à moi : mais ſoudain l'habitude me reporte à Myſis ; & je pleure.

» Combien de temps il me fallut pour voir que ma paſſion étoit inſenſée ! Hélas ! toutes le ſont, juſqu'à ce que l'on raiſonne. Enfin je pus me demander où tendoit ma volonté. Connoiſſois-je ſeulement cette enchantereſſe Myſis ? lui avois-je parlé ? m'aimoit-elle ? que dis-je ? n'en aimoit-elle pas un autre peut-être ? Ah ! ſans doute j'avois un rival ; ſans cela, pourquoi tant de pleurs quand elle étoit tombée dans les fers avec moi ? M'avoit-elle vu pleurer comme elle ?

» D'ailleurs, quand j'aurois pu mériter ſa tendreſſe, inutile bonheur ! elle étoit captive, & captive pour toujours : elle étoit morte pour moi.

» C'eſt ainſi que je me parlois, non pour guérir, mais pour m'ôter tout

eſpoir. Les malheureux n'ont de l'eſprit que pour ſe tourmenter.

» Cependant on rendit un compte favorable au brigand mon maître, de mon zèle & de ma fidélité. Mon aſſiduité auprès de mon troupeau, unique effet de mes peines, lui parut une preuve d'attachement. Il vint me l'apprendre : ſa digne épouſe éclaircit les ombres de ſon front, pour me dire qu'elle étoit contente de mes ſervices. Elle me demande à ſon mari pour m'attacher à elle. *Non*, lui dit-il avec humeur, *je veux vous imiter : vous m'entendez*. A ces mots, ma patrone devient furieuſe : la rage ſe peint en même temps ſur le viſage du patron. Je crus que ce couple ſcélérat alloit s'arracher les yeux.

» Je vis bien que j'étois la moitié de la pomme fatale qui déſuniſſoit ces indignes époux : mais l'autre moitié, quelle étoit-elle ? Quelle crainte affreuſe vient s'offrir à ma penſée ! O Myſis, Myſis, ſeroit-ce vous qu'un vil deſcendant d'Iſmaël, un voleur public..... O deſtinée !.... Mais c'eſt moi du moins que cette femme, l'opprobre de

ſon ſexe, ſemble choiſir .... O ciel ! je n'étois pas aſſez malheureux !

» Abſorbé dans ces triſtes penſées, je quitte les deux pervers, & retourne à mon troupeau.

» Deux jours après, du haut d'une colline, j'aperçois un chameau ; deux eſclaves le ſuivent ; un homme, qui ſemble conſidérable, paroît à la tête. Une femme, couverte d'un long voile, eſt ſur le chameau. La caravane approche. O Ciel ! c'eſt Myſis ! mais, hélas ! c'eſt mon maître avec elle ! *Tiens*, me dit-il, *je te la donne. Je voulois la poignarder, à cauſe de tous ſes dédains pour moi ; mais tu m'es fidèle. Elle a été priſe avec toi : vous vous connoiſſez, vous vous aimez peut-être. Tu l'aimeras du moins : ſois heureux, & qu'il ſoit dit que j'aye fait une bonne action dans ma vie.*

Si le tonnerre étoit tombé ſur moi, je n'aurois pas été plus frappé : toutes les facultés de mon ame ſont anéanties ; je ne vois & n'entends plus. Ce bonheur, arrivé plutôt, m'auroit fait mourir de plaiſir ; je ne ſuis plus que ſaiſi d'admiration ; & je reſſemble à l'eſclave, qui,

après avoir trop long-temps gémi dans les fers, ne ſent plus la liberté tardive qu'on lui donne. Je regarde Myſis; mais ſes yeux, couverts de ſon voile, ainſi que tout ſon viſage, ne peuvent point animer les miens.

» Le brigand eſt étonné de notre froideur mutuelle. Il nous laiſſe cependant dans ma cabane, & regagne ſon habitation.

» Me voilà ſeul avec Myſis, dans cette même cabane où j'ai tant prononcé ſon nom, dans ce vallon où elle occupoit toutes mes penſées, auprès de ces hêtres embellis de ſon chiffre. Je ſuis avec elle, & je ſuis muet.

» Lorſque Myſis eut relevé ſon voile, & que j'eus aperçu la divine langueur de ſes grands yeux noirs, cette raviſſante douceur qu'ils reſpiroient, cet air noble, vertueux, & charmant, & cette beauté accomplie à qui la fabuleuſe antiquité eût érigé des temples, je fus ſaiſi d'un ſentiment indéfiniſſable, & qui renfermoit toutes les impreſſions reſpectueuſes, profondes, délectables que notre foible cœur peut recevoir. Elle ouvre la bouche, & le ſon de ſa voix

ajoute à mon enchantement : le moindre de ſes mouvemens me fait palpiter. Non, jamais la divinité que Palmyre adoroit dans ce beau temple dont les ruines attirent encore les plus grands Artiſtes de l'univers dans nos climats, n'eut cet éclat, cette majeſté, & ces graces; & cependant Myſis n'avoit qu'un habillement d'eſclave ordinaire, une longue robe de laine rembrunie. Involontairement, tout chrétien que j'étois, je me proſternai. Elle me tend la main avec bonté; & après m'avoir fait relever, elle me parle ainſi :

» = Que ſignifie cette idée de notre tyran commun ? Il veut nous unir : pourquoi? = Je l'ignore. = C'étoit peu de nous avoir réduits en eſclavage, il affecte l'empire ſur les cœurs : le mien n'eſt pas en ſa puiſſance. = S'il eſt permis à un eſclave d'affranchir celle qui devroit régner, je puis vous procurer, belle Myſis, plus d'une liberté. = Que voulez vous dire? = On nous obſerve peu dans ce vallon : nous pouvons fuir; je guiderai vos pas. = Vous trahiriez un maître qui vous aime? = Servir Myſis, au lieu d'un brigand, eſt-ce une

trahiſon? = Vous m'aimez donc? = Ah! Myſis, que me demandez-vous? = La vérité. = Dès l'inſtant où, dans la forêt de Berée, nous tombâmes en la puiſſance du brigand, ſi vous ſaviez.... Mais non, jamais vous ne pourriez avoir l'idée de mon martyre. = Vous vous trompez = ».

Ici Myſis ſoupire. Malchus la regarde; il voit la tendreſſe peinte dans ſes yeux; il y voit auſſi l'embarras, la contrainte, tout le ſupplice de la pudeur. Le jeune paſteur eut le bonheur de jouir de ce ſpectacle, & la délicateſſe de ne pas le faire ſentir à Myſis. Elle reprit ainſi : « Je vous dois un aveu ſincère, puiſque vous voulez vous expoſer pour moi, & la franchiſe du moins doit m'acquitter envers mon libérateur.

» Je ſuis née à Imma. Privée de mes parens, & recherchée par un Sénateur qui n'étoit que riche & noble, mon averſion pour lui, je vous l'avoue, m'engagea à dérober à ſes yeux cette foible beauté qui le charmoit. J'allois à Eſſe, ſous la garde d'une femme qui m'avoit élevée & d'un fidèle eſclave, pour m'en-

terrer vivante avec ces vierges sacrées que l'amour d'une vie plus pure éloigne du tumulte du monde, lorsque je tombai dans les fers avec vous. O Malchus, n'abusez jamais de l'aveu de mon innocence. Votre vue balança le Ciel dans mon cœur; elle l'emporta. Vous partîtes, & je restai seule en proie à mes mortels ennuis. Je me rappelai vos tendres regards dès le moment de notre captivité; vos soupirs, dont je m'attribuois une partie; votre douceur extrême, &, s'il faut le dire, votre beauté. Voilà ce que je ne vous apprendrois point, si le charme duroit encore : mais la servitude a flétri mon cœur; & sans doute l'amour, impérieuse divinité, ne peut vivre long-temps dans les fers. C'est à mon frère que je fais cette confidence délicate. Aimez-moi comme une sœur tendre, & apprenez le reste de mes secrets.

» Ce brigand farouche, qui cherche son opulence & son bonheur dans les alarmes des malheureux, osa plus à mon égard; il osa, & vous m'en voyez rougir de honte, lever jusqu'à moi ses yeux détestés. Téméraire & insolent

d'abord, il excite mes mépris & révolte ma fierté. Regardant la vertu comme un être de raiſon, il inſiſte & allume ma colère. J'ai éprouvé qu'il exiſte dans les ames honnêtes un aſcendant vainqueur qui déconcerte les ſcélérats : j'ai vu tomber à mes genoux ce monſtre qui, dès l'enfance, a contracté l'habitude de ſe moquer des larmes des infortunés : je régnois ſur lui à mon tour. Je ne ſais cependant ſi ce fut en effet l'empire de mon innocence, ou l'envie de me ſéduire par ſes careſſes, qui le porta à me diſtinguer de mes autres compagnes d'eſclavage. Mais cette odieuſe diſtinction penſa m'être fatale, ou plutôt elle penſa m'affranchir pour jamais du malheur de vivre eſclave. Vous connoiſſez, mon frère, ſon indigne épouſe. Quand elle vit notre patron adoucir pour moi ſeule le ſon de ſa voix, & affecter à mes yeux des manières moins révoltantes, la jalouſie entra dans ſon cœur, & ma perte fut jurée. Comment vous retracer tout ce que la cruelle me fit ſouffrir, tous les outrages, les injures horribles qu'elle ſe permit? Jugez de leur violence : elle fit pleurer ſon

époux sur mon sort. Quel criminel peut être exempt des impressions de la tendre humanité, après ce que j'ai vu? Ma maîtresse, après m'avoir condamnée à toutes les espèces de ministères les plus vils, sans avoir jamais entendu le murmure ni la plainte sortir de ma bouche, sans avoir eu la douceur de me trouver en faute, voulut enfin se procurer ce bonheur : elle me déclara qu'il falloit tourner la meule pour moudre les gros légumes destinés à faire le pain des esclaves. Deux hommes suffisoient à peine à ce rude travail, imposé à moi seule. Je pleurai, & me tus. Elle partit, la joie dans le cœur. J'étois auprès de la meule cependant; je l'entends tourner : je regarde, & ne vois personne; je crois qu'elle tourne seule; je crois qu'un génie bienfaisant, touché de ma peine, faisoit mon office. Ce génie bienfaisant, ô mon frère, c'étoit notre brigand lui-même, caché dans les rouages. Il me rendit, pendant deux mois, ce service, sans que sa femme pût s'en apercevoir. Elle découvrit enfin cette ruse officieuse, & j'en devins plus misérable. Elle m'auroit assassinée, si sa fureur

n'eût long-temps été incertaine & flottante entre son époux & moi. Ne sachant laquelle des deux victimes elle devoit immoler d'abord, toutes deux furent sauvées. Je fus renfermée dans un cachot ténébreux, où j'ai gémi pendant près de quatre ans, uniquement occupée de votre image, ô mon frère! La solitude concentrant dans mon cœur tout ce que je sentois pour vous, je m'élançois en idée des entraves de ma prison; je vous cherchois dans des déserts que mon imagination se formoit. Tantôt je vous voyois fidèle & tendre; je jouissois : tantôt vous me faisiez craindre un nouvel amour; je pleurois: quelquefois je ne pouvois espérer que vous m'aimassiez; j'étois mélancolique. En pensant éternellement à vous, je m'oubliois, je dépérissois. Enfin, après avoir bien goûté l'amertume & la douceur des amoureuses chimères, épuisée de sentiment & d'amour, je reconnus mon erreur. Mon cachot, auquel je n'avois point pensé, me parut affreux. Hier, j'en entendis doucement ouvrir les portes; c'étoit mon patron : je le vis avec plaisir & avec crainte. Il me dit :

Mysis,

Myſis, le temps eſt précieux ; je vous ai aimé en barbare ; je l'étois, j'ai ceſſé de l'être. Je répudie celle qui cauſe vos malheurs : agréez ma main, rendez-moi vertueux.

» Il avoit l'air de la vérité en me parlant. Je lui réponds avec douceur ; je loue la réſolution qui le porte à renoncer au brigandage : mais je le détourne de répudier ſa femme ; je lui dis que ma main ne ſauroit être à lui.

» Je n'ai jamais vu de douleur pareille à la ſienne : j'ai eu pitié de lui. Il s'eſt mis en colère, & m'a rendue à moi. Dieu ! l'étrange phénomène que l'amour ! avec quelle rapidité il fait paſſer notre ame d'un mouvement à l'autre ! & comme chez lui la fureur eſt ſouvent voiſine de la tendreſſe ! Mon refus, quoique tempéré par la douceur, rend le patron impétueux. Sa femme arrive dans ce moment : nul tranſport effréné n'approcha jamais de ſa rage. Elle renverſe ſon mari, & me lance une pierre qui m'auroit briſé la tête, ſi elle n'avoit pas rencontré une poutre. Ainſi, je ne ſuis délivrée de la fureur de l'époux, que

par celle de l'épouſe, ou plutôt je ſuis en proie à toutes les deux.

» Ces deux méchans s'attaquent ſous mes yeux en bêtes féroces. O mon frère! l'horrible ſpectacle dont je fus la cauſe innocence!

» La mégère, qui m'abhorroit, s'échappe des mains de ſon époux, & le poignard poſé ſur mon ſein & prête à me frapper, elle veut jouir un inſtant de ma frayeur, & du déſeſpoir de celui qu'elle appeloit mon amant. Arrête, s'écrie-t-il, ou ton berger Malchus, ce jeune eſclave que tu aimes, que je ſais que tu veux enléver, expirera ſous tes yeux dans les ſupplices.

» Moi! dis-je à Myſis en l'interrompant, moi! aimé de cette inhumaine! Je ne l'ai jamais vue qu'un inſtant, lorſque l'on m'envoya dans ce déſert.

» Vous ne vîtes donc pas, mon frère, reprend Myſis, quels regards enflammés elle jeta ſur vous dans ce moment même?

» Non, répondis-je, je ne voyois que vous. Mon frère, reprit-elle avec un ſourire charmant, on lui avoit parlé,

depuis, de votre assiduité, de votre mélancolie tendre, de votre sagesse, & de vos graces; sans cesse elle prononçoit votre nom : enfin, elle vous aimoit au point, qu'à la menace que lui avoit faite le brigand de vous tuer, son poignard, toujours fixé sur mon cœur, lui échappe des mains; elle est déconcertée. Son mari ramasse le fer, la regarde avec un reste de fureur, & se calme.

» Les méchans ont besoin de ces mouvemens impétueux pour se calmer. Si leur violence étoit durable, que deviendroit le monde? La foiblesse les oblige à faire grace. On a cru me la faire en m'envoyant à vous; & en vous soupçonnant un sentiment que vous n'avez pas sans doute, on a cru vous la faire à vous-même.

» Vous m'avez paru généreux, me dit-elle en finissant, & je vous ai raconté fidèlement mon histoire, comme je vous ai fait la peinture naïve de tous mes sentimens.

» O Mysis! lui répondis-je, tendre sœur que le Ciel propice m'envoie, car ce nom que vous me permettez m'est trop

doux pour ne pas l'adopter sur le champ avec transport, femme surnaturelle, à vos vertus près, votre histoire est la mienne. Comme vous, j'ai voulu fuir les dangers du monde; mais le désir extrême de revoir une mère adorée, & peut-être aussi une fatalité que la prudence humaine ne sauroit prévoir, m'a fait soudain abjurer mes vœux. Je vivois heureux sous l'indulgente discipline d'un pieux Maronite; ma mauvaise étoile m'a rendu au monde, pour devenir esclave. Dans mon malheur, j'eusse été trop heureux d'en remplir les avilissantes fonctions avec vous; car, Mysis, un Dieu sans doute vous avoit gravée dans mon cœur. Quel empire vous aviez sur moi! = Et je n'en ai plus? = Votre présence, cette innocence majestueuse, cette franchise sublime, ces yeux qui font baisser les miens, ce son de voix qui me ravit, la Divinité tout entière empreinte en vous, vous en donnent un autre, moins vif sans doute, mais plus touchant, aussi enchanteur, & d'un enchantement plus doux. Ce n'est plus la même volupté, mais c'est une volupté encore, exempte

de ce trouble, de cette agitation qui nous ravit à nous-mêmes. Absente, votre pensée enlevoit mon ame de mon corps: je vous vois maintenant, je jouis, je suis heureux; je mourrois pour vous; mais je reste en moi. L'amour le plus violent a fait place à la plus pure amitié. Votre bouche a daigné me faire le même aveu. Sans doute le Ciel ne nous réunit en ce jour, que pour donner un exemple rare, unique peut-être, au monde corrompu ==.

A ces mots, Mysis se jette dans les bras de son frere, qui reçoit le plus tendre baiser, sans emportement, comme elle le donne sans rougir. Le couple vertueux habite sous la même cabane, dort sous le même toit & presque sur la même natte; & nulle crainte de la part de Mysis, nul désir de la part de Malchus, ne viennent troubler la sérénité de leur bonheur, ni altérer la pureté de leur amitié. Tous les bergers du canton les croyoient époux; ils envioient leur sort, & ne pouvoient comprendre par quel privilége inoui ils savoient conserver si long-temps leur amour sans nuage. L'innocence florissoit

au milieu des crimes & des brigandages, & le bonheur se trouvoit encore sous les fers.

Il ne manquoit rien à Mysis : mais Malchus avoit une mère ; il pensoit souvent à son pieux Maronite ; il entretenoit souvent sa sœur de deux têtes si chères. Allons les voir, dit Mysis, je vous suivrai par-tout. Eh ! qu'aurois-je à risquer ou à rougir sous la sauvegarde de l'innocence ?

Mais comment échapper à la vigilance de tant d'esclaves qui les observoient, à celle du brigand & de sa femme, qui venoient sans cesse dans ce vallon pour y reconnoître leurs troupeaux ? Ce vallon d'ailleurs étoit enfermé par des barrières difficiles à surmonter ; d'un côté, par un des plus grands fleuves de l'Asie ; de l'autre, par une longue chaîne de montagnes : tous les autres passages étoient gardés à vue. Malchus ne vouloit point exposer Mysis à de si grands dangers : mais l'amitié d'une femme courageuse ne connoît point d'obstacles. A force d'entendre parler à son ami de sa mère & du vénérable Maronite, Mysis les aimoit déjà :

elle sentoit la même impatience de les voir, elle étoit tourmentée du besoin d'obliger Malchus. C'est elle qui accélère & qui dispose la fuite. « Je n'osois encore y consentir, dit-il; & Mysis balançoit dans mon cœur ma mère & le bon Cénobite, la nature & la religion.

» Le soleil étoit au milieu de son cours, ajoute-t-il en poursuivant; je regardois tristement le vaste fleuve qu'il falloit traverser: mes yeux humides, retombent auprès d'une yeuse, où je vois un essaim de fourmis laborieuses qui franchissoient des fleuves aussi, & gravissoient de hautes montagnes: le courage leur tenoit lieu de force & de moyens. Hélas! me dis-je, il n'y a que les foibles qui soient capables de grandes choses. Ces laborieux insectes entreprennent & exécutent, au lieu de raisonner les difficultés. Mysis veut partir, & je tremble! Homme pusillanime! je ne veux plus l'être.

» Je rejoins ma sublime compagne: elle aperçoit le nouveau feu qui brille dans mes yeux; elle devine ma résolution, & s'écrie: *Je reconnois mon ami.*

» Il étoit nuit, & la pluie tomboit en tourbillon. Je vois rentrer deux boucs à pas lens. *Innocens animaux*, leur dis-je, *& naguère encore mes plus chers compagnons dans ce lieu d'exil, c'eſt avec peine que ma main vous ſacrifie ; mais l'innocence eſt toujours ſacrifiée dans ce monde. Tombez pour la nature, la religion, & l'amitié.*

» Myſis détourne les yeux, & ma main tremblante frappe les deux paiſibles victimes, qui tombent à mes yeux.

» Nous nous repentons déjà de notre projet ; mais nous faiſons ſécher les deux peaux. L'une nous ſervira à porter les viandes, que nous ferons cuire pour une route incertaine & longue ; avec l'autre nous paſſerons le fleuve.

» Nous choiſiſſons la nuit la plus ténébreuſe ; & à pas lents nous quittons, avec des yeux humides, notre heureuſe cabane : nous reconnoiſſons, en ſoupirant, tous les détours du vallon. Au lever de l'aurore, nous étions à la rive la plus ſolitaire du fleuve. J'invoque le ciel propice aux malheureux, je m'établis ſur l'outre qui étoit vide. Myſis eſt à côté de moi ; elle tient, par

une corde, l'autre outre chargée de provisions, & moi je guide le chameau qui doit porter Mysis, & je rame en frissonnant. Vingt fois les vagues du fleuve ont pensé nous engloutir. Nous surnageons pourtant, & nous abordons.

» Echappés à un péril, nous tombons dans mille autres : des colonies de Nasons & de Garamantes, nouvelles hordes de brigands, gens féroces, accoutumés à vivre de rapines, campoient sous des tentes & observoient les voyageurs.

» Nous ignorions notre route, & nous avions déjà vu quatre aurores dans ce pays barbare, & pas une cabane. Pendant la nuit, nous nous arrêtions au pied d'un arbre, & la moindre feuille, le plus léger mouvement de notre chameau nous glaçoient d'effroi.

» Le cinquième jour, nous croyions avoir évité tous les dangers, lorsque le bruit de plusieurs chevaux au galop nous fait promptement retourner la tête. C'étoient des Garamantes qui arrivoient à nous le cimeterre à la main.

» Un antre creusé sous les racines d'une montagne s'offre à notre vue,

retraite impure des plus dangereux reptiles, lieu affreux, par les ténèbres & par le froid glacial que recherchent les dipsades & tous les animaux mal-faisans, réceptacle abominable, où un homme sensé n'entreroit point pour se dérober à une furie, au glaive, à la mort. Cet antre nous paroît un port heureux que la Providence a daigné nous ménager. Ni les serpens, dont nous voyons les monstrueux anneaux se former en arrivant sur nous, ni les rochers dégouttant une eau verdâtre, & prêts à nous écraser, ni cet amas révoltant de pourriture vénéneuse & stagnante dont la terre est imbibée, ne nous paroissent aussi épouvantables que les assassins qui nous poursuivent. Mysis, pantelante d'effroi, se jette dans mes bras, en me disant : *Mourons du moins ensemble.*

» Les barbares, moins intrépides que nous, n'osent entrer : ils s'écrient, d'une voix effrayante : *Sortez, malheureux ; ou si vous nous donnez la peine de descendre, soudain vos corps voleront en lambeaux.*

Le son de leur voix, renforcé par les échos de la caverne, attire aussi-tôt à l'entrée un monstre qui nous renverse pour y arriver : c'étoit une lionne qui

avoit établi là ſon repaire, & qui y avoit dépoſé ſes petits. Sans doute que cet animal généreux avoit eu pitié de notre foibleſſe : mais furieuſe à la vue des brigands, la lionne les déchire ſous nos yeux : nous lui voyons emporter à ſes deux lionceaux les membres ſanglans des malfaiteurs. Cette vue glace le peu de ſang qui étoit dans nos veines : nous voulons ſortir ; la force nous manque ; nous tombons anéantis, n'oſant parler, & nous ſerrant les mains ſeulement.

» La lionne cependant ne venoit pas à nous. J'oſe, d'un œil tremblant, chercher cet animal redoutable : j'aperçois briller dans l'obſcurité ſes grands yeux verts, & n'y vois point leur fureur accoutumée. Ah ! me dis-je, peut-être que cette effroyable pâture lui ſuffira : le lion eſt généreux, & la faim ſeule le rend cruel. Peut-être auſſi le Ciel protège notre innocence. Voilà ce que je penſois, ne voulant point le dire à Myſis, de peur d'avertir la lionne. Soudain je vois l'animal qui ſe lève, s'avancer doucement, ſuivi de ſes petits. Myſis jette un cri de douleur : *Adieu, mon*

frère, & elle tombe en foibleſſe. La lionne ralentit encore ſa marche, s'écarte de nous, & ſort de la caverne. Je prends la main de Myſis pour la relever : elle ne m'entendoit plus. O ciel ! nous ſommes ſauvés, & ma ſœur, ma tendre ſœur .... Je l'emporte de ce lieu d'horreur : elle reprend ſes ſens, & me voit en larmes. Je lui raconte notre merveilleuſe délivrance. Nous nous proſternons tous deux, & nous invoquons l'Etre ſuprême.

» La bonne lionne avoit reſpecté notre chameau, comme elle nous avoit épargnés nous-mêmes. Nous pourſuivons notre route incertaine. Déjà nous avions quitté le pays des Garamantes; les déſerts finiſſoient; nous trouvons des terres cultivées; nous voyons des prairies, des moutons; nous apercevons des hommes. Sans le ſavoir, nous approchions de la ſuperbe métropole de l'Aſie, où je vis le jour. Ma mère reſpiroit encore.

» Berger, criai je de loin à un jeune homme qui eſſayoit un chalumeau, ſur quelle terre ſommes-nous ? Vous êtes dans la fertile Syrie, me dit-il, & l'on

ne compte que deux journées de ce vallon à la glorieuſe Antioche.

» A ce nom de ma patrie, des larmes délicieuſes s'échappent de mes yeux. Je dis à Myſis : = Combien nous achetons cher les biens de cette vie ! O ma ſœur ! mes peines m'ont été adoucies par le déſir de mon cœur ; mais les vôtres, tant de haſards que vous avez daigné braver pour moi, malgré votre délicateſſe & votre beauté, dans des lieux ſi pénibles, & infeſtés de tant de brigands ! adorable amie, quel retour le Ciel me laiſſe-t-il pour cette extrême bonté ? = Votre bonheur, mon frère. = Et le vôtre, Myſis ? = Le mien ſuivra, dit-elle ; votre mère ſera la mienne : hâtons nous d'arriver à elle =.

» O vous, ames pures, que la diſſipation des grandes villes n'a point dénaturées, vous, qui, après avoir gémi long temps loin de votre patrie, eûtes le bonheur d'en approcher, dites la douce palpitation qui s'éleva dans votre cœur, à l'aſpect de ces côteaux chéris, à la vue de cette fontaine où votre enfance s'étoit déſaltérée, de cet ormeau qui avoit grandi pendant votre abſence,

de ces hommes que vous aviez laissés enfans, de ces visages qui avoient vieilli, & qui en étoient plus respectables. Peignez-nous les élans de votre ame à la vue d'une mère, de ses cheveux qui avoient blanchi, de ces sillons, empreinte des ans, de ce sentiment, plus fort que la volupté, que vous éprouvâtes dans ses bras. Racontez à mes Lecteurs toutes ces délicieuses impressions, & vous serez encore au-dessous de tout ce qui fermenta dans mon ame, quand, tenant Mysis par la main, baissant la tête sous une petite porte ronde, je vis, assise dans le fauteuil de mon aïeule, la vertueuse Irène, les yeux penchés, qu'elle releva languissamment au bruit que nous faisions, lorsque je vis sa surprise, sa joie combattue soudain par la crainte de se tromper; lorsque, me jetant à ses genoux, je ne pus que lui dire : *Ma mère !*

» Mysis étoit à mes côtés; mais Irène ne voyoit que moi. Voici ma sœur, lui dis-je enfin ; ne l'embrasserez-vous pas aussi ? Irène la regarde, épriſe de sa beauté, de sa noblesse, de sa grace, de son respect. A tous ces mouvemens

plus prompts que l'éclair, nous ne mêlons que quelques mots entrecoupés; & notre tendresse est un vrai délire, délire charmant, qui me fit sentir qu'il est pourtant des bonheurs au monde.

» Ma mère, en me regardant, pleuroit. Voilà bien toute la vivante image de votre père, s'écrie-t-elle. Il n'est plus, & sa vieillesse est descendue tristement au tombeau, éloigné de son enfant, & ne se voyant renaître dans aucun petit-fils. Vous m'en devez, Malchus. Cette dame si tendre, que vous appelez votre sœur, dédaigneroit-elle un titre plus doux encore?

» Mysis sourit sans rougir, comme une personne maîtresse de son cœur. Je réponds pour elle : Ma mère, dis-je aussi-tôt, j'aimai d'amour la belle Mysis, avant d'avoir connu toutes ses perfections; pour elle, ô ma mère! je pus vous oublier. Depuis, l'amour, en s'éteignant dans mon cœur, y alluma la plus sainte amitié. Je dois à Mysis le peu de vertus que j'ai; c'est elle qui m'inspira le courage de rompre mes fers. J'étois esclave; & à ses côtés, pour vous revoir, j'ai bravé des dangers

affreux, la mort même. Il faut que chacun ſuive ſa deſtinée : le mariage n'a nul attrait pour moi ; vous l'avez vu dès mes plus jeunes ans, & Myſis eſt trop parfaite pour n'être que mon épouſe. C'eſt mon ange de paix, j'en trouverai un autre en vous ; & ſi je pouvois joindre à ces deux grandes affections la préſence du pieux Maronite pour qui je délaiſſai la maiſon paternelle, quel mortel ſeroit plus fortuné que moi ?

» Où eſt-il ? dit Irène avec empreſſement. = Ma mère, ſi le Ciel n'a pas déjà rappelé ſon ame au ſéjour de la gloire, il eſt dans la ſolitude qui eſt auprès d'Eſſe & de la dangereuſe forêt de Berée. C'eſt-là que le modèle des Cénobites élève ſans ceſſe au ſouverain Etre ſes vœux ardens pour le ſalut de ſes frères =.

» Heureuſe vocation ! s'écrie Myſis. Ce mot fut un trait dans l'ame d'Irène & dans celle de Malchus ».

On érigea un petit ſanctuaire dans un bois auprès d'Antioche. Ce bois couronnoit l'habitation d'Irène : là, les trois

ames pures, dégagées de toutes les affections qui nous rendent malheureux, alloient entretenir un commerce d'amour avec le Ciel. On envoie, sous une escorte sûre, deux esclaves au vallon d'Esse, pour engager le Cénobite à changer de solitude, & à daigner être le Prêtre du nouveau Temple. Il n'étoit plus.

A son défaut, le fugitif Malchus eut ce glorieux emploi. Irène & Mysis se consacrèrent à la vie religieuse dans ce lieu paisible. Leur vertu y attira de toutes parts les ames dégoûtées du monde. Bientôt cette pieuse colonie, formée des plus grands personnages qui avoient brillé dans les Cours de l'Orient, & des femmes les plus considérables par leur rang & même par leur beauté, devint le modèle de tant d'abbayes des deux sexes qu'on établit dans la Chrétienté. La règle étoit dans tous les cœurs, & n'avoit pas besoin d'être écrite. On se livroit à tous les charmes d'une société douce, polie, instructive. Comment n'y auroit-on pas été heureux? On y apportoit tous les goûts, excepté l'ambition & l'amour.

DANS cette imitation du Poëme de Jean Carpentier, imité lui-même de S. Jérôme, on retrouve une idée du génie & du caractère de ce Père de l'Eglise. Sa marche eſt très-ingénieuſe: ſon but eſt de montrer que l'attrait de la religion eſt le plus puiſſant des attraits, & qu'on trouve plus de charmes dans la pratique des vertus chrétiennes que dans toutes les voluptés du monde. Ce grand Homme, qui avoit paſſé ſa jeuneſſe dans la diſſipation & les plaiſirs, connoiſſoit parfaitement tout ce qui eſt en droit de ſéduire le cœur humain. Il en fait les peintures les plus vraies; & lorſqu'on ſe perſuade qu'il en a établi l'empire, il renverſe tout à coup l'édifice de la volupté, avec une énergie qui a trouvé peu d'imitateurs. C'eſt encore ce qui détruit les preſtiges de la vanité.

TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

HISTOIRE
DU MARÉCHAL DUC
DE LA FEUILLADE.
NOUVELLE GALANTE ET HISTORIQUE.

Un Volume *in*-12, par GATIEN DES COURTILZ.

Amsterdam, ou plutôt Rouen, 1713.

SI l'on ne trouve pas dans notre Ouvrage la peinture successive des mœurs de tous les temps, ce sera bien notre faute : car, pour me servir

d'une expreſſion de *Montaigne*, involontairement nous faiſons, dans tous nos Ecrits, la *pourtraiture* de ce qui nous entoure. C'eſt ſur-tout dans les Romans qu'on retrouve les traits caractériſtiques des mœurs : moins on eſt vrai, plus on cherche à paroître vraiſemblable. Un bon Roman, comme une bonne Comédie, nous fera mieux connoître les goûts dominans, la manière, & le ton, que l'Hiſtoire elle-même, dont la dignité rejette trop ſouvent les détails qui peignent le mieux.

Ce n'eſt pas que *Gatien des Courtilz*, Auteur de la Nouvelle que nous analyſons, ait un fort grand mérite. Il écrit très-mal, & l'Abbé Lenglet ne craint pas de prononcer, *pag.* 92, *tom.* 11 *de ſa Bibliothèque des Romans*, que cette Nouvelle, Ouvrage poſthume de cet Ecrivain, eſt un *mauvais Ouvrage*. Mais on y voit la manière dont les gens de qualité filoient le parfait amour pendant la jeuneſſe de Louis XIV ; on y trouve des détails curieux, des ſituations ſingulières, beaucoup d'événemens ; & nous allons tâcher de *ramaſſer quelques perles dans le fumier d'Ennius*.

On y trouve ſur-tout une ſuite, une contexture ſoutenue dans les détails & le développement de l'action, devenue fort rare aujour-

d'hui. A ce mérite de la manière de narrer, par laquelle nos pères savoient si bien ménager l'intérêt & l'accroître jusqu'au dénouement, nous avons substitué les traits; mais ces traits, ne faisant point faisceau, piquent sans frapper & sans toucher.

François d'Aubusson, depuis Duc de la Feuillade, Pair & Maréchal de France, étoit sorti d'une race ancienne & valeureuse, connue sans doute de tous nos Lecteurs. Il soutint la hauteur de son nom.

En 1650, pendant les troubles de la Fronde, il se signala à la bataille de Rhétel, où Praslin eut l'honneur de battre M. de Turenne. Nous le voyons ensuite courir après la gloire aux siéges de Mouzon, de Landrecies, & de Valenciennes. Il fait admirer aux Impériaux & sentir aux Turcs la force de ses coups au combat de Saint-Gothard, où il brille, avec le Comte de Coligny, à la tête de la jeune Noblesse Françoise, que l'ardeur guerrière entraînoit alors en Hongrie, comme elle l'a fait voler de nos jours en Amérique.

En 1674, ayant attaqué, par un chemin presque impraticable, le fort de Saint-Etienne, il l'emporte l'épée à la main.

On sait que c'est lui qui fit ériger à ses dépens, en 1686, la statue de Louis XIV à la place des Victoires; monument trop flatteur sans doute, & qui ressemble fort aux apothéoses des Anciens. Mais si Louis y est traité d'*Homme immortel*, c'est qu'on s'étoit persuadé qu'il l'étoit. On ne le représentoit plus que sous l'emblême du Soleil, avec cette orgueilleuse & obscure devise : *Nec pluribus impar ;* & quand un Poëte Gascon fit ces deux vers si connus, sur cette même place des Victoires, & dont on se moqueroit aujourd'hui,

Cadédis, d'Aubusson, je crois que tu me bernes,
De mettre le Soleil entre quatre lanternes;

on crut que cette gasconnade étoit la chose la plus simple. Il fallut que Louis fût vaincu à Hochstet, pour dessiller les yeux de nos pères sur ce grand Roi.

Mais la Feuillade ne vit point l'humiliation du Prince qu'il adoroit; il

étoit mort ſubitement en 1692, & la bataille d'Hochſtet ne ſe livra qu'en 1704.

Mais remontons à l'enfance de ce Héros. Le malheur l'aſſaillit en ſortant du berceau : ſon père venoit de périr au combat de Caſtelnaudari, les armes à la main contre Louis XIII, ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu. On avoit confiſqué ſes biens. Cet illuſtre Rebelle avoit quatre fils, dont le nôtre étoit le dernier.

Les deux aînés, brûlant d'effacer les torts de leur père, & n'ayant pas été heureux, avoient déjà perdu la vie dans les combats pour la défenſe de la Couronne ; le troiſième venoit d'être nommé Archevêque d'Embrun.

Le jeune la Feuillade, étant devenu ainſi le chef de ſa famille, parut à la Cour de Louis XIV ſous l'adminiſtration du Cardinal Mazarin. Cette Cour étoit très-brillante alors, & la galanterie décente & noble, dont tant d'Auteurs nous parlent, commençoit à naître.

La Feuillade étoit bien fait, ſa taille étoit ſwelte, mais il ne brilloit point par la figure ; & ſans une phyſionomie

très-marquée, sans cet air de fierté, d'aisance, & de noblesse, qui tient lieu de beauté dans les hommes, il auroit paru laid. Il compensoit encore abondamment le défaut de figure par beaucoup de gaieté & d'esprit. Quant à sa bravoure, elle étoit déjà citée; & nous ne savons pas pourquoi Bussy-Rabutin la révoque en doute dans son *Histoire amoureuse des Gaules*. Il est certain du moins que la Feuillade, s'étant exposé comme un étourdi au siége de la Capelle, dans le temps dont nous parlons, reçut un si terrible coup à la tête, qu'on lui voyoit la cervelle. Un imprudent le dit au blessé lui-même. *Ma cervelle!* s'écria la Feuillade en riant, *j'en ai donc. Hé bien, mes amis, portez-en, je vous en prie, un peu, quand je serai mort, à M. le Cardinal, afin qu'il se repente de m'avoir dit mille fois que je n'en avois pas.*

Ce Cardinal l'aimoit beaucoup; il avoit de grandes vues sur lui; il vouloit lui donner la belle Hortense, la plus chérie de ses nièces : mais cela n'étoit plus possible; la Feuillade avoit vu Mademoiselle de Halwin.

Cette

Cette demoiſelle, ſortie d'une des meilleures maiſons de Picardie, étoit bien faite en effet pour fixer un cœur, par ſa beauté, ſa grace, & ſon eſprit. La Feuillade, ſon adorateur, ſe flattant d'avoir fait auſſi quelque impreſſion ſur elle, n'oſoit parler encore. Ce fut dans ce temps que Louvois, par ordre du Cardinal, lui offrit Hortenſe, objet des vœux de toute la Cour. Le Roi, qui aimoit la Feuillade, déſiroit vivement cette alliance; & pour la faire décider, il donna un bal. Ce jeune Prince avoit une grande paſſion pour la danſe : on ſait avec quelle grace il figuroit lui-même dans les ballets, & comment il exécutoit une *courante* avec les beautés dont ſa Cour abondoit, avec M. le grand Ecuyer, M. de Villeroy, & ſes autres Favoris, ainſi qu'on peut le voir dans Benſerade. Il nomma donc la Feuillade pour Roi, & Mademoiſelle Hortenſe pour Reine du nouveau bal qu'il avoit indiqué.

Toute la Cour, en habits brillans & ſomptueux, étoit déjà réunie dans la ſalle. Le Roi étoit là, & Hortenſe attiroit tous les regards. On cherche la

Feuillade, il ne se trouve point : on attend, on murmure ; il arrive enfin, & ouvre le bal. On lui demande la cause de son retard : il se jette aux pieds du Roi, s'avoue coupable, & dit que, s'étant témérairement engagé au jeu, & ayant eu le malheur de gagner, il ne lui avoit pas été possible d'arriver plutôt.

Le menteur ! il venoit de chez Mademoiselle de Halwin ; & devinez ce qu'il y avoit fait. Il avoit voulu lui donner une preuve d'amour, digne d'un vieux Paladin : en manquant au Roi, au Cardinal, à sa charmante nièce, à toute la Cour assemblée, il avoit voulu convaincre Mademoiselle de Halwin de la pureté de sa flamme.

Les Belles aiment les grands sacrifices. Celui-ci toucha vivement la jeune Beauté : mais les Beautés de ce temps-là, dociles encore à l'autorité paternelle, y subordonnoient leur amour. Elles étoient désespérées, quand on leur refusoit celui dont leur cœur avoit fait choix ; mais, tout en soupirant, elles obéissoient.

Tel fut le sort de Mademoiselle de Halwin.

Pourquoi faut-il que deux cœurs que l'amour a joints, soient si souvent séparés, déchirés, & qu'une union aussi convenable par la naissance & même par la fortune, n'ait pu se faire? La Feuillade auroit comblé le bonheur de la belle & vertueuse d'Halwin. Un autre époux, qu'on la force de prendre, va remplir sa vie d'infortunes, d'égaremens, & de fautes.

Cet époux étoit pourtant un homme de qualité, jeune encore, mais élevé loin du grand monde & au fond d'une province éloignée, peu fait par conséquent pour effacer du cœur de la tendre victime de l'obéissance filiale, un sentiment si fortement imprimé. C'étoit M. le Comte de Clermont-Lodève, brave, mais dur, impérieux, hautain, homme, en un mot, qui sembloit échappé au gouvernement féodal.

Il emmena aussi-tôt sa malheureuse conquête dans sa belle terre de Castelnau en Languedoc. Il s'aperçut bien d'abord de sa tristesse; mais il crut que c'étoit son caractère, & ne s'en embarrassa point du tout: il la laissoit seule autant qu'elle vouloit; c'étoit du moins une

consolation pour la pauvre Comtesse. Le silence & la retraite sont les derniers biens qui restent aux grandes passions malheureuses.

L'infortunée avoit emmené de Picardie avec elle une demoiselle de condition, dépositaire du secret de son cœur. Tout son plaisir désormais étoit d'épancher le tourment de sa vie dans le sein de l'amitié; & la Feuillade étoit l'éternel objet de ses conversations. Tant que M. de Clermont pouvoit chasser, il ne pensoit guère à sa femme. Mais quand ce plaisir, le plus vif de ses goûts, venoit à lui manquer, il s'ennuyoit, & l'ennui le ramenoit à elle: c'étoit toujours cela. Il commença donc à s'impatienter de la vie retirée de sa femme, & à prendre ombrage de son intimité avec la demoiselle Picarde. Il ne pouvoit croire à une amitié si forte entre deux jeunes personnes. Il soupçonna quelque mystère, une passion. Il vit bientôt que ses soupçons étoient fondés, & continua de bien observer toutes les démarches de la Comtesse.

O vous, que le démon de la jalousie possède, non cette jalousie délicate que

le tendre amour lui-même autorise ; mais cette passion noire, injuste, atroce, qui ressemble si bien à la haine ; hommes bornés, & qui sentez si bien votre insuffisance à plaire, malheureux pourtant, puisque vous voyez que vous ne plaisez pas en effet, ah ! cessez de vous tourmenter vous-mêmes, & de tourmenter à la fois le foible & déplorable objet de votre passion ! Laissez au moins pour vous un reste de pitié dans le cœur qui vous échappe, & dont vous n'étiez pas digne. Que prétendez-vous gagner en convainquant une Belle d'infidélité ? Vous ne la ramenerez pas : quand l'amour s'envole, c'est sans retour. Imprudens ! vous allez animer toutes les femmes contre vous, exciter les sarcasmes & l'indignation de tous les hommes. Baissez plutôt la tête, & subissez votre sort. D'ailleurs, vous prenez d'inutiles soins : le sexe le plus foible est aussi le plus ingénieux. Ayez tous les yeux d'Argus, vous serez trompés encore. *Mettre en déroute de telles gens*, disoit François Ier, qui fit tant de jaloux, *c'est pain bénit.*

Inutiles leçons, qui ne corrigent personne !

M. de Clermont découvre que le trop aimable la Feuillade est celui qui cause les tendres langueurs de sa femme ; il le découvre, & devient furieux. Nommer à la Beauté son vainqueur secret, est déjà une cruauté ; mais quand c'est un mari en fureur qui prononce ce nom fatal, quelle situation ! Tremblante comme un foible agneau devant son tyran, Madame de Clermont baisse ses beaux yeux, son visage se décolore, son sein palpite d'effroi ; elle ne peut proférer un seul mot. On lui prononce sa sentence : les portes du château vont être fermées pour elle à l'univers entier ; elle ne pourra plus recevoir aucune lettre.

Mais quiconque est fortement épris trouve toujours les moyens d'aller voir ce qu'il aime, quand il n'a pas la possibilité de lui écrire.

La Feuillade avoit un valet de chambre fort intelligent, qui s'étoit déjà établi à Castelnau, & qui, avec une adresse merveilleuse & toujours à l'insçu

de M. de Clermont, servoit son maître comme un brave garçon. Instruit de la scène qui venoit de se passer au château, & qui dérangeoit soudain les projets les mieux imaginés, que fera-t-il? La Feuillade, Courtisan assidu, devenu nécessaire à Louis XIV, ne quittoit pas, ne pouvoit pas quitter le Monarque: on le voyoit sans cesse derrière le fauteuil du Roi, à la chasse, au bal avec lui.

Cela est vrai: mais Louis, ayant voulu, comme ses prédécesseurs, connoître le beau royaume que le Ciel lui avoit donné à gouverner, résolut de voir en particulier le charmant ciel du Languedoc. Déjà la Feuillade étoit arrivé avec lui à Montpellier, & Montpellier n'est pas fort loin de Castelnau. La Feuillade fait courir le bruit qu'il est malade; & afin qu'on ne soit pas tenté de découvrir sa ruse, c'est la petite vérole qu'il a, ou tout au moins la rougeole. Ce ne fut cependant pas lui qui se mit au lit, mais un autre valet aussi adroit que celui de Castelnau, qui tire bien ses rideaux sur lui, après avoir exactement fermé ses fenêtres, & qui, pour plus grande précau-

tion encore, feint de dormir quand on entre chez lui, ou ne répond que par monosyllabes, en contrefaisant de son mieux la voix de son maître.

La Feuillade étoit déjà à Castelnau avec l'obligeant *Larivière*. Cet homme impayable lui procure bientôt le moyen infaillible de voir Madame de Clermont. Il ne falloit pour cela que fort peu de chose; c'étoit seulement de faire entrer son maître chez le Curé de Castelnau en qualité de valet. Ce bon Curé désiroit, depuis long-temps, d'avoir un domestique un peu intelligent, & Larivière lui avoit précisément trouvé ce qui lui convenoit. O amour! qui fis jouer tant de rôles différens à Jupiter pour lui accorder tes faveurs, dans le même espoir, ô Dieu bienfaisant! tu renouvelles encore, en quelque sorte, le temps des métamorphoses pour la Feuillade, & tu réduis le plus élégant Chevalier de la Cour de France au vil état de serviteur d'un Curé Languedocien. Mais non, tu ne ravales point; tout, au contraire, s'embellit par toi & pour toi.

Dans l'attente de voir bientôt sa ravissante Comtesse, le nouveau laquais

eſt plus content de balayer la cuiſine, de faire la ſoupe, de ſervir ſur des aſſiettes de terre le maigre repas ſacerdotal, qu'il ne le fut jadis en ouvrant le bal, en qualité de Roi, avec la belle Hortenſe.

Il étoit huit heures du matin, & M. le Curé étoit allé porter les ſacremens à un malade d'un hameau un peu éloigné. La Comteſſe arrive à l'égliſe pour entendre la Meſſe, ſelon ſa coutume journalière. Ne trouvant point le Paſteur, elle entre dans ſon jardin; ce qui lui arrivoit auſſi aſſez ſouvent. La Feuillade fendoit alors du bois. A ſa vue enchantereſſe, la coignée lui tombe des mains. Madame de Clermont, qui, dans ce moment-là même, penſoit à lui, qui y penſoit toujours, pouvoit-elle le méconnoître, ſous quelque déguiſement qu'il s'offrît à ſes yeux? Elle s'évanouit : ſon laquais court au château chercher de l'eau de Luce. Madame de Clermont revient, & voit la Feuillade à ſes pieds.

Satisfaction paſſagère, que le trouble, hélas! ravit trop tôt. Avant l'arrivée de l'eau de Luce, le bonheur de la

Comteſſe étoit déjà évanoui ; & l'importune idée d'un mari odieux l'empêchoit de jouir d'une ſurpriſe délicieuſe. Fuyez, dit-elle à la Feuillade, je vous l'ordonne ; quittez ce vil déguiſement ; retournez au ſéjour de la gloire ; je retourne à mes infortunes.

Il eut beau faire des inſtances, peindre ſon amour, ſon tourment, ſon déſeſpoir : plus cette peinture paroiſſoit touchante & vraie, plus Madame de Clermont voulut être obéie. Les Belles ne ſont jamais plus impérieuſes que quand elles le ſont contre le vœu de leur cœur : ces ordres les déchirent ; mais elles ſeroient offenſées, ſi on ne les exécutoit ſoudain.

Il fallut donc partir. Notre Héros rejoignit la Cour, qui, dès le lendemain de ſon voyage à Caſtelnau, étoit partie de Montpellier. On le trouva ſi changé, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à perſuader qu'il avoit eu en effet au moins la rougeole.

Certainement la Feuillade adoroit la faveur, & la Cour avoit pour lui bien des attraits ; il avoit auſſi le plus grand amour pour la gloire. Avec toutes ces

passions-là, il est bien difficile de pouvoir encore loger l'amour.

Il aimoit pourtant Madame de Clermont : mais qu'attendre d'un pareil lien ? Elle étoit perdue pour lui ; il ne pouvoit plus la voir : lui écrire, c'eût été la compromettre & resserrer ses fers. Plutôt mourir, que d'exposer ce qu'on aime. Il résolut de courir les hasards, & en ménageant peu sa vie, de chercher du moins, dans la gloire, quelques dédommagemens à l'amour.

Dans ce temps-là, l'audacieux *Saint-Aunais*, ayant été dépouillé par Louis XIV, de son Gouvernement de Locate, avoit passé en Espagne, & écrivit de là à ce Prince une lettre insolente, qu'il finissoit, en lui disant que, loin d'être son sujet, il ne vouloit plus être même son serviteur. Louis XIV étoit une espèce de divinité aux yeux de ses Courtisans : tous furent indignés ; mais le seul la Feuillade résolut de venger son Maître.

Toujours tourmenté par sa passion malheureuse, il vole à Madrid, cherche l'insolent, & le fait appeler. Saint-Aunais arrive, avoue sa lettre ; & sans refuser de se battre, il se justifie. Il dit que,

comme Gentilhomme François, il avoit été choqué de voir le Monarque lui ravir une place si bravement défendue par son aïeul contre la Ligue, & dans les derniers troubles encore, par son père pour le feu Roi, & d'être exclu, sans qu'il eût démérité, d'un Gouvernement qui avoit coûté tant de sang à sa famille, à la seule instigation de deux Ministres prévenus, Louvois & Colbert. Est-ce que le Roi ne devoit pas savoir, ajouta-t-il avec chaleur, un trait sublime, conservé dans toutes les Histoires, que vous ignorez sans doute vous-même; & le voici. Apprenez, Monsieur, que mon bisaïeul, Gouverneur de cette même place qu'on me ravit, ayant été pris dans une sortie contre les Espagnols, ceux-ci le menacèrent de le faire pendre sur l'heure, s'il n'ordonnoit à sa femme de leur rendre la ville. Ce digne François rit de la menace; il aima mieux, tout Gentilhomme qu'il étoit, se laisser traîner à la potence, que de conserver une vie qu'il avoit vouée à sa patrie & à son Roi. Il fut étranglé sous les yeux de sa femme; & cette même femme, dont le sang coule dans mes veines, animée

par le double démon de la vengeance & du patriotisme, se mit à la tête de la garnison, lui inspira toute l'ardeur qui l'enflammoit, fit honteusement lever le siége aux Espagnols, & montra à la France attendrie une Héroïne nouvelle, digne de figurer avec l'altière Montfort, la belliqueuse Jeanne d'Arc, & la généreuse Nevers. Et c'est le rejeton d'une pareille famille qu'on dépouille de ce même Gouvernement ! N'ai-je pas dû être indigné, & quitter, sans retour, une si ingrate patrie ? Je veux imiter Coriolan. J'ai dit, Monsieur de la Feuillade; maintenant, si vous voulez vous battre avec moi, je prétends régler les conditions du combat : l'apprêt en sera simple. J'ai chez moi une cuve où je me baigne : venez ; nous y entrerons nus tous deux, & chacun un poignard à la main, nous nous battrons à outrance, & nous aurons bientôt fait.

La Feuillade répondit à Saint-Aunais, qu'un pareil combat étoit plutôt d'un désespéré que d'un brave homme, & qu'il le prioit de changer d'idée. Mais Saint-Aunais n'en voulut rien rabattre; & la Feuillade commença à se déshabiller pour

entrer dans la cuve. Brave jeune homme, lui dit son fier adversaire, je vois que tu tiens de ta race, & que tu es bien loyalement & bien franchement un vrai d'Aubusson, un digne neveu de cet illustre Grand Maître de l'Isle de Rhodes, dont le nom vivra tant qu'il y aura de la bravoure au monde. Va, mon ami, quoique j'aye renoncé à mon Roi, la patrie m'est toujours chère, & les Gentilshommes de la France seront à jamais mes frères & mes amis. Pourquoi me battrois-je contre toi ? Je t'aime. Va, mon enfant, retourne auprès de ton Roi, dis-lui quel homme il a perdu, & je t'ordonne d'ajouter de ma part, que je lui laisse en toi un Courtisan qui est du bois dont on fait les Héros. Tu ne me feras pas mentir.

La Feuillade n'eut pas la force de résister à ces paroles ; & le cœur rempli d'admiration pour Saint-Aunais, il revint en France (1).

(1) Quelques-uns de nos Lecteurs peuvent se rappeler qu'il parut, dans un instant de faveur, il y a seize ou dix-sept ans, une Brochure sur cette action mémorable de Saint-Aunais & de

Mais déjà le bruit s'étoit répandu à Paris que cet aimable Courtisan avoit perdu la vie contre ce fier revolté; il parvint en Languedoc.

M. de Clermont, enchanté, se hâte d'apprendre cette nouvelle à sa femme, en la regardant avec les yeux du serpent & de la vipère. Les barbares, ceux qui peuvent trouver du plaisir à faire répandre des pleurs à la beauté, à enfoncer le poignard dans son sein, à la jeter dans le désespoir! M. de Clermont goûte à longs traits ce plaisir. La malheureuse Comtesse soupire & pleure; elle a perdu tout ce qui l'attachoit à la vie.

Essuyez vos yeux, belle Clermont; on vous trompe, il vit encore, & vous allez bientôt le revoir, ce mortel chéri.

---

sa femme, & que, précisément à cause de cette faveur même, on en fit fort peu de cas alors. Pour nous, qui ne cherchons qu'à produire des traits de vertu & de patriotisme, quelque part que nous les trouvions, nous rapportons celui-ci sans flatterie : *Sine studio atque irâ, quorum causas procul habeo*, pour nous servir d'une belle expression de Tacite.

La jalousie est l'antipode de la raison; elle n'a pas de plan fixe; elle est incapable de réfléchir ; elle va d'inconséquence en inconséquence. M. de Clermont nous en donne ici la preuve. Tant que la Feuillade vivoit, il auroit mieux aimé mourir que de faire reparoître sa femme à la Cour. Il le croit mort; il mène aussi-tôt la Comtesse à Fontainebleau.

La Feuillade y arrive précisément dans le même temps. Madame de Clermont étoit logée à l'hôtel de Vendôme; & son mari, qu'on ne cessoit de railler sur sa jalousie, ne put se dispenser de la laisser libre, même depuis la résurrection imprévue de la Feuillade. O promenades délicieuses au clair de la lumière enchantereſſe de la lune ! & toi, astre charmant, astre d'ineffable douceur, tu es la vraie étoile polaire de l'amour, le vrai flambeau de la volupté : le soleil, ton rival, brille de trop de feux; tu sais amortir les tiens, & ménager l'ombre aux ames sensibles. Combien de fois les bords du Tibre, les rochers de Fontainebleau, les allées sombres de la forêt ont été les discrets témoins des plus purs sentimens!

A Paris, nouvelles rencontres encore, ménagées par l'amour lui même ! Il y avoit alors dans cette Capitale, à la porte de la Conférence, que nous avons vu détruire de nos jours, un jardin charmant qui appartenoit à un nommé Renard, & dans lequel les honnêtes dames alloient souvent se promener avec les personnes qui ne leur étoient pas indifférentes. On s'y perdoit souvent dans un labyrinthe plus tortueux que celui de l'ancienne Crète; & des plaisirs assez vifs dédommageoient souvent de la peine & de l'embarras de s'être égaré. Là, Madame de Clermont trouvoit souvent celui qui occupoit tous les instans de sa vie.

A Compiegne, mêmes charmes. Tantôt la Feuillade, sous pretexte d'aller reconnoître sur le mont Gannelon le camp de César, de voir les retranchemens que ce grand Homme avoit faits pour se garantir des coups des intrépides Bellovaques & des impétueux Nerviens, de ramasser les tessons Romains, dont les débris couvrent encore cette montagne; l'amoureux la Feuillade alloit y joindre la belle Cler-

mont aux bords du petit ruisseau qui va se jeter dans l'Oise. Tantôt aussi celle dont son cœur étoit plein, faisant accroire à son mari qu'elle alloit charmer ses ennuis auprès des ruines de Pierrefont ou des tours de Bethisy, habitation de nos vieux Monarques, s'enfonçoit dans une allée silencieuse & sombre, où elle étoit bien sûre de faire une rencontre agréable.

Les jours se passoient ainsi entre les deux extrêmes qui ne partagent que trop souvent notre vie, le plaisir & la crainte.

Le plaisir! celui de Madame de Clermont fut horriblement troublé. On avoit vu la Feuillade sortir souvent de grand matin, non de chez une danseuse de l'Opéra (ces sortes de liaisons ignobles & honteuses n'existoient pas encore), mais de chez la fille de *Prudhomme*, riche négociant; & voilà la belle Comtesse rivale de Mademoiselle Prud'homme. Quelle injustice de sa part! Elle ignoroit que la Feuillade ne la voyoit que par délicatesse, pour donner le change à la jalousie de Monsieur de Clermont. Voilà du moins ce qu'il lui assura à elle-

même. Mais il n'eſt pas cru : c'eſt un infidèle. Avoir ſi indignement trahi des ſermens ſi ſacrés ! & pour qui ? pour Mademoiſelle Prud'homme ! C'en eſt fait, on ne verra plus le volage.

Eh bien, dit la Feuillade, je pars, Madame, puiſque vous m'y forcez. Peut-être n'aurai-je plus le bonheur de vous voir ; mais ſi je perds la vie dans les nouveaux haſards que je vais braver, ſongez du moins que j'étois innocent.

Il part, & Madame de Clermont-eſt alors bien fâchée d'avoir fait cette ſcène : elle voudroit le rappeller, il n'en eſt plus temps : la Feuillade eſt déjà en route pour la Hongrie ; il va combattre les Turcs. C'eſt cette expédition que nous avons indiquée plus haut, & qui ſe termina par la bataille de Saint-Gothard, où la Feuillade acquit tant de gloire.

Il n'eut pas plutôt pris la route de la Hongrie, que M. de Clermont profita de ſon abſence pour ramener ſa femme en Languedoc, bien ſûr qu'après le départ de la Feuillade on ne pourroit pas attribuer à ſa jalouſie cette nouvelle retraite de la Cour.

Arrivé à Caſtelnau, il apprend à la

Comteſſe toutes les découvertes qu'il avoit faites ſur ſa conduite ; il lui produit ſes lettres, l'accable d'invectives, lui ôte ſa demoiſelle Picarde, & l'enferme dans une tour de ſon château, avec une ſeule fille choiſie de ſa main, & dont il croit être ſûr.

Cette fille étoit jeune. A cet âge, peut-on ſervir la jalouſie, & ſe rendre le vil & mépriſable inſtrument d'un tyran ? Non ; la compaſſion eſt l'apanage de la jeuneſſe, ſur-tout dans les femmes. Plus on eſt dans la ſaiſon des amours, plus on eſt porté à favoriſer ceux qui ſe trouvent engagés dans cette douce & pénible carrière. Ainſi, la ſurveillante de la Comteſſe devint bientôt ſon amie, mais ſans en avoir l'air aux yeux du tyran. La foibleſſe n'a d'autre reſſource que de tromper les méchans qui lui nuiſent.

Les deux recluſes n'en étoient pas moins malheureuſes dans leur tour : elles ne voyoient que leur odieux geolier, qui même ne leur faiſoit l'honneur de les viſiter, que pour venir injurier & perſécuter ſa femme.

La Feuillade, revenu brillant de la

Hongrie, apprit cette dure captivité, & ſes lauriers n'eurent plus de charmes à ſes yeux. Il fit mille efforts pour rompre les fers de la Comteſſe; il envoya le fidèle Larivière pluſieurs fois à Caſtelnau, mais ſans ſuccès.

Belle Clermont, puiſque votre vengeur naturel ne peut vous ſervir, briſez vous-même vos fers : oſez; l'amour ſeconde toujours l'audace.

Pendant une nuit ténébreuſe, les deux priſonnières ſe haſardent à deſcendre de leur tour, dont elles avoient ſurpris la clef; elles franchiſſent le pont-levis; des chevaux commandés ſe trouvent là. Elles arrivent à Bordeaux; mais elles n'y étoient pas en ſûreté. Un bâtiment deſtiné pour Dieppe eſt prêt à partir: on s'y embarque, après avoir mandé cet arrangement à la Feuillade. Il ſe trouve à Dieppe auſſi-tôt que les voyageuſes, qu'un calme ſubit avoit long-temps retenues en mer.

Et M. de Clermont, que fait-il dans ſon châtel ? A la nouvelle que ſa proie lui eſt échappée, il s'emporte contre les femmes, race maudite, que le ciel fit exprès pour faire enrager les hom-

mes. Il entre en fureur, se démène, court tout le pays, mande son désastre à tous ses voisins, fait monter tous ses gens à cheval; & aussi violent, aussi emporté que Roland, il court par monts & par vaux, comme ce fameux Paladin maltraité par Angélique.

Il ne découvre rien, n'apprend rien: qu'il est malheureux! Il vole à Paris; sa femme y est déjà. Il obtient une lettre de cachet: mais où trouver la fugitive pour l'arrêter? Il donne son signalement dans tous les couvens; toutes les Abbesses, toutes les Discrètes, toutes les Religieuses, même les Sœurs Converses connoissent déjà tous les traits de la pauvre Comtesse; elles se récrient sur le scandale qu'elle donne: on ne la recevra dans nul couvent; cela seroit affreux.

Dans ce temps-là même, Madame de Clermont, sous un nom supposé, cherchoit un couvent. Mais trop instruite par ses malheurs, pour n'avoir pas prévu cette précaution de son mari, elle trouva une fille fort intelligente, & lui donna ses instructions.

Dans la première maison religieuse

où cette sage agente porta d'abord ses pas, on eut grand soin de lui demander le portrait de la personne dont elle faisoit le message. L'agente répondit : C'est une blonde d'un éclat ravissant, aussi piquante que les autres blondes le sont peu ; sa taille est superbe ; elle peut avoir trente ans. A ces mots, les Religieuses s'entreregardèrent en souriant, & en disant : *C'est elle.* La fine messagère, pour les dérouter, reprit aussitôt : Mesdames, il ne manque que fort peu de chose au portrait que je viens de vous faire ; c'est que la personne qui m'envoie est brune, pour ne pas dire noire, petite, bossue, sans parler d'un surcroît de soixante ans au moins qu'elle doit avoir. Voyez si vous en voulez : demain je viendrai chercher votre réponse. Je suis bien, Mesdames, votre servante très-humble.

Elle revint dire à la Comtesse qu'il falloit renoncer à son projet ; que son mari avoit pris les devans, & qu'il seroit peut-être à propos de quitter Paris, où sûrement elle seroit reconnue.

Dans ce même temps, la belle Hortense, autre fugitive, étoit en Angleterre, où elle bravoit aussi son mari,

Elle apprend l'embarras, l'adreſſe, & le nom ſuppoſé de la Comteſſe; elle lui offre un aſile dans le ſéjour de la liberté.

Madame de Clermont arrive à Londres, & la Feuillade ſe fait nommer auſſi-tôt par le Roi pour ſuivre à Londres une négociation importante que nous avions alors avec la Cour Britannique.

Le galant & voluptueux Charles II régnoit en Angleterre. Il ſuffit de lire les Mémoires charmans du Comte de Grammont, pour ſavoir quelle recherche ce Monarque mettoit dans tous ſes plaiſirs. Ce Prince, né pour l'amour, avoit rendu ce Dieu facile; & les dames de Londres étoient loin de la noble décence qui caractériſoit celles de la Cour de Louis XIV. On ne penſoit guère à cacher les tendres engagemens de ſon cœur. On ſoupçonnoit depuis long-temps la Feuillade d'être bien avec Madame de Clermont; & le Duc d'York apprit un jour au Roi qu'il avoit ſurpris la veille, dans le parc de Saint James, ce brillant Chevalier dans le plus doux tête-à-tête avec une jeune

dame

dame qui avoit des bas *couleur de chair & des jarretières bleues.* Je vais savoir si c'est elle, reprit le Roi.

Ce Prince étoit dans l'usage de faire tous les jours de petits présens aux dames de la Cour. Il venoit justement de recevoir ce jour-là de Paris des bas de soie de femmes, fort rares alors dans Londres (1). Les dames étant assem-

(1) Les bas de soie, devenus si communs, sont d'institution moderne. On dit que le premier qui en porta en France fut Henri II, à qui la République de Venise en avoit envoyé une paire en présent. Cependant nous croyons que François Ier en avoit porté avant lui: mais sous ce Roi, les deux bas n'étoient pas de la même couleur; & tandis que l'un étoit couleur de feu, l'autre étoit bleu, vert, orange, ou gris.

On sera peut-être étonné que Madame de Clermont portât des bas couleur de chair sous Louis XIV. C'étoit encore la mode alors, & nous voyons, à cette époque, des portraits de femmes en bas rouges. Au surplus, les choses sont bien changées encore depuis cette époque, sous un autre rapport: les beaux bas ne viennent plus de Paris; c'est de Londres qu'ils viennent.

blées, & Madame de Clermont étant du nombre, il se fit apporter les bas. Toutes les Belles en admirèrent la finesse & l'élégance. Je vais vous en parer toutes, s'écria le Monarque; mais j'espère, Mesdames, que vous ne serez pas fâchées, si je mets une petite condition à mon présent. Comme Grand-Maître de l'Ordre de la Jarretière, ajouta-t il, je veux attacher les vôtres avec ces bas que vous voyez.

On se récria beaucoup sur cette folie royale; mais on étoit en si grand nombre, le Roi étoit si pressant, & l'on avoit une telle peur de la pruderie, qu'il fallut bien se rendre.

Enfin, puisqu'il faut le dire, Madame de Clermont fut la seule qui eût des jarretières bleues.

Mais étoit-ce là une preuve bien démonstrative, & ne pourroit-il pas se faire, sans miracle, que ce fût une autre Dame aux jarretières bleues qui eût été dans le parc la veille avec la Feuillade, & qui ne se trouvât pas au salon dans le temps de l'examen? Ne pouvoit-il pas se faire aussi qu'une autre dame que Madame de Clermont, qui

auroit changé de jarretières ce jour-là, eût été préciſément celle qu'on avoit vue avec le Miniſtre de France ? Tout cela eſt dans l'ordre des poſſibles.

Pour nous, défenſeur zélé de la vertu des Belles, & ſur-tout de notre intéreſſante Comteſſe, nous avouons que nous n'ajoutons nulle foi à la méchanceté qu'elle éprouva en cette occaſion ; & nous ſommes d'autant plus portés à le croire, qu'elle ſe réconcilia depuis très-ſincèrement avec ſon mari, & qu'elle ne ceſſa plus de vivre dans la meilleure intelligence avec lui.

Nous finirons, en rapportant une anecdote ſur le Maréchal de la Feuillade. On prétend qu'après avoir érigé ſon monument de la place des Victoires, & formé le deſſein de ſe faire enterrer aux Petits-Pères, il eut envie d'ordonner, dans ſon teſtament, qu'on tirât, de leur égliſe, un ſouterrain qui allât juſques ſous la ſtatue, & de dépoſer là ſa bière, afin de ſe procurer l'honneur de pourrir aux pieds de l'Homme immortel. On ajoute que ce noble projet ne put avoir lieu, parce qu'une mort ſubite le prévint. Si cette anecdote eſt

vraie, il faut avouer qu'il auroit été difficile de porter plus loin la recherche dans le grand art du Courtisan.

«»

Nous aurions bien d'autres traits curieux, pour beaucoup de gens, à rapporter de cet insipide Roman de *Gatien des Courtilz ;* mais nous les supprimons, par amour tout pur pour la décence. *Rien de trop* est notre devise ; & pour parler noblement, nous croyons, comme le Philosophe Sancho-Pança, qu'*à bon entendeur, un mot.*

QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

*LES CONFESSIONS DU COMTE DE***.*

Amsterdam ou Paris, 1740.

CET Ouvrage n'eſt qu'un tableau, & ce tableau n'eſt grand que par le cadre.... Des ridicules & des vices ne rempliſſent pas un grand eſpace, lorſqu'ils ne ſont pas d'imitation. En effet, on diſtingue fort peu d'originaux parmi les nombreux perſonnages qui figurent ſur cette ſcène : mais l'Auteur ingénieux, ayant ſenti la néceſſité de ſe créer des reſſources & des moyens particuliers, pour donner une certaine étendue

à sa galerie, a tiré le plus grand parti de l'art des formes & des nuances, & par-là il est devenu plus original que ses portraits. Au reste, ce n'est que pour les gens du monde que cette définition est d'une vérité sensible : les personnes qui n'ont pas assez vu, ou qui ont vu sans apprécier, sans comparer, trouveront autant de caractères que de physionomies dans les objets que nous allons retracer. Il faut envier leur heureuse ignorance ; car il est doux de n'avoir pas tout vu.

L'Auteur de cette production piquante fut un homme de beaucoup d'esprit. L'envie ne lui disputa pas son mérite, mais lui disputa son Ouvrage. C'est une manière assez commode d'exercer la malignité. On a beau en connoître l'abus, sa facilité tente toujours ; & dans mille ans on aura la même petitesse, parce que l'esprit qui veut nuire, est toujours assez paresseux, pour ne pas se donner la peine de créer un moyen nouveau pour y réussir. Duclos, qui excelloit en portraits, ne tarda pas à se voir restituer l'honneur qu'on vouloit lui ravir. On vit qu'il étoit inutile

de disputer plus long-temps l'*Ouvrage* à un homme qui prouvoit le *talent*; & il est mort avec la réputation d'être un des meilleurs Peintres de ces êtres que leurs vices ou leurs ridicules soumettent au coup-d'œil du Philosophe. Ce n'est donc pas sa faute si sa galerie renferme tant de copies. Pourquoi les originaux sont-ils si rares, ou plutôt pourquoi les mœurs sont-elles si corrompues, qu'on ne voye plus rien de neuf parmi tant d'esprits si jaloux de le paroître?

L'homme que son pinceau représente dans ces Mémoires, fut un de ces favoris de la nature & de la fortune, qui apportent tous les avantages en naissant, avec le germe de ces qualités brillantes qui ont tant d'empire sur les femmes. Le Comte de *** débuta dans le monde avec le sentiment de ce qu'il étoit & de ce qu'il pouvoit devenir. Il n'avoit pas encore l'audace, parce qu'elle ne vient qu'à la suite de l'expérience & des succès; mais il envisageoit une femme sans rougir, il s'en voyoit caressé sans baisser les yeux; & du plaisir de recevoir ces caresses & d'obtenir des

attentions, il se formoit en lui des idées qui mènent promptement à la témérité. On devine donc que ses premiers pas dans la carrière qu'il alloit parcourir, ne furent pas lents. La femme qui l'aida dans son début y contribua beaucoup: c'étoit une de ces femmes qui ont usé leur cœur, & n'en ont que plus de goût pour le plaisir; qui envisagent un jeune homme qui les regarde tendrement, comme une colombe qui vient se placer sous la serre de l'épervier; qui saisissent leur proie en présence de tout le monde, sur quelque terrain que ce puisse être, & qui ne s'embarrassent pas si la chasse des jeunes gens n'entraîne pas un peu de scandale. Madame de Valcourt conservoit ses premiers charmes, & les désirs d'un jeune homme l'embellissoient encore. Hardie & caressante, elle devoit faire la plus vive impression sur des sens tout neufs: son art & son amour décidèrent promptement son bonheur. Le Comte, éperdu & encouragé de plus en plus, ne la mit pas un seul moment dans le cas de l'incertitude ou de l'impatience.

Un bonheur si prompt & si peu

acheté, n'en eut que plus de prix aux yeux de Madame de Valcourt : il la jeta dans une sorte d'ivresse, & elle eut l'imprudence de toutes les femmes qui n'ont trouvé aucun obstacle à leurs désirs. Pour s'honorer de sa conquête, elle promena le petit Comte par-tout : c'étoit vouloir donner la volée à la colombe, ou l'exposer à passer sous d'autres serres que les siennes. Cette réflexion ne s'offrit point, ou vint du moins trop tard : son sort étoit déjà prononcé. Madame de Rumigny avoit fait comme César ; venir, voir, & vaincre, étoit son habitude ; & dans cette occasion elle se surpassa encore.

Ces événemens sont si communs dans un certain monde, & ces sortes de femmes se ressemblent si fort & intéressent si peu, que la malignité même écoute avec indifférence le récit de leurs foiblesses, des tracasseries, des hostilités, des éclats qui les suivent souvent. Nous passerons donc légèrement sur les premières aventures du Comte. Mais nous arrivons avec lui en Espagne, où, devenu Colonel, il est obligé de se rendre, avec son régiment, auprès de M. de

Vendôme, qui commande les troupes françoises; & nous nous y arrêtons complaisamment avec lui, parce qu'il a le bonheur d'y connoître l'amour. L'être bienfaisant qui lui rendit ce doux service, étoit une femme de qualité, bien tendre, bien renfermée, qui détestoit son mari, brutal & jaloux, & avoit une prédilection décidée pour les jolis hommes formés à l'école françoise.

L'aventure commence comme toutes celles qui en Espagne se décident par des coups de tête, & doivent conduire promptement un homme dans les bras d'une femme qui ne les connoît, que parce qu'elle les a vus à travers une grille. C'est d'abord un billet qui indique un rendez-vous à l'église; c'est ensuite un mot ou deux que l'on dit dans cette église en se sauvant, & qui renferment l'ordre de se rendre à tel ou tel endroit, où l'on trouvera une personne affidée qui conduira vers l'objet qui brûle de s'y rendre le premier, quoique cette démarche coûte infiniment à sa vertu. Ce sont autant de points à observer, de formalités à remplir pour constater un rendez-vous donné dans

les formes, & une défaite méthodiquement graduée. S'il y manquoit la moindre de ces particularités, on croiroit déroger à la dignité des mœurs espagnoles. Tous ces préliminaires sont donc scrupuleusement observés; & après le long supplice qu'ils doivent causer à la jeunesse impatiente, l'introduction du Comte commence.

« Je traversai, dit-il, deux ou trois pièces meublées simplement & médiocrement éclairées : elles me conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques & l'éclat des lumières me frappèrent beaucoup moins qu'une femme couchée sur une estrade & appuyée sur des carreaux d'étoffe superbe. Approchez, Seigneur, me dit-elle. J'obéis à un ordre si doux : mais que devins-je, en voyant toutes les graces réunies dans la même personne, & relevées par toutes les recherches de la parure ! Je tombai à ses genoux. Que puis-je faire, lui dis-je, Madame, pour reconnoître les bontés dont vous m'honorez ? Elle me répondit avec une douceur infinie & un feu dans les yeux qui auroit achevé ma défaite, si elle n'eût été confirmée. = Clara vous

a sans doute fait part de mes sentimens; elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la force de la passion. La façon dont vous vous conduirez avec moi confirmera ou détruira mes sentimens. Je vous aime; mais le sacrifice que je vous fais m'en deviendra encore plus cher, si vous vous en rendez digne. Après un tel aveu, je ne dois rien vous cacher. Vous êtes d'une religion différente de la mienne (1), & ce point est le seul obstacle au goût que j'ai pour vous. Si vous m'aimez, si les sentimens que je crois lire dans vos yeux sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion. Je voulus alors lui prendre une de ses belles mains, & la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paroissoit assez déplacée. Mais à peine l'eus-je touchée, qu'elle s'écria : Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara. En effet, elle lui apporta un bénitier, dans lequel elle trempa un linge,

(1) Les Moines, en Espagne, par jalousie & par ignorance, persuadent aux femmes que les François sont des hérétiques.

dont elle essuya l'endroit que j'avois touché, avec un si grand soin & une attention si marquée, que je ne pus m'empêcher de sourire : mais ne voulant point choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire quelle étoit ma religion ; l'amour me rendit peut-être meilleur Catholique que je ne l'avois jamais été. Que la voix d'un homme persuade aisément ! me dit-elle ; elle triomphe de toutes mes résolutions. Je n'ai pu vous convaincre ; vous m'avez persuadée ».

Après cet aveu qui dit tout, qui promet tout, qui permet tout, on juge que le bonheur du Comte ne dépendit plus que de lui-même. Il fallut sans doute entendre encore quelques discours bien délicats, bien passionnés ; mais malgré l'impatience des désirs, le cœur, l'amour-propre en sont toujours assez flattés, quand l'objet qui les prononce a cette vérité de caractère qui prête tant à la beauté, pour suspendre les désirs mêmes par un charme particulier.

Le Comte fut heureux. Il ne l'avoit pas encore été véritablement. Il avoit

eu des plaisirs; il n'avoit pas obtenu des faveurs. Les faveurs sont le don de l'ame, l'abandon délicieux d'un être que l'amour entraîne; qui réfléchit & qui se livre; qui court des risques & surmonte la crainte, ou qui, malgré la crainte même, s'abandonne à son penchant: voilà l'amour, voilà le vrai triomphe. Madame de Valcourt, Madame de Rumigny, quoique jolies, quoique passionnées, n'avoient que des foiblesses, que des fantaisies, & n'étoient pas dignes de faire un heureux. Le Comte ne le dit pas dans ses Mémoires; mais nous le disons pour lui; & nous savons bien ce que nous disons.

Le bonheur des amans attacheroit trop au récit qu'ils en font, si le charme de leur confidence n'étoit pas altéré par la crainte de voir disparoître leurs plaisirs. Loin d'échapper à la loi commune dans l'aventure de l'Espagnole, on a la douleur affreuse de la voir poignarder par un époux barbare, dans un second rendez-vous qu'elle donne. Le détail des précautions qu'elle prend pour prévenir son sort, cause une inquiétude qui trouble le plaisir qu'on goûte à voir

revenir ſon amant auprés d'elle : on voudroit, tant elle intéreſſe, garder ſa porte ſoi-même, & la raſſurer par le ſerment de la défendre. Lorſqu'elle reçoit le coup horrible qui la punit de ſes plaiſirs, on n'éprouve que ce qu'on n'a que trop prévu; mais on en frémit, comme ſi le preſſentiment ne l'avoit point annoncé. La deſcription de cette ſanglante ſcène arrache des larmes dans la bouche du Comte.

« Nous étions, dit-il, dans ces tranſports de l'ame que l'amour ſeul fait connoître, & qui ſont au-deſſus de l'expreſſion, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédoit celle où nous étions. Fuyez, me dit Antonia avec tranſport, je ſuis trahie. Je périrai; mais je ne m'en plaindrai pas, ſi je puis vous croire en ſûreté. Dans l'inſtant même on enfonça la porte, & je vis entrer un homme tranſporté de fureur, & ſuivi de deux valets armés; il tenoit ſon épée d'une main, & de l'autre un poignard. Il ſe jeta ſi bruſquement ſur Antonia, que je ne pus l'empêcher de lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds.

J'avois des pistolets de poche ; je cassai la tête à celui qui venoit de blesser Antonia, & je tins en respect ceux qui l'accompagnoient. Elle me tendit les bras, & me dit d'une voix mourante : Qu'avez vous fait, Seigneur ? vous avez tué mon mari ! Les deux valets, occupés à donner du secours à leur maître, me donnèrent le temps de prendre Antonia dans mes bras & de gagner la porte du cabinet. Je descendis sans obstacle : je trouvai le Maure, à qui j'avois remis mon cheval en arrivant, qui m'attendoit ; il m'aida à prendre Antonia devant moi, & je m'éloignai de ce funeste lieu, sans savoir où j'allois. Je m'abandonnai à la vîtesse de mon cheval.

» Cependant Antonia ne donnant aucun signe de vie, je m'arrêtai pour lui donner quelque secours : mes soins la firent revenir à la vie. Quoi, c'est vous ! me dit-elle en ouvrant les yeux. Vous vivez ! tous mes malheurs ne me touchent plus. Il n'y a point de grace à espérer ni pour vous ni pour moi ; le rang & la dignité de mon mari vous attireront des ennemis sans nombre.

C'eſt le Marquis de Palamos que vous avez tué ; je n'ai d'autre reſſource que mon frère. Il a un château peu éloigné d'ici ; prenons-en le chemin : il ne me refuſera pas un aſile. Nous fîmes éveiller auſſi-tôt le Comte ſon frère, & l'on nous fit entrer dans ſa chambre, ſans avoir été vus que par un ſeul domeſtique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venoit d'arriver à ſa ſœur. Il l'aimoit ; il la plaignit, & lui donna tous les ſecours poſſibles. Ses bleſſures ne ſe trouvèrent pas mortelles. Il me conſeilla de me tenir caché le reſte du jour ; & quand la nuit fut venue, il me dit que le ſervice que j'avois rendu à ſa ſœur lui faiſoit oublier la vengeance que j'avois tirée de ſon beau-frère. Ma ſœur m'a tout avoué, ajouta-t-il, elle veut que je ſauve vos jours. Vous lui êtes cher, & l'amitié que j'ai pour elle, & la confiance que vous m'avez témoignée, m'engagent à favoriſer votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira ſûrement à Madrid par des chemins détournés. Je le conjurai de me laiſſer voir la Marquiſe : mes prières furent inutiles.

Elle ma chargé, reprit-il, de vous remettre ce paquet; je tiens ma parole, & ne puis faire autre chose. En achevant ces mots, il me conduisit dans la cour, où celui qui devoit me servir de guide m'attendoit avec mon cheval, & nous partîmes aussi-tôt.

» J'avois le cœur déchiré. Je m'éloignois d'une femme charmante; je la quittois, sans aucune espérance de la revoir; & dans quel état! mourante & perdue pour moi! Nous marchâmes toute la nuit. Quand le jour parut, nous prîmes quelque repos dans un village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la Marquise m'avoit fait remettre; j'y trouvai son portrait, & une lettre aussi vive & aussi pleine de regrets que celle que j'aurois pu lui écrire. Elle me prioit de garder toute ma vie ce portrait qu'elle avoit compté me donner la veille dans des momens plus heureux; il étoit dans une boîte enrichie de diamans: mais ce qui me parut singulier, & ce qui me fit toujours reconnoître le caractère espagnol, fut d'y trouver une relique de S. Antoine de Pade, qu'elle partageoit avec

moi, parce que, disoit-elle dans sa lettre, elle lui attribuoit notre salut dans cette dernière aventure, & me conjuroit de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposoit. Elle finissoit en m'assurant d'un amour éternel ».

Une perte aussi sensible, accompagnée de circonstances aussi ténébreuses, laisse une impression que le temps même ne peut effacer. La raison obtient que l'on s'occupe du soin de pourvoir à sa sûreté; mais au fond du cœur il existe un regret, une tristesse qui rendent la vie indifférente. Le Comte, arrivé à Madrid, confia son aventure à M. de Vendôme. Ce Prince, jugeant de son danger, fit changer de quartier à son régiment, & sa vie ne fut plus exposée: mais son cœur, toujours rempli d'une image chérie, ne goûta, pendant long-temps, que les douceurs de la solitude. Un bois sombre régnoit autour du village où sa troupe étoit cantonnée; il y promenoit chaque jour sa rêverie; sa perte s'y renouveloit sans cesse par la réflexion: il n'eût pas voulu pouvoir trouver un moyen de se dis-

traire ; il eût rougi de le chercher : ſes regrets étoient mêlés du reſpect le plus tendre pour celle qu'il avoit perdue, & qui s'étoit perdue pour lui. Eh ! comment ne pas reſpecter en effet une femme qui a ſi bien ſenti l'amour, quand on peut la comparer à tant d'autres qui ne vivent que pour le trahir ou pour le méconnoître ?

Par les mouvemens de la guerre, ſon régiment fut envoyé dans un gros bourg, auprès duquel il y avoit une abbaye de filles ; & il avoit ordre de protéger ce couvent. Toujours entraîné par le goût de la ſolitude, il alloit ſouvent ſe promener le long des murs de cette abbaye. Un jour, en paſſant ſous les fenêtres d'un corps de logis de cette maiſon, il entendit ouvrir une jalouſie, & il vit tomber à ſes pieds une lettre qu'il ramaſſa. Il leva la tête ; mais la jalouſie, déjà baiſſée, ne lui laiſſa rien voir. Il prit le billet, & il vit, avec ſurpriſe, qu'il lui étoit adreſſé. Il l'ouvrit : l'étonnement augmenta encore. On y donnoit des éloges à la triſteſſe dont il paroiſſoit pénétré. L'écriture lui étoit inconnue. Il ne pouvoit ſe flatter

que ce fût la Marquise qui eût tracé ces lignes intéressantes; on l'avoit assuré qu'elle étoit morte de ses blessures. Il y avoit cependant des choses dans cette lettre qui ne pouvoient être écrites que par quelqu'un qui le connût par rapport à elle.

Bref, le billet étoit de la Marquise. Elle vivoit; elle s'étoit jetée dans cette maison solitaire sous la garde du secret; son nom n'y étoit connu que de l'Abbesse; son cœur n'y étoit rempli que de l'image de son amant. Quel moment pour le Comte! quel plaisir va le suivre! quelle entrevue! .... Il répond au billet. Il est bientôt introduit. L'ame qui chaque jour s'élançoit vers lui, qui le cherchoit dans la vaste étendue de sa retraite, que chaque jour il cherchoit lui-même autour de lui avec un sentiment nouveau; cette ame tendre, passionnée retrouve l'objet qu'elle croyoit perdu pour elle: il la retrouve à son tour; il jouit de sa surprise, de son ivresse.... On ne rend point le charme des mouvemens qui confondent leur existence, avant que de s'être approchés l'un de l'autre. La douceur de leur entretien ne seroit pas plus facile à

rendre ; nous ne l'entreprendrons point : nous dirions les mots ; c'eſt l'accent, le regard qui les accompagne, le ſentiment qui les dicte qu'il faudroit exprimer ; l'eſprit en eſt incapable. Mais quel aveu, quelle réſolution va frapper l'ame du Comte ! quel triſte denouement va terminer cette ſcène délicieuſe ! La Marquiſe, vertueuſe, quoique paſſionnée, affoiblie par l'excès de ſon amour & par l'horreur de ſes tourmens ſecrets, pleurant la mort de ſon mari, éprouvant l'empire des remords, ne pouvant ſupporter l'excès de ſa paſſion, ſi elle la nourriſſoit, eſt réſolue à finir ſes jours dans cette retraite, & à n'y connoître jamais d'autre conſolation que ſon auſtérité même. « J'y mourrai con» tente, puiſque vous m'êtes fidèle ; c'eſt » tout ce que je pouvois eſpérer dans le » cruel état où l'amour m'a réduite. Je » n'ai pu réſiſter au plaiſir de vous en» tretenir encore une fois. La manière » & le lieu ſont ſuſpects, mais mes in» tentions ſont pures. Ne cherchez point » à me revoir ; je vais chercher à vous » oublier. Le ſacrifice que je prétends » faire de vous à celui qui m'a donné

» l'être, eſt complet. Adieu, je ne tiens » plus au monde ». En diſant ces mots, elle ſe débarraſſa de ſes bras, & prit la fuite dans les détours d'un boſquet où elle l'avoit reçu, ſans qu'il lui fût poſſible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile, le jour parut; il fut obligé de ſe retirer.

Nous paſſons ſur ſes réflexions, qui furent fort triſtes, & ſur ſes tentatives pour la retrouver, qui furent très-inutiles. Lorſqu'il fut de retour chez lui, il trouva dans ſa poche un écrin de diamans d'un grand prix, qu'elle avoit eu l'adreſſe d'y gliſſer, ſans qu'il s'en fût aperçu. Son ame étoit noble : le prix des diamans ne fut pas, ſans doute, ce qui le toucha; mais le ſoin, l'attention .... des larmes mouillèrent ſes paupières. Il vit tout ce qu'il perdoit dans une femme auſſi ſenſible : ſa penſée ſe reporta ſur celles qu'il avoit connues; il jeta même un coup-d'œil ſur celles qu'il pourroit encore connoître. Ah! s'écria-t-il, il n'y en a point comme celle que je perds.... Le jour s'écoula dans cette réflexion; ceux qui le ſuivirent ramenèrent encore la même penſée.

Rien ne peut distraire un homme qui a perdu l'objet dont il étoit digne.

Enfin il se sentit un peu consolé par la résolution même que la Marquise avoit prise. Elle sera heureuse, se dit-il, dans l'exercice de la vertu ; elle aura le bonheur qu'elle s'est choisi ; ses remords se calmeront ; sans m'oublier, sans tomber dans l'indifférence, elle connoîtra ce repos, cette tranquillité nécessaires à son existence. Soyons heureux de son bonheur, & n'oublions jamais son amour.

Après avoir suivi de pareils amans, il est triste de rentrer dans le monde, pour y remplir la fonction d'Historien : les facéties amoureuses qu'on y rencontre par-tout, doublent le regret d'avoir perdu le spectacle du sentiment. Peut-on donner un nom plus noble à ces scènes de galanterie, où la fantaisie & la rupture se touchent de si près, & dont le premier charme est dans le scandale? C'est pourtant ce qu'il faut que nous décrivions ; & le Comte, rentré dans le tourbillon & entraîné par l'exemple, va nous donner cette occupation, au mépris de l'objet dont le souvenir

ſouvenir ne peut encore être effacé.

Son régiment eſt revenu en France, & a été envoyé en garniſon dans une ville de province. Il eſt d'uſage que dans les villes où des régimens font des ſéjours un peu longs, les Officiers qui ſe retirent ſoient remplacés par ceux qui arrivent, ſuivant leur grade, auprès des femmes qu'ils ont occupées: les places n'y ſont donc jamais ni vacantes, ni diſputées. Un Officier qui refuſeroit de remplir celle qui lui eſt aſſignée par la convention, ſeroit regardé comme un homme extraordinaire. Le Comte eut donc Madame l'Intendante. Il eût bien voulu ſe diſpenſer de la *prendre;* les ridicules, chez elle, étoient bien plus communs que les agrémens; l'inſipide fatuité qui régnoit à l'Intendance l'en auroit d'ailleurs écarté. M. l'Intendant étoit un petit homme plein de prétentions, d'une mine baſſe, d'un air fat, d'un eſprit faux, d'un babil éternel, & d'un maintien impertinent. Dès la première viſite du Comte, il avoit remarqué, dans les politeſſes exceſſives qu'il croyoit lui faire, une ſuffiſance qu'il auroit imaginé être au

dernier période, s'il n'avoit vu, quelques jours après, Madame l'Intendante. Ce couple pouſſoit la morgue & la vanité au dernier excès.

Le Comte, rempli de ce bon eſprit qui fait que l'on ſe prête à tout le monde, prit Madame l'Intendante, flatta M. l'Intendant. Il diſoit, en parlant à eux-mêmes, *des gens comme eux;* il ſoutenoit que la repréſentation étoit néceſſaire dans la place qu'ils occupoient, & faiſoit partie du ſervice du Roi. Cette conduite fut très-utile à ſon régiment: il n'étoit que par détachement dans la ville; le reſte étoit répandu dans les villages circonvoiſins. Le ſoldat avoit beau faire du déſordre, toutes les plaintes du pays n'étoient pas ſeulement écoutées, & le quartier fut très-bon.

Mais la paix fut ſignée, & le Comte fut libre. Il avoit toujours eu envie de voyager en Italie; il ſe trouvoit aſſez à portée d'y paſſer, du lieu où il étoit. Il demanda un congé; il l'obtint, & il partit. Madame l'Intendante fut deux jours à concevoir qu'on eût pu la quitter; & ſans le concevoir encore, elle ſe conſola d'avoir été quittée.

Ici la scène change. Ce n'est plus la monotonie des coquettes de France; ce n'est plus la langueur tendre & délicate des Espagnoles; c'est l'ardeur brûlante, la tête exaltée de l'Italienne. Le Comte étoit destiné à connoître tous les caractères que les climats & les conventions forment & varient par leur influence; & nous le sommes, nous, en extrayant ces Mémoires, à voir l'expérience d'un seul homme devenir la leçon de beaucoup d'autres.

Il trouve dans l'Italienne à qui il s'attache, des sentimens si vifs, une imagination si ardente, tant d'idées qui échappent à l'esprit qui veut les rendre, que, voulant être exact, il n'ose entreprendre de raconter son aventure avec elle; il la laisse parler elle-même, & il fait bien. Une femme passionnée peut seule rendre ce qu'elle a senti. Il rapporte une lettre que cette amante, délaissée après quelques mois de séjour à Venise, écrit à une amie absente. Cette lettre, pleine de détails, écrite, si l'on peut le dire, par le génie même de l'amour, occupe une grande place dans ces Mémoires; la lecture en est très-

intéreſſante : ſa longueur nous engage à la ſupprimer ; mais nous en avons du regret. Tant de femmes qui aiment ont beſoin d'apprendre à aimer ; tant de femmes éprouvent, en aimant, un vide qu'elles ne ſavent point remplir, parce qu'elles ne connoiſſent point ces détails ſi naturels & ſi utiles à l'amante italienne, que nous voudrions pouvoir offrir, comme une leçon, cet écrit que le Comte a cru devoir reproduire comme un monument.

La lettre eſt renvoyée au Comte à Paris par l'amie qui l'a reçue : l'amour-propre en eſt flatté; mais le cœur reſte preſque froid en la liſant : l'influence de la Capitale avoit déjà produit tout ſon effet ; & cet homme qui, en Eſpagne & en Italie, avoit ſi bien ſenti la vivacité de l'amour, en France, ne goûtoit plus que le preſtige de la légèreté. Cependant il lui reſtoit une impreſſion des ſentimens profonds dont il avoit été l'objet à Madrid & à Veniſe; & tout en courant les bonnes fortunes à Paris, il s'étonnoit que les femmes n'y fuſſent pas plus ſenſibles & plus fidèles. Cette inconſéquence alla plus loin ; il prit

Madame de Sezanne, jeune femme très-jolie, & qui venoit d'être mariée. Il obtint aisément ses bontés, parce qu'elle étoit étourdie; & il éprouva son inconstance, parce qu'elle étoit coquette. Il se plaignit, il se fâcha : il ne concevoit point comment on changeoit en si peu de temps; preuve sensible des traces qu'avoient laissées les passions dont il conservoit le souvenir.

Il réfléchit bientôt au ridicule de son esprit; il prévit sur-tout les tourmens de son existence, s'il persistoit à vouloir inspirer des sentimens véritables, avec aussi peu de disposition à les éprouver lui-même; & il régla ses principes sur sa conduite.

En continuant ses confessions, il prévient qu'il ne rapportera pas tout le détail & toutes les circonstances où il s'est trouvé engagé. La plupart de ces sortes d'aventures se ressemblent, & les femmes qui y donnent lieu, se ressemblent encore plus. Il veut donc éviter la monotonie : mais il y a des caractères marqués; souvent même ils dépendent de l'état d'un mari. Rien n'est plus vrai, quoique tous les esprits n'en soient

pas frappés. La femme d'un homme de *Robe* n'aime pas comme celle d'un Financier; & celle d'un Colonel ou d'un homme de la Cour a encore sa manière particulière, que distingue aisément un homme du monde. Il y a encore la manière plus particulière de la prude, de la dévote, de la savante : tous ces amours-là ont leur physionomie, leur conduite, leur régime, leur code, qu'ils observent très-exactement. Le Comte nous en fera sentir successivement la différence.

Après Madame de Sezanne, qu'il abandonne à ses amans, il s'attache à Madame de Persigny : celle-ci étoit ce qu'on appelle dans le Marais une petite maîtresse. Elle étoit née décidée; le cercle de son esprit étoit étroit. Elle étoit vive, parloit toujours; & ses réparties, plus heureuses que justes, n'en étoient souvent que plus brillantes : élevée en enfant gâté, parce que, dès l'enfance, elle avoit été jolie, les amans achevèrent ce que les parens avoient commencé. Elle se croyoit nécessaire par-tout; il n'y avoit rien que l'on pût voir, point d'endroit où l'on pût aller, que l'on n'y trouvât Madame

de Persigny. Un de ses désirs eût été de pouvoir, comme les jeunes gens, se montrer, dans le même jour, à plusieur spectacles. Pour s'en dédommager, elle paroissoit à toutes les promenades: les calèches de goût, les attelages brillans la promenoient sans cesse aux environs de Paris: souvent elle alloit souper, avec sa compagnie, dans des maisons de campagne pendant l'absence de leurs maîtres, & le Traiteur ne lui déplaisoit pas. Il n'y avoit rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chez elle, & au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujettir à une partie de jeu, elle la commençoit, & la quittoit à moitié: mais elle aimoit la table, & elle y étoit charmante.

Ce fut à un souper que le Comte la connut; il en fut frappé, & il épuisa tous ses agrémens. On juge que l'imagination de la Dame alla grand train. Or, lorsque chez de pareilles femmes l'imagination est frappée, tout est bientôt dit. Cette aventure fut donc très-vive. On ne sera pas surpris, si nous ajoutons qu'elle fut également très-courte.

A Madame de Perſigny ſuccéda une femme d'un caractère & d'un extérieur bien oppoſés : c'étoit Madame de Grémenville.

Madame de Grémenville étoit dévote par état. Sa figure, ſon eſprit, & ſon maintien frappèrent le Comte, & firent impreſſion ſur ſon cœur. Il n'oſa lui demander la permiſſion d'aller chez elle ; leurs états étoient incompatibles : mais il l'avoit vue chez une de ſes parentes, où il apprit qu'elle ſe trouvoit ordinairement, & il eſpéra qu'en y allant tous les jours, il la verroit ſouvent : ce fut ce qui arriva. C'étoit, chaque fois qu'il la trouvoit, un nouveau plaiſir, une nouvelle ſurpriſe, une impreſſion plus forte. Madame de Grémenville ne mettoit point de rouge; ce qui étoit une nouveauté pour lui; il voyoit en elle la ſimple nature, ou du moins ſes apparences : elle avoit la taille noble, l'air ſérieux, doux, & modeſte ; elle penſoit finement, & s'exprimoit avec ſimplicité : le calme du régime ajoutoit à la beauté la fraîcheur plus ſéduiſante.

Comme il eſt queſtion dans ces Mémoires, & conſéquemment dans cet

Extrait, de marquer les femmes par leur état, & l'état par les nuances qui le caractériſent, il eſt néceſſaire de faire ici un tableau.

Les vraies dévotes ſont aſſurément très-reſpectables & dignes des plus grands éloges ; la douceur de leurs mœurs annonce la pureté de leur ame & le calme de leur conſcience ; elles ont pour elles-mêmes autant de ſévérité que ſi elles ne pardonnoient rien aux autres, & elles ont autant d'indulgence que ſi elles avoient toutes les foibleſſes : mais les femmes qui uſurpent ce titre ſont extrêmement impérieuſes. Le mari d'une fauſſe dévote eſt obligé à une ſorte de reſpect pour elle, dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne veut avoir affaire à tout le parti. Lorſqu'elle jouit d'une grande fortune, cet empire augmente encore ; l'eſclavage règne autour d'elle ; ſes volontés ſont alors des lois abſolues, & le mari doit obéir le premier.

Madame de Grémenville ne dérogeoit point aux priviléges de ſon état. Malgré ſa douceur apparente, elle ne faiſoit

grace sur aucun point; mais elle avoit l'ame tendre & les sens très-susceptibles; & elle échappa d'autant moins à l'homme aimable qui la poursuivoit, que, de peur de l'effaroucher, il mettoit plus de modération dans sa poursuite. Son bonheur fut confirmé dans une petite maison que la dame prévoyante & voluptueuse avoit à sa disposition, & où l'on trouvoit tout ce que le goût & la sensualité peuvent imaginer pour suppléer au prestige moins touchant de la magnificence. La peinture de ses plaisirs, dans le Livre, répond à l'idée qu'on doit s'en être faite d'avance; les nuances y sont sensiblement marquées. « Madame de Grémen» ville, quoique vive dans ses caresses, » paroissoit modérée dans les plaisirs, » & sembloit n'avoir d'autre intérêt » que la satisfaction de son amant, sans » jamais envisager la sienne ».

Ce commerce dura six mois, conséquemment il finit. Suivons le Héros dans le cours de ses victoires. La convenance, plus que la fantaisie, lui fit adresser ses vœux à une femme de Robe. Il avoit un procès avec le mari, & ne se

ſoucioit pas d'être jugé. La femme dominoit le mari : pour accommoder le procès, il falloit avoir la femme. Rien de mieux combiné, & le goût reſpectif fit réuſſir la combinaiſon.

Suivant le motif des Mémoires, il faut ici un nouveau tableau.

La Robe eſt fière naturellement : ſa hauteur eſt fondée, comme la religion, ſur les anciens uſages, la tradition, & les livres écrits. La Robe a une vanité qui la ſépare du reſte du monde ; tout ce qui l'environne la bleſſe : elle a toujours été inférieure à la haute Nobleſſe ; c'eſt de là que pluſieurs ſots & gens obſcurs, qui n'auroient pas pu être admis dans la Magiſtrature, prennent droit d'oſer la mépriſer, auſſi-tôt qu'ils portent une épée ; c'eſt le tic commun du Militaire de la plus baſſe naiſſance : cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la Robe pluſieurs familles qui feroient honneur à quantité de ceux qui ſe donnent pour gens de condition. Il eſt vrai qu'on y diſtingue deux claſſes ; l'ancienne, qui a des illuſtrations, & qui tient aux premières maiſons du royaume, & celle

de nouvelle date, qui a le plus de morgue & d'arrogance.

La Robe ſe regarde, avec raiſon, au-deſſus de la Finance, qui l'emporte par l'opulence & le brillant, & qui devient, à ſon tour, la ſource de la ſeconde claſſe de Robe. Le peuple a pour les Magiſtrats une ſorte de reſpect, dont le principe n'eſt pas bien éclairci dans ſa tête; il les regarde comme ſes protecteurs, quoiqu'ils ne ſoient que ſes juges.

La plupart des gens de Robe ſont réduits à vivre entre eux, & leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne ceſſent de déclamer contre les gens de la Cour, qu'ils affectent de mépriſer, quoiqu'ils vous étourdiſſent ſans ceſſe du nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il ne meurt pas un homme titré, que la moitié de la Robe n'en porte le deuil; c'eſt un devoir qu'elle remplit au centième degré: mais il eſt rare qu'un Magiſtrat porte celui de ſon couſin l'Avocat. Les ſollicitations ne les flattent pas tous également; les ſots y ſont extrêmement ſenſibles; les meilleurs Juges & les plus ſenſés s'en trou-

vent importunés ; & pour l'ordinaire elles ſont aſſez inutiles. En général, la Robe s'eſtime trop, & l'on ne l'eſtime pas aſſez.

Les femmes de Robe, qui ne vivent qu'avec celles de leur état, n'ont aucun uſage du monde, ou le peu qu'elles en ont eſt faux. Le cérémonial fait leur unique occupation ; la haîne & l'envie, leur diſſipation unique.

Madame de ** avoit été élevée dans les principes des avantages de la Robe ; & ſon mari, fort attaché à ſes devoirs, avoit grand ſoin de les lui répéter tous les jours. Cela ne devoit pas faire une conquête bien aimable : auſſi, dès que le procès fut accommodé, la chaîne fut rompue.

Madame d'Albi, qui remplaça Madame de **, devoit, par le contraſte des qualités les plus oppoſées entre elles, & par le mouvement continuel de l'eſprit le plus inégal, faire oublier bientôt au Comte la monotonie de la fauſſe dignité. Elle ſe jetoit à la tête des gens qui lui plaiſoient, & bientôt ils ne lui plaiſoient plus. Dès le premier jour, on en étoit à lui pouvoir parler

bas, & le lendemain, on ne savoit plus comment lui parler : étourdie, imprudente, & quelquefois prude, elle prévenoit vos désirs, & se refusoit à vos propositions; la réflexion, chez elle, sembloit tuer l'amour; on n'étoit sûr de rien, pas même de son cœur, quoiqu'elle l'eût d'abord donné. Un caprice suivoit une faveur, une impertinence détruisoit le charme d'une attention. On eût dit qu'elle avoit dix ames, dont neuf étoient occupées à tourmenter le malheureux qui ne lui en demandoit qu'une.

Le Comte la définit d'abord, & auroit bientôt rompu son engagement; mais sa figure, son esprit, un charme particulier, & un caprice plus favorable le ramenoient sans cesse auprès d'elle: il n'avoit d'ailleurs encore obtenu aucune faveur. Un jour, elle le chargea de lui trouver une petite maison, pour pouvoir, dit-elle, se voir avec plus de liberté. Elle fut bientôt trouvée, & l'heure fut prise pour s'y rendre. Il vint chez elle, dans l'intention de l'y conduire; elle l'attendoit, & le vol de l'oiseau n'égale pas la rapidité avec laquelle elle s'y rendit. On ne sauroit peindre le

plaisir qu'elle eut à prendre possession de cet asile ; & l'usage qu'elle en fit est encore plus difficile à rendre. Elle ne sentit en le quittant que l'impatience d'y revenir. On convint que ce seroit à deux jours de là. Quel fut l'étonnement du Comte, en venant la chercher, de trouver, au lieu de l'empressement auquel il devoit s'attendre, l'expression du mépris dans ses yeux ! Elle étoit surprise, lui dit-elle, qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage qu'il lui avoit fait en la conduisant dans une petite maison, il osât lui proposer d'y revenir. Il eut beau lui représenter que c'étoit par ses ordres qu'il avoit pris cette maison ; qu'il y avoit pris les plus grandes précautions ; qu'elle ne seroit jamais compromise : ses sons se perdirent dans l'air ; il ne put jamais ni lui persuader d'y revenir, ni la ramener à des réflexions plus raisonnables. Ce dernier trait achève de la peindre, & il ne reste plus pour elle assez d'intérêt au Lecteur, pour nous arrêter plus longtemps à peindre ses caprices.

Voici une femme plus conséquente & plus soumise. Il est vrai que son état

ne lui donne pas le droit de faire acheter sa possession par des complaisances coûteuses ; c'est une riche Marchande de la rue Saint-Honoré, qui se nomme Madame Pichon. Le Comte eut occasion de la connoître, parce que M. Pichon venoit de faire l'habillement de son régiment. Les Marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux Officiers des régimens qu'ils fournissent. Il se rendit aux instances de M. Pichon, qui voulut absolument lui donner à souper. Il s'y étoit engagé par complaisance, comptant s'y ennuyer, & il s'y amusa beaucoup.

Madame Pichon étoit jeune & jolie, vive, & même un peu brusque, &, ce qu'on appelle dans le bourgeois, une bonne grosse maman. On la vouloit avoir dans tous les repas qui se donnoient dans son quartier ; elle chantoit, elle agaçoit, elle avoit la répartie prompte, plus libre que délicate, & le plus long souper n'altéroit, en aucune façon, sa raison. Le Comte sentit pour elle une vive fantaisie ; elle en fut flattée : mais avant de se rendre, elle lui fit promettre d'être publique-

ment à elle, ou du moins de ne pas cacher les rapports qui alloient s'établir entre eux. Il le promit, & tint parole. Le voilà donc de ſes parties de ville & de campagne; ce qui lui paroiſſoit quelquefois aſſez plaiſant.

Quelque nouvelle que fût pour lui la ſociété de Madame Pichon, il en faiſoit ſouvent la comparaiſon avec celles où il avoit vécu; & il trouvoit que le monde ne diffère que par l'extérieur, & que tout ſe reſſemble au fond : les tracaſſeries, les ruptures, & les ménages ſont les mêmes. Il eut lieu de remarquer que les Marchands qui s'enrichiſſent par le commerce, ſe perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites, les portent à ne point élever leurs enfans pour le commerce : de bons citoyens & d'excellens bourgeois, ils deviennent de plats anoblis. Ils aiment à citer les gens de condition, & font ſur leur compte des hiſtoires qui n'ont pas le ſens commun. Leurs femmes, qui n'ont pas moins d'envie de paroître inſtruites, eſtropient les noms, confondent les hiſtoires, & portent des jugemens vérita-

blement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes, croyant imiter celles du monde, & pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes: d'ailleurs, elles sont solides dans leurs dépenses; elles boivent & mangent par état : l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire, & d'avoir, les jours de fête, une joie bruyante, éveillée, & entretenue par les plus grosses plaisanteries.

Il n'étoit pas possible qu'un homme, destiné & dévoué aux conquêtes brillantes, soutînt long-temps ce genre de vie. Le départ nécessaire du Comte pour son régiment lui fournit un prétexte honnête de rupture; & il quitta Madame Pichon, dont nous nous souviendrons plus que lui.

Il paroît qu'il se reposa dans la province pendant quelques mois, ou que du moins il n'y eut que des triomphes peu dignes d'être cités; car il ne parle d'aucuns. A son retour, il reprit ses habitudes. Quelques femmes l'occupèrent successivement : mais elles ne nous paroiss-

sent pas mériter d'être citées. L'une avoit cinq ou six défauts essentiels; l'autre, cinq ou six amans maussades; une autre, la plus mauvaise tête & le plus mauvais cœur. Cette dernière lui suscita une affaire qui l'obligea à se sauver à Londres. Le voilà bientôt avec une Angloise bien tendre, bien mélancolique, bien jalouse, bien dissimulée dans sa jalousie, & qui finit par se donner la mort, parce qu'il a refusé de lui consacrer sa vie, en se retirant avec elle dans une des îles de l'Amérique. Tout cela ne porte pas un grand intérêt, quoiqu'un duel & une mort, dans une histoire, aient toujours un certain mérite. Mais la toile sur laquelle nous traçons cette suite d'aventures va se ranimer, & nous n'arriverons pas au bout de la galerie, sans trouver encore quelques êtres originaux.

L'affaire du Comte se raccommode: & le voilà de retour à Paris. Aussi-tôt qu'il fut rendu à la société, son goût pour les femmes se réveilla. Il se trouva d'abord assez embarrassé de sa personne. Il retrouva heureusement quelques-unes de ses anciennes maîtresses, assez com-

plaisantes pour lui. *Je vis bien*, dit-il spirituellement, qu'*on peut compter sur la constance des femmes, quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité.*

Cependant une conquête nouvelle lui étoit nécessaire, & il ne savoit à quelle femme offrir ses vœux. Après un an d'absence, c'étoit une espèce de début. On étoit attentif au choix qu'il alloit faire; de ce choix seul pouvoient dépendre ses succès à venir. Madame de Limeuil lui parut d'abord la seule femme digne de ses soins: mais la réflexion l'arrêta. Elle étoit jeune, elle passoit pour sage; elle l'étoit vraisemblablement, puisqu'on n'avoit pas encore parlé d'elle. L'attaquer, & ne pas réussir, c'étoit se perdre. Un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis qu'il combattoit, par ces réflexions judicieuses, le goût qu'il se sentoit pour Madame de Limeuil, il entendit parler, dans plusieurs maisons, de l'esprit, des agrémens, & sur-tout du mérite de Madame de Tonins: on citoit sa maison comme la société des gens les plus aimables de Paris; c'étoit une faveur que d'y être admis.

Il désira cette faveur ; elle lui fut accordée. Il en jouit d'abord sans la goûter. Le cercle constant de Madame de Tonins étoit composé de beaux-Esprits ; & ces Messieurs-là, quand ils n'ont pas d'autre mérite, quand ils affectent celui dont ils sont si jaloux, quand ils font corps, quand ils se trouvent en corps dans un cercle, & qu'ils s'y renvoient les bons mots, les saillies, comme dans un jeu de raquettes on se renvoie le volant, ne forment pas une société bien agréable pour un homme dont l'esprit est naturel, & qui s'est fait une habitude un peu contraire à la vaine spiritualité. Il trouva donc cette maison assez désagréable, d'autant mieux que Madame de Tonins donnoit dans le travers dont il avoit d'abord été excédé : mais elle avoit des agrémens, de la beauté, une grande considération dans le monde ; elle étoit à la mode enfin. La vanité exigeoit que, l'ayant vue & revue, il s'efforçât de lui plaire & de se l'attacher. Le parti pris, il supporta tout, se plia à tout, fit de l'esprit comme les autres, & parvint enfin à intéreller Madame de

Tonins. Voici la manière dont elle s'expliqua avec lui, lorsqu'il eut fait son aveu. « Je n'emploierai point avec vous, » lui dit-elle, la dissimulation, si ordi» naire aux femmes en pareille occa» sion. Je suis sensible à votre hom» mage, votre figure me plaît, j'estime » votre caractère, & votre esprit m'a» muse : mais avant d'écouter vos senti» mens, il faut que vous soyez instruit » des miens ; & c'est déjà vous donner » une très-grande marque de confiance.

» Il y a deux choses auxquelles je » suis également sensible, & que je pré» tends concilier, quoiqu'elles paroissent » inalliables, le plaisir & la considéra» tion. Par le genre de vie que j'ai em» brassé, je me suis fait d'avance une » retraite honorable, lorsqu'il ne me » sera plus permis de prétendre à la jeu» nesse & à la beauté. Une femme n'a » point alors d'autre parti à prendre » que le bel-esprit ou la dévotion. Le » dernier parti est trop contraire à mon » goût, & je ne le soutiendrois pas ; au » lieu qu'en embrassant celui du bel» esprit, je puis jouir, dès aujourd'hui, » de la considération, sans être obligée

» de renoncer aux plaisirs, dans lesquels » je veux apporter toute la décence pos- » sible. Il y a peu de femmes qui ne » fussent flattées de votre hommage, » & qui peut être n'en fissent gloire. » Pour moi, en prenant un amant, je » n'en veux pas l'éclat ».

Le Comte approuva ce plan, qui tenoit pour lui de la nouveauté : il imagina qu'il trouveroit un charme particulier dans cette manière d'exister; mais il éprouva bientôt que toute femme obligée de vivre avec une société de beaux parleurs qui la louent, qui l'encensent, qui ne doivent jamais avoir d'autre avis que le sien, est peu sensible à l'amour, peu propre au plaisir, ne voit jamais dans son amant qu'un être qu'elle renverra, s'il la gêne, s'il la contrarie, s'il s'ennuie de son régime. Il éprouva aussi qu'avec ces Messieurs, & avec la dame qui les présidoit, il falloit entendre parler sans cesse de Comédie, de Drame, d'Opéra, d'Ouvrage nouveau, & juger de tout cela d'après les conventions du cercle, c'est-à-dire, n'adopter que les productions des membres ou des protégés, & sabrer

toutes les autres, aux dépens souvent de la justice & du sens commun.

Sa répugnance alla bientôt jusqu'au dégoût ; & il vit si peu de moyen d'égayer sa situation, qu'il prit le parti de rompre son engagement. Madame de Tonins resta avec son troupeau, qui ne valoit pas un amant.

Pour lui, voulant se guérir radicalement, & se dégager la tête de toutes les vapeurs du bel-Esprit, il crut y parvenir aisément en vivant quelque temps dans la Finance: mais ce remède n'étoit pas sûr, & il éprouva qu'il n'avoit eu jusques-là, à bien des égards, que de fausses idées sur les Financiers.

La Finance n'étoit déjà plus ce qu'elle avoit été autrefois. Il y a eu un temps où un homme, de quelque espèce qu'il fût, se jetoit dans les affaires, avec une ferme résolution de faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité & d'avarice : nulle délicatesse sur la bassesse des premiers emplois, le cœur dégagé de tous les scrupules sur les moyens, & inaccessible aux remords après le succès ; avec ces qualités, on ne manquoit pas de réussir. Le nouveau riche,

en

en conſervant ſes premières mœurs, y ajoutoit un orgueil féroce, dont ſes tréſors étoient la meſure : il étoit humble ou inſolent, ſuivant ſes pertes ou ſes gains ; & ſon mérite étoit, à ſes propres yeux, comme l'argent dont il étoit idolâtre, ſujet à l'augmentation & au décri.

Les Financiers de ce temps-là étoient peu communicatifs ; la défiance leur rendoit tous les hommes ſuſpects, & la haîne publique mettoit encore une barrière entre eux & la ſociété.

Ceux d'aujourd'hui ſont très-différens. La plupart, qui ſont entrés dans la Finance avec une fortune faite ou avancée, ont eu une éducation ſoignée, qui, en France, ſe proportionne plus aux moyens de ſe la procurer, qu'à la naiſſance. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſe trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a pluſieurs qui aiment & cultivent les Lettres, qui ſont recherchés par la meilleure compagnie, & qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choiſiſſent.

Le préjugé n'eſt plus le même à l'égard des Financiers. On en fait encore

des plaisanteries d'habitude ; mais ce ne sont plus de ces traits qui partoient autrefois de l'indignation que les traités & les affaires odieuses répandoient en France. Il n'est pas général cependant d'en parler avantageusement ; on connoît même beaucoup d'esprits qui ne l'oseroient pas publiquement : c'est une sottise. La Finance est absolument nécessaire dans un Etat ; & c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée. En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur les justes éloges qu'ils méritent, on remplit un devoir ; & s'il faut quelque courage pour cela, c'est une raison de plus pour leur rendre justice.

Le Financier, dont le Comte connut la femme, n'étoit pas de cette dernière espèce. Il faisoit partie des nouveaux parvenus : sorti de la bassesse, il étoit monté par degrés, des plus vils emplois, aux plus grandes affaires. M. Ponchard, formé d'abord en province, avoit achevé de gagner à Paris un million d'écus ; & sa femme y avoit apporté un million de ridicules. Elle n'étoit plus occupée

qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition : mais elle n'en faisissoit pas les graces, qui seules les font pardonner à celles-ci. Comme elle avoit remarqué que presque toutes les femmes du monde avoient des amans, elle en voulut avoir aussi ; & ce fut dans cette disposition que le Comte la trouva. On conçoit qu'un amant que l'on prend dans une pareille intention & avec un pareil caractère, est heureux promptement, & dégoûté de même de son bonheur. En voilà donc assez sur Madame Ponchard.

L'aventure qui suit est plus sérieuse, plus longue, & peut servir merveilleusement à l'instruction d'un jeune homme : l'amitié y joue le premier rôle. Il s'agit d'un M. de Senecé, qui, bien novice encore, quoiqu'il ait vingt-cinq ans, s'est laissé enchanter par une femme qui n'a pas un agrément qui parle en sa faveur, & pas une qualité qui ne dépose contre elle. Quarante ans lui tiendroient lieu de bien des défauts, & elle a tous les autres avec celui-là. L'art préside à sa toilette ; elle sait feindre l'amour ; elle parle sans cesse de fidélité. Avec

ces trois moyens usés, elle éblouit, elle enchaîne Senecé; & le malheureux est sous le charme depuis deux ans. Le Comte, qui a de l'amitié pour lui, & qui mépriſe son indigne choix, veut lui dessiller les yeux. Ses conseils produisent deux événemens assez naturels: l'ami le boude, la femme le hait. La pitié que le premier lui inspire, & l'indignation que l'autre lui cause, le rendent opiniâtre. Il entreprend sérieusement de guérir son ami. Le grand malheur de Senecé, c'est de croire à Madame Dorval une fidélité à toute épreuve: cette qualité, quand elle existe, ou quand on la feint, est généralement, de toutes, la plus propre à enchaîner un amant. Le Comte, quoique haï par Madame Dorval, feint d'être revenu sur son compte, de s'attacher à elle, de vouloir racheter par l'amour, l'outrage d'avoir douté qu'elle fût capable de le sentir. Il réussit dans son projet; il est écouté; il obtient son pardon, un aveu, un rendez-vous. Un avis secret met Senecé à portée de se convaincre de la double trahison qu'on lui fait. Il veut s'en prendre à son ami: celui-ci l'éclaire sur ses motifs. Son

dépit réſiſte à tout : mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en conſervant ſa prévention & en déteſtant ſon ami, il continue de vivre avec ſa maîtreſſe ; & elle reſte en poſſeſſion de ſon amour, quoiqu'elle ait perdu ſon eſtime. Voilà de ces aventures que les jeunes gens ne ſauroient trop lire.

Le Comte, fâché d'avoir perdu ſon ami, & de lui avoir cauſé vainement du chagrin, cherche à ſe conſoler par la diſſipation. Il reprend ſon train de vie, que cette malheureuſe hiſtoire avoit interrompu. Pour proportionner ſa reſſource à ſon beſoin, il prend trois femmes à la fois : la première étoit une *caillette*. Ce mot, qui eſt plus connu que ſa ſignification, peint un être qu'il faut définir. Une femme de ce caractère, ou plutôt de cette eſpèce, n'a ni principes, ni paſſions, ni idées ; elle ne penſe point, & croit ſentir ; elle a l'eſprit & le cœur également froids & ſtériles ; elle n'eſt occupée que de petits objets, & ne parle que par lieux communs, qu'elle prend pour des traits neufs ; elle rappelle tout à elle, ou à une minutie dont elle ſera frappée ; elle

aime à paroître instruite, & se croit nécessaire. La tracasserie est son élément; la parure, les décisions sur les modes & les ajustemens sont son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante, pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables, & d'un goût qui fait honte à la nation; elle prend un amant comme une robe, parce que c'est l'usage; elle est incommode dans les affaires, & ennuyeuse dans les plaisirs. La *caillette* de qualité ne se distingue de la *caillette* bourgeoise, que par certains mots d'un meilleur usage, & des objets différens. La première vous parle d'un voyage de Marli, & l'autre vous ennuie du détail d'un soupé du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont *caillettes !*

La seconde femme étoit une *joueuse*. Cette qualité me dispense de la faire mieux connoître.

La troisième étoit ce qu'on appelle une bonne femme. Elle avoit le cœur droit, l'esprit simple, & de la candeur dans le procédé : il étoit aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chez elle, l'amour avoit sa source dans

le caractère, & ne dépendoit point d'un objet déterminé. Il lui falloit un amant, quel qu'il fût; son cœur n'auroit pas pu en supporter la privation: mais elle en auroit eu dix de suite, pourvu qu'ils se fussent succédé sans intervalle, qu'à peine se seroit-elle aperçu du changement. Elle aimoit de très-bonne foi celui qu'elle avoit, & conservoit les mêmes sentimens à son successeur. La figure de Madame Derval, qui étoit charmante, lui assuroit toujours un amant; l'inconstance, naturelle aux amans heureux, le lui faisoit bientôt perdre; mais il ne la quittoit que pour faire place à un autre, dont le bonheur étoit aussi sûr, que la constance étoit foible.

D'ailleurs, le bon air étoit de l'avoir eue, & le Comte en voulut passer sa fantaisie. Il comptoit que ce seroit une affaire de quelques jours; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, son empressement pour lui l'arrêtèrent insensiblement. Il l'avoit prise par caprice, il s'y attacha par goût; & il y avoit déjà deux mois qu'il vivoit avec elle, ayant d'abord rompu avec

les autres, sans songer à la quitter, lorsqu'il reçut un billet conçu en ces termes.

« Lorsque vous avez pris Madame » Derval, Monsieur, j'étois dans le » même dessein; mais vous m'avez pré- » venu : votre fantaisie m'a paru toute » simple, & j'ai pris le parti d'attendre » qu'elle fût passée, pour satisfaire la » mienne. Cependant votre goût de- » vroit être épuisé depuis deux mois: » un terme si long tient de l'amour, » & même de la constance. J'espérois » toujours que vous quitteriez Madame » Derval; j'attendois mon tour; & dans » cette confiance, j'ai rompu avec une » maîtresse que j'aurois gardée. Vous » êtes trop galant homme pour trou- » bler l'ordre de la société : rendez-lui » donc une femme qui lui appartient; » vous devez sentir la justice de ma » demande ».

Ce billet parut au Comte aussi singulier qu'il l'étoit. Pour s'en amuser, il courut le porter à Madame Derval. Mais quelle fut sa surprise, de la trouver sur le champ si disposée à une rupture, qu'il comprit que, s'il s'obstinoit à

la garder, elle exigeroit d'être quittée! Il prit sur le champ son parti, & dans le jour même rendit à la société une femme que l'on envisageoit comme un effet qui devoit être dans le commerce, & qui, par son propre goût, se prêtoit si bien aux vues des calculateurs.

Après le vol léger de l'inconstance & le brillant délire de la fatuité, nous arrivons enfin à l'époque du sentiment; car il est bien difficile & bien rare, qu'après avoir joui de tout, sans tenir à rien, un galant homme, qui fut plus foible que vicieux, plus léger que perfide, plus entraîné que corrompu, ne réfléchisse pas sur le néant des vains plaisirs, & n'éprouve pas le besoin de remplir le vide immense qu'il sent au fond de son cœur. Quand on raisonne, & qu'on pense à tout ce que peuvent offrir la nature & l'amour dans l'attachement d'une femme sensible, & dans le délicieux abandon des charmes qu'elle chérit pour son amant, on conçoit avec peine comment cette idée n'a point frappé, ou comment on a pu résister aux douces émotions qu'elle a dû faire

naître. Le sort de l'homme est de ne devoir ses plaisirs qu'à ses regrets.

Quoi qu'il en soit, le Comte, fatigué de ses plaisirs, honteux de ses erreurs, va connoître le bonheur d'aimer. Il existe une femme que le monde n'a point trompée, dont la réflexion a perfectionné l'ame; qui peut avoir des sentimens & jamais de foiblesses; qui ne confond point le cœur avec les sens; qui sait combien il faut aimer pour mériter d'être heureux, combien il faut être sûre de son amant pour couronner sa tendresse, & combien on peut jouir du bonheur qu'on lui procure, lorsqu'on est sûre qu'il en est digne.

Cette femme est l'objet qui va donner un nouvel être à l'homme dont nous écrivons l'histoire. Le moment où il vit ses charmes étoit favorable à l'appréciation de ses vertus. Il venoit de faire une bonne action; il venoit de secourir & de respecter une jeune personne honnête, malheureuse, & sensible; il l'avoit unie à son amant, sans se permettre un seul désir; & il avoit senti, en s'applaudissant de sa conduite, en jouissant de la noblesse de son procédé, qu'*il y*

a dans le cœur un sens particulier, supérieur à tous les autres.

Il goûtoit encore le charme de ces réflexions, lorsqu'il connut Madame de Selve. Le moment, comme nous l'avons dit, étoit très-favorable; & nous jouissons nous-mêmes du plaisir qu'il dut goûter en portant les yeux sur une femme respectable, après avoir fait une action vertueuse.

Madame de Selve avoit vingt-trois ans, & étoit veuve depuis deux. Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille, en épousant le Comte de Selve: c'étoit un homme âgé, & d'un caractère extrêmement dur & jaloux, parce qu'il avoit toujours vécu en assez mauvaise compagnie, où l'on n'apprend pas à estimer les femmes. Comme il sentoit qu'il n'étoit pas aimable, le dépit ne l'avoit rendu que plus insupportable. La jeune Comtesse faisoit, malgré sa répugnance, tout ce que la vertu pouvoit exiger d'elle : elle ne pouvoit pas donner son cœur, mais elle rempliſſoit ses devoirs; & sa conduite la faisoit respecter, sans la rendre plus heureuse.

Madame de Selve avoit plus de raison

que d'esprit, puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un & l'autre, ou plutôt elle avoit l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'annonçoient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant, & qui, bientôt après, fatiguent : on n'étoit jamais frappé ni étonné de ce qu'elle disoit; mais on l'approuvoit toujours. Elle étoit estimée de toutes les personnes estimables, & respectée de celles qui l'étoient le moins. Sa figure inspiroit l'amour, son caractère étoit fait pour l'amitié, son estime supposoit la vertu. Enfin la plus belle ame unie au plus beau corps, c'étoit Madame la Comtesse de Selve.

Nous n'écrirons point l'histoire que tout ce préambule annonce : les détails en sont si intéressans, qu'il faudroit la copier tout entière, pour ne rien omettre d'essentiel. On s'attache si singulièrement à Madame de Selve, en la lisant, qu'il en coûte moins de renoncer à parler d'elle, que de ne la montrer qu'à demi dans ses sentimens & dans ses entretiens. On conçoit qu'un Peintre, épris d'une belle femme qui vient s'offrir à son art, peut avoir bien de la peine

& bien du regret à réduire aux proportions de la miniature, un corps dont les perfections sollicitent une représentation beaucoup plus étendue.

Nous dirons seulement que Madame de Selve aimant le Comte, moins parce qu'il étoit aimable, que parce qu'elle en étoit aimée, ne prouva ses sentimens par sa défaite, qu'après la conviction qui la justifie; qu'après avoir couronné ses vœux, elle éprouva son inconstance; qu'elle supporta cet état, qui donne communément des convulsions à l'amour-propre, avec la modestie la plus touchante & avec le regret le plus tendre; que le Comte, étant revenu à elle, & voulant réparer ses torts par les nœuds de l'hymen, elle refusa d'abord sa main, qui ne lui garantissoit point sa fidélité; qu'elle réduisit son engagement aux termes de l'amitié; que ce commerce, qui peut paroître si froid après l'ivresse des plaisirs & dans les transports que le repentir donne, eut mille charmes pour le Comte, qui, tous les jours, trouvoit une ame nouvelle dans des soins plus ingénieux; qu'ayant achevé d'user la

ſienne dans ſes habitudes (qu'elle lui avoit permis de reprendre), ne voulant & ne pouvant plus vivre que pour elle, il ſollicita de nouveau ſa main; qu'elle lui accorda, bien ſûre qu'elle auroit un époux fidèle, n'ayant pas pu avoir un amant conſtant.

Ses vœux ne furent point trompés; elle régna ſur lui juſqu'à ſa mort, & l'on n'en ſera point ſurpris. Il eſt rare que nous ne dépendions pas d'une femme eſtimable qui nous a défini, & qui ſait ſe conduire avec nous, quand nous avons défini les autres.

ROMANS D'AMOUR.

HISTOIRE D'UNE RELIGIEUSE, *Ecrite par elle-même.*

Feu l'Abbé Trublet, dont l'attachement pour la maiſon de Tencin fut ſi conſtant & ſi connu, reçut des mains de Madame de Tencin l'Ouvrage que l'on va lire. Il m'en fit le ſacrifice long-temps après, & il me laiſſa ſoupçonner qu'il étoit le fruit des premiers amuſemens de la jeuneſſe de cette dame. On y trouve en effet bien des penſées délicates, & de la fineſſe ſans affectation. Ce n'eſt pourtant pas le mérite, le caractère du *Siége de Calais;* mais c'eſt le caractère de l'eſprit à qui nous devons cet Ouvrage charmant que l'on n'oubliera jamais.

Je ſuis née en Andalouſie ; ma famille y tenoit un rang conſidérable, & jouiſſoit de diſtinctions particulières, que lui avoient méritées le courage & la fidélité qu'elle avoit montrés dans les révoltes des Maures.

Mon père & ma mère s'aimoient tendrement, & leur bonheur eût été ſans égal, s'il n'avoit été traverſé par la crainte de voir paſſer dans des mains étrangères l'héritage de leurs ancêtres. Ils n'avoient point d'enfans ; & ma mère avoit coutume de dire qu'elle auroit volontiers conſenti à donner à ſon mari, aux dépens de ſa vie même, un héritier de ſes biens & un gage de ſa tendreſſe.

Enfin elle devint enceinte. Je fus le fruit tardif de leur amour ; mais la joie que cauſa ma naiſſance, fut bientôt troublée par une maladie violente de ma mère : ſes couches ne furent point heureuſes ; il ſembla que le Ciel n'avoit voulu exaucer ſes vœux qu'à la condition qu'elle y avoit miſe elle-même. En effet, tout l'art des Médecins & les ſoins

de mon père n'aboutirent qu'à lui faire traîner, pendant quelque temps, une vie languiſſante.

Elle vit approcher le dernier moment avec beaucoup de fermeté, & même avec une ſorte de joie; mais la douleur que mon père en conçut fut ſi grande, qu'elle prit ſur ſon tempérament : ma vue l'augmentoit encore. Je croiſſois, & la reſſemblance que j'avois avec ma mère étoit ſi frappante, que mon père ne pouvoit me regarder ſans verſer des larmes. Il ſe rappeloit ſans ceſſe le ſouhait de ma mère, & ſe reprochoit, pour ainſi dire, la tendreſſe qu'elle avoit eue pour lui. Bientôt il ſuccomba à ſon chagrin; & ſentant ſes forces s'épuiſer, il me fit venir un jour auprès de ſon lit : ſon viſage étoit ſerein, & ſon ame paroiſſoit plus tranquille qu'à l'ordinaire. Je n'avois alors que ſept ans : mais cet événement s'eſt conſervé dans ma mémoire.

Iſidore, me dit-il en ſerrant mes foibles mains dans les ſiennes, vous êtes la cauſe innocente de la mort de votre mère, & cette mort cauſe la mienne. Souvenez-vous de la tendteſſe que nous

avons eue l'un pour l'autre, chériſſez-en la mémoire; & quand vous ſerez en âge, fuyez tout engagement : on n'en peut former aucun que la mort ne puiſſe détruire. Il s'attendrit à ces mots; on m'arracha de ſes bras : quelques jours après il mourut.

Mon père mort, je fus remiſe entre les mains d'une tante qui fut chargée du ſoin de mon éducation & de mon établiſſement. Dona Elvire (c'eſt le nom de ma tante) n'avoit point d'enfans d'un mariage fort avantageux qu'elle avoit contracté avec un Gentilhomme fort riche, qui, en mourant, l'avoit laiſſée maîtreſſe de ſes biens. L'opulence où elle ſe trouvoit, & qu'elle comptoit ajouter à ma fortune, lui ſembloit un motif plus que ſuffiſant pour diſpoſer de ma perſonne à ſa fantaiſie, & pour faire de moi, comme elle le prétendoit, une fille accomplie.

Dona Elvire avoit été jolie autrefois; mais il ne lui en reſtoit plus que les mines & les grimaces : elle s'exprimoit aſſez facilement ſur toutes ſortes de matières; ce qui faiſoit croire aux ſots, & à elle-même la première, qu'elle

les entendoit. Son humeur n'étoit naturellement ni difficile ni méchante; mais elle avoit cru devoir la gâter par étude, regardant comme indiſpenſable à une jolie femme d'avoir des caprices & des travers. Elle eût évité les ridicules qu'elle ſe donnoit, en ſe paſſant des graces qu'elle vouloit acquérir : mais ſa fortune la rendoit *glorieuſe*, & les prétentions alors ſemblent devenir naturelles. Elle aimoit mieux parler ſans penſer, raiſonner ſans réfléchir, minauder ſans plaire, que de ſe borner au mérite ſimple des qualités ſociales, ſi ſupérieures au faux brillant.

Du caractère dont étoit Dona Elvire, on peut juger de l'éducation qu'elle me donna. Les maîtres les plus à la mode, & ſur-tout les plus chers, furent employés en même temps autour de moi, & en ſi grand nombre, que les heures de la journée ne ſuffiſoient pas pour les différens exercices auxquels ils m'occupoient. On m'apprit à chanter avant que je ſuſſe lire; à danſer, que je marchois à peine, & à parler les langues étrangères, que je bégayois encore la mienne. Ma tante, d'ordinaire, préſidoit

à mes leçons ; & ce n'étoit pas une petite affaire pour elle, que d'avoir en même temps à redreſſer les défauts naturels à mon âge, & à endoctriner les maîtres eux mêmes ſur leur art, qu'elle prétendoit ſavoir mieux qu'eux. Elle avoit banni de la danſe ces mouvemens ſimples & agréables, qui donnent au corps de la nobleſſe & de l'élégance; & du chant, cette expreſſion naturelle & touchante, en quoi conſiſte le principal empire de la voix ſur nos ſens. Elle auroit voulu que tous les pas que je formois euſſent été des entrechats, & tous les ſons, de grands éclats & des roulemens.

A onze ans, je paſſois déjà pour un prodige ; & ſans doute que j'en aurois cru quelque choſe moi-même, & que j'aurois achevé de me gâter, ſi mon étoile ne m'eût fait trouver le préſervatif dans l'amitié d'un être raiſonnable.

Dona Elvire avoit retiré chez elle une de ſes parentes, un peu plus âgée que moi, qui n'avoit d'autre fortune que ſa naiſſance & ſa beauté. L'oſtentation avoit eu plus de part à ce choix

que le ſentiment (l'une ſe montre ſouvent aux dépens de l'autre) : l'infortunée Pulchérie étoit donc deſtinée à être éternellement la complaiſante de Madame, à endurer les hauteurs de ſa bienfaitrice, & à porter le poids de la protection dont elle l'honoroit.

C'eſt à cette charmante fille que je dois tout ce que je ſuis, ſi je ſuis quelque choſe. Au moins lui dois-je d'être exempte de bien des ridicules & des défauts ; & c'eſt lui devoir plus que je n'ai pu lui rendre, par le ſacrifice de ma fortune.

Pulchérie ne devoit ſon éducation qu'à elle-même. Des talens naturels, cultivés avec d'autant plus de ſoin, qu'elle prévoyoit qu'ils devoient faire un jour toute ſa reſſource ; un fonds de raiſon & de droiture que la flatterie & les préjugés n'avoient point obſcurci ; des connoiſſances utiles, puiſées dans des livres que la frivolité n'avoit point écrits ; une égalité d'humeur, à laquelle la néceſſité de plaire & de ſe contraindre l'avoient accoutumée de bonne heure : telle étoit Pulchérie au dehors, & pour ceux qui n'en connoiſſoient que

l'extérieur : mais qu'elle gagnoit encore aux yeux de ceux qui pouvoient pénétrer plus avant ! quelles reſſources de tendreſſe & de fermeté dans ſon cœur ! quel tréſor de candeur, de vérité, & de vertu dans ſon ame !

Vertu, unique lien des cœurs, c'eſt vous qui m'unîtes pour toujours à l'aimable Pulchérie ! Quelle douceur je goûtois dans ſes entretiens ! quelle conſolation je trouvois juſques dans ſes reproches !

Plus je connoiſſois Pulchérie, plus je trouvois de vide dans moi-même, & dans ces prétendues inſtructions que l'on faiſoit ſonner ſi haut, & dont j'avois conçu auparavant une ſi haute idée. Je m'aperçus qu'on ne s'étoit attaché qu'à l'écorce de ce qu'on appeloit mon éducation : nuls principes, nuls détails, nul eſprit d'ordre, nulle économie, comme ſi je n'euſſe dû, toute ma vie, faire uſage que de mon goſier pour frédonner un air ; de mes jambes pour découper un pas de menuet ; & que je n'euſſe pas eu, comme ceux d'un autre ſexe, une raiſon à éclairer, un eſprit à régler, & un caractère à conduire.

La franche ignorance, me disoit quelquefois Pulchérie, n'est-elle pas préférable à une science qui nous aveugle ? La première amène ordinairement avec elle la docilité, qui peut servir à nous redresser ; l'autre entraîne nécessairement la présomption, qui nous égare.

J'étois parvenue à ma quinzième année. On jugea à propos de me mettre au couvent : j'obtins que Pulchérie m'y accompagnât. Ce séjour fut pour moi une fort belle école du monde ; l'oisiveté sur-tout & la tracasserie y avoient fixé leur asile. C'étoit une de ces riches abbayes dont les Religieuses sont traitées de Dames, & conservent dans le cloître toute l'ostentation du siècle. J'y trouvai quelques-unes de ces filles respectables qui ont immolé à l'époux leur cœur & leur volonté ; mais le plus grand nombre, sans contredit, étoit de ces vierges folles qui ont gardé toutes leurs passions.

Comme je n'étois que spectatrice du mouvement général, j'en faisois mon instruction, & quelquefois mon amusement. Je quittai mes compagnes au bout de quelque temps, très au fait de leurs divisions, & médiocrement édifiée

de leurs vertus. C'étoit-là le moment que Dona Elvire attendoit pour jouir de ſon triomphe : c'étoit ainſi qu'elle appeloit le temps de mon mariage, qu'elle ſe promettoit de conclure au plutôt. Le bruit de mon arrivée avoit déjà fait voler autour de moi cet eſſaim de jeunes déſœuvrés qui viennent étaler leur prétendu mérite aux yeux de toutes les femmes qui ſe trouvent ſur leur paſſage.

Une jeune héritière qui débute dans le monde, joue un perſonnage difficile ſur ce théâtre, où les premiers ridicules ne ſe rachètent plus : tous les yeux ſont fixés ſur elle. Les hommes lui veulent trouver des perfections, & les femmes des défauts. J'eus le bonheur de me tirer de cette épreuve rigoureuſe, & d'avoir un début heureux. Bientôt je ne vis plus dans tout ce qui m'environnoit que des amans & des rivales : tout cela me touchoit peu. Pulchérie, mes livres, & mes petites occupations me dédommageoient amplement de la jalouſie des unes & des fadeurs des autres. Le temps étoit près d'arriver où tout alloit changer de face pour moi,

moi, & où j'allois trouver du vide jusques dans l'amitié.

Parmi cette foule de jeunes gens que ma tante avoit cru devoir attirer chez elle, il y en avoit un que j'avois distingué des autres, sans trop m'en apercevoir, & sans prévoir ce que deviendroit cette préférence. Don Antonio étoit d'une naissance illustre; son courage & ses talens avoient déjà paru avec distinction à la guerre; il avoit plus de sagesse & de raison que n'en ont communément les jeunes gens de son âge & de sa profession: mais toutes ces belles qualités étoient éclipsées par une timidité qui ne venoit que de modestie. L'étourderie & la fatuité de ses rivaux étoient au point, qu'ils ne lui faisoient pas l'honneur de le redouter. C'étoit précisément ce qui m'avoit attachée à lui: car de quelle façon l'amour ne se glisse-t-il pas dans un cœur? Il vient de tout, il vient de rien; le hasard souvent le fait naître, & trop souvent aussi le hasard le détruit. Je crois cependant que le hasard n'eut point de part au penchant que je sentis naître pour Don Antonio, non plus que le

médiocre plaisir de contrarier des rivaux qui me sembloient trop pleins de leur mérite. Tout cela n'étoit que le prétexte dont je me servis d'abord pour me déguiser à moi-même cette sympathie invincible qui m'entraînoit.

Quand j'étois lasse de figurer dans la brillante cohue des agréables & des petites-maîtresses, je revenois tout naturellement à Don Antonio & à Pulchérie. Il étoit de nos promenades particulières & de nos entretiens secrets. Que de charmes j'y trouvois ! C'étoit une satisfaction inconnue pour moi jusqu'alors, & que toute la tendresse de Pulchérie n'avoit pu me faire connoître; & elle étoit d'autant plus complète, qu'elle étoit fondée sur l'innocence & la sécurité. Dona Elvire n'en prenoit point d'ombrage; la probité & la discrétion de Don Antonio lui étoient connues, & la médiocrité de sa fortune ne lui laissoit pas soupçonner seulement qu'il pût avoir des prétentions.

Cette femme ambitieuse s'étoit mis dans la tête de se donner un éclat personnel, par l'alliance brillante que mon

bien & le ſien réunis la mettroient en état de contracter avec les familles les plus puiſſantes du pays : car c'eſt une dépendance attachée à la qualité d'héritière, que ſon établiſſement ne ſoit jamais l'ouvrage de ſon choix. Il y a des arrangemens de maiſon auxquels il eſt néceſſaire qu'elle ſoit ſacrifiée : elle appartient à ſa famille, à ſes amis, au Public, & elle en eſt communément la victime : auſſi ne me faiſoit-on guère l'honneur de me conſulter.

De tous ceux qui ſe mirent ſur les rangs, le plus conſidérable étoit Don Pèdre de Cinnega : ſon père étoit Gouverneur de la province, poſſédoit à la Cour des charges conſidérables, & y jouiſſoit de la plus grande faveur. Mon bien devoit être employé à acquérir des poſſeſſions immenſes dans les Indes. Cette affaire avoit paru de ſi grande conſéquence au père, qu'il n'avoit pas cru indigne de ſon âge & de la hauteur Caſtillane, de ſe tranſporter lui-même au fond d'une province, pour la traiter en perſonne. Elle flattoit trop ma tante, pour qu'elle n'y donnât pas toutes les facilités qui dépendoient d'elle. La do-

cilité que j'avois toujours témoignée pour ſes volontés, lui répondoit de mon conſentement. Ce fut donc une choſe conclue; & ſeulement pour la forme, Don Pèdre voulut bien conſentir à m'adreſſer quelques-uns de ces propos vagues que l'on répète par habitude, & qui ne ſignifient que ce que l'on veut : mais en récompenſe il eut ſoin de faire parler pour lui les airs & la ſuffiſance d'un homme accoutumé aux grandes manières, & ſur-tout la magnificence de ſon train & la ſuperfluité de ſes bijoux.

Quelques chagrins que me duſſent cauſer les pourſuites de Don Pèdre & la conduite de ma tante, j'avoue cependant que je n'étois pas fâchée de voir les choſes s'avancer juſqu'à un certain point : le ſacrifice que je comptois faire à Don Antonio en devoit être plus complet. Cette idée me ſéduiſoit au point de me faire ſupporter l'impertinence de Don Pèdre, & de voir multiplier tranquillement des préparatifs odieux. J'avois beſoin d'ailleurs d'une épreuve, Quoique Don Antonio ne ſe fût jamais déclaré à moi, je ne pou-

vois douter de ſes ſentimens : mais le malheur des Grands eſt de douter toujours ſi l'on n'encenſe pas leur grandeur, & celui des femmes riches, ſi l'on n'encenſe pas leur fortune. Quelque sûre que je cruſſe être de la façon de penſer de Don Antonio, j'étois bien aiſe d'être témoin par moi-même de l'effet que ces préparatifs feroient ſur ſon cœur. Quels auroient été mon triomphe & ma félicité, ſi j'avois pu y pénétrer ! Je l'aurois vu livré aux plus cruels ſupplices, à la vue de ces démarches funeſtes qui m'alloient ſéparer de lui pour toujours ; tourment d'autant plus affreux, qu'il s'efforçoit de le dérober à tous les yeux, & ſur-tout aux miens. Je ne lui avois jamais laiſſé connoître ce que je ſentois pour lui : ſa timidité naturelle, & le peu de bonne opinion qu'il avoit de lui-même, ne lui permettoient pas de rien interpréter en ſa faveur : d'ailleurs toutes les apparences lui étoient contraires ; l'aveugle ſoumiſſion que j'avois toujours eue pour ma tante, la tranquillité apparente avec laquelle je voyois les mouvemens de Don Pèdre, & ſur-

tout l'extrême disproportion qu'il y avoit entre la fortune de ce Courtisan & la sienne : cette raison seule lui sembloit suffisante pour le détourner d'un aveu, au moins inutile. La pauvreté est quelquefois plus fière que l'opulence même. Comme elle est plus voisine du mépris, elle le craint davantage, & se tient plus en garde contre lui.

J'étois cependant dans de cruelles inquiétudes. Je ne m'étois jamais ouverte à Pulchérie au sujet de Don Antonio ; & soit qu'elle ignorât mes sentimens, soit qu'elle respectât mon silence & les dispositions que faisoit ma famille pour mon établissement, elle ne me fit, de son côté, aucune ouverture. Vingt fois je fus sur le point de lui confier tout, & de lui demander un conseil qui, sans doute, nous auroit tous sauvés. Pour m'enhardir moi-même & l'engager davantage à parler, je la mis sur les jeunes gens que nous voyions, & je cherchai à savoir si quelqu'un d'eux avoit su lui plaire : elle m'avoua naturellement que Don Francisque, Cavalier des plus aimables & des plus spirituels, l'avoit touchée ; mais qu'elle

lui cachoit l'impreſſion qu'il avoit faite ſur elle avec d'autant plus de ſoin, qu'elle s'étoit aperçue de ſon côté qu'elle ne lui étoit pas indifférente, & qu'elle craignoit, avec raiſon, les ſuites d'une paſſion malheureuſe pour tous les deux, par la fatale conformité de leur fortune. Un aveu auſſi ingénu de ſa part auroit dû en attirer un de la mienne. Je n'en eus pas la force : mon ſecret expira ſur mes lèvres, & je remis à une autre fois une confidence qui, de momens en momens, devenoit plus indiſpenſable.

Cependant Don Antonio avoit pris ſon parti. Plus convaincu que jamais de ſon malheur, il ne voulut pas en être le témoin. On apprit, un matin, qu'il étoit parti la nuit ſans prendre congé de perſonne, & qu'il avoit pris la route de ſa garniſon.

La ſociété, qui prenoit peu d'intérêt à lui, s'aperçut peu qu'il lui manquât. Mais que devins-je, abandonnée à mes réflexions & à mes regrets ! Seule au milieu d'une multitude, je m'aperçus que l'univers entier ne ſauroit remplacer la préſence d'un objet aimé.

Mille penſées différentes m'agitoient ſans ceſſe. Je ne ſavois ſi je devois attribuer le départ imprévu de Don Antonio au déſeſpoir ou à la foibleſſe de ſes ſentimens. Quelquefois je me reprochois d'avoir pris pour de l'amour de ſimples apparences qui font partie de la galanterie établie dans le monde. Je ſentois s'évanouir ce charme attaché au ſouvenir de mille choſes que j'avois trouvées d'un ſi grand prix, les attribuant alors au ſentiment. D'autres fois, & plus ſouvent, je m'accuſois d'avoir rebuté un homme qui m'aimoit dans le ſilence, & dont j'aurois dû adoucir le tourment par ces attentions tendres qui éclairent l'amour modeſte, ſans compromettre la vertu. Les deux contraires trouvoient place tour à tour dans mon eſprit troublé. Tantôt je voulois écrire à Don Antonio, tantôt je voulois attendre de ſes nouvelles : les jours, les nuits s'écouloient dans une perplexité qui n'eſt connue que des amans. Cependant le temps de terminer avec Don Pèdre étoit arrivé.

Dans ces circonſtances, le ſecours de Pulchérie m'auroit été précieux; mais

le peu de confiance que je lui avois témoignée jusqu'alors m'arrêtoit. Le dirai-je à ma honte ? Pulchérie elle-même m'étoit devenue suspecte. Don Antonio avoit toujours eu beaucoup d'attention pour elle ; il m'avoit même paru toujours moins embarrassé avec elle qu'avec moi. Le jour de son départ, que j'avois toujours présent, j'avois cru surprendre entre eux une intelligence qui m'éloignoit de la seule personne qui pouvoit adoucir le sentiment de mes peines, & me secourir dans l'embarras de ma situation. L'amour traîne le soupçon à sa suite, & l'injustice fait partie de son essence : mais comme tout cela augmente son empire, lui reprocher ses défauts, ce seroit se plaindre de trop aimer.

Je ne prévoyois pas encore tous mes malheurs. Don Antonio, dévoré du plus noir chagrin, avoit, comme je l'ai dit, pris la route de la ville où étoit son régiment. Nous étions en guerre alors ; quelques jours après son arrivée, il y eut une action. Le désespoir s'unissant à la valeur, il se précipita dans le danger, & plusieurs blessures furent la suite de son

imprudence. Dès qu'il fut certain de son état, il demanda à écrire, & chargea un domestique de confiance de me remettre, aussi-tôt qu'il auroit rendu le dernier soupir, un billet cacheté, & quelques bagatelles que j'avois paru estimer.

Nous étions alors au château de mon père : c'étoit un lieu qu'il avoit beaucoup aimé, & qu'il avoit pris plaisir à décorer. Sa situation, & même sa magnificence, l'avoient fait regarder comme l'endroit le plus propre à la cérémonie que l'on croyoit si prochaine.

Il y avoit dans ce château une chapelle de structure gothique, que mon père avoit toujours voulu que l'on respectât dans les différentes réparations que l'on avoit faites au château. Des statues informes de mes ancêtres, des marbres & des bronzes chargés d'inscriptions en faisoient tout l'ornement. Mon père avoit ordonné que son corps y fût déposé aussi, & qu'il reposât auprès de celui de ma mère : ses ordres avoient été suivis. Quel lieu plus propre à consoler une amante ! J'ignorois la mort de Don Antonio. Mes douleurs n'étoient formées que du regret de son

absence, & des persécutions que j'éprouvois pour me donner à Don Pèdre. Mais n'est-ce rien que cette situation? Je passois donc dans ce lieu sombre tout le temps que je pouvois dérober à la bienséance & à l'importunité. Cet asile du silence convenoit au caractère de mes pensées, & à l'entretien secret que j'avois avec l'objet qui me les inspiroit.

Un soir que j'étois plus profondément occupée de lui, je vis entrer un homme que je reconnus pour être à Don Antonio. La douleur l'empêchoit de parler; il tendit la main, & me présenta la lettre & les présens de son maître. J'étois alors à genoux; tout mon corps frissonna. J'ouvris la lettre, & j'y lus ces paroles terribles.

« Je ne serai plus quand vous recevrez ce billet. La vie m'étoit devenue à charge depuis que j'avois » perdu l'espoir de vous en consacrer » tous les instans. Dans la situation » où je suis, il m'est donc permis de » vous dire que je vous aime .... J'ignorerai toujours comment cet aveu sera » reçu; c'est la seule inquiétude qui » me reste en mourant ».

Les larmes du valet m'inſtruiſirent du ſort de ſon maître. Le peu de force qui me reſtoit m'abandonna, & je tombai ſans connoiſſance auprès du tombeau de mon père.

Pulchérie avoit remarqué, avec la plus mortelle douleur, la froideur que j'avois pour elle depuis quelque temps, & l'affectation avec laquelle je l'évitois. Elle en ignoroit abſolument la cauſe; mais la grande habitude qu'elle avoit de mon cœur, lui avoit fait ſoupçonner mes ſentimens pour Don Antonio, & elle ſouhaitoit de voir naître une occaſion naturelle de ranimer, par ſes ſervices, cette amitié qui paroiſſoit ſi refroidie en moi. Elle fut inſtruite, la première, de mon accident, & elle vola vers moi. O ma chère Pulchérie! m'écriai-je en la voyant, je ne mérite plus vos ſoins; j'ai donné la mort à un homme vertueux, & j'ai ſoupçonné une amitié fidèle. Pulchérie ſe jeta à mes genoux, mêla ſes larmes aux miennes, & ne s'occupa d'abord qu'à les faire couler en abondance, par tout ce qu'elle me dit de touchant, pour éviter que je n'en fuſſe étouffée. Devenue plus

calme & plus tranquille après avoir reçu cette espèce de soulagement; & voulant me livrer à la tristesse de mes réflexions, je priai mon amie de me laisser libre pendant une heure ou deux. Elle se prêta à ce besoin pressant. Les personnes sensibles connoissent le besoin des ames tendres, & se gardent bien de leur faire éprouver de la contrariété. Elle se retira, & il n'y eut plus pour moi, dans l'univers entier, que la seule image de mon amant que j'avois présente, comme si je l'avois vu lui-même. L'idée de sa mort n'altéroit point ses traits; seulement je le voyois pâle & souffrant, & cette idée m'attendrissoit encore. Tu meurs par moi, lui disois-je, tu meurs, & je respire! Je sais ce que je te dois, & ce devoir sera rempli. Oui, ma vie sera une mort réelle, & j'aurai un tombeau comme toi. Les murs d'une maison sainte recevront un être qui ne fit jamais d'autre mal que de ne pas t'avoir avoué son amour. Unie à toi par Dieu même, il recevra les soupirs que l'on doit à la vertu qui fut malheureuse; il te répondra de moi, & ton ombre sera respectée & chérie

comme toi-même. O Antonio ! quelle douceur je trouverai dans ces larmes que tu méritas si bien ! C'est à présent que je sens combien je t'aimois. A force de t'aimer encore, j'oublie presque que je t'ai perdu.

Je ne rendrai pas toutes mes expressions, toutes mes pensées dans cette première communication de mon ame avec mon amant. Le pourrois-je ? Peut-on rendre mille idées rapides & sublimes qui s'élèvent si fort au-dessus de l'esprit même ?.... Je vis revenir Pulchérie. Ma résolution étoit prise, & je ne la lui confiai point. Un rocher inébranlable ne craint point la secousse des flots : je ne redoutois point le choc de ses opinions contraires ; mais je ne voulois point que mon ame fût troublée dans sa douce sécurité. Je fis successivement les démarches nécessaires pour me préparer une retraite. Le mystère m'environnoit ; il étoit une jouissance. Je fis connoissance avec les Religieuses qui desservoient l'hôpital militaire : la vie sainte & toujours occupée de ces filles charitables me plut beaucoup, & me parut propre à remplir doublement le

deſſein que j'avois. Je trouvai de la douceur à imaginer que je ſerois employée toute ma vie au ſervice de ces glorieuſes victimes de l'amour de la patrie, du nombre deſquelles avoit été mon amant. Le moment arrivé, je précipitai ma fuite, & je crus me jeter dans les bras d'Antonio même. Elvire reçut un billet qui lui apprenoit mes réſolutions invariables. Elle fit des tentatives : je les avois prévues, & n'en redoutois pas l'effet. Elle me laiſſa reſpirer ; & dans la ſuite, j'obtins même qu'elle reſpectât la diſpoſition que j'avois faite de mon bien en faveur de Pulchérie, lorſque j'avois quitté le monde. Cette tendre & digne amie épouſa, quelque temps après, Don Franciſque ; & quoique ſon bonheur pût m'entraîner quelquefois à réfléchir ſur la différence de nos deſtinées, jamais je ne ſentis altérer le plaiſir d'y avoir contribué.

MADEMOISELLE DE JARNAC,

NOUVELLE.

En trois Parties, petit in-12, *chez Claude Barbin, au Palais. A Paris*, 1685.

CE Roman, divisé en trois parties, contient des détails amusans. Il est encore intéressant par les noms brillans qu'on y voit entrer en scène. Il y a même de l'imagination, des situations piquantes, une sorte de chaleur. On y voit assez les formes des jolis Romans du siècle de Louis XIV : on y rencontre quelquefois un certain air de Madame de la Fayette dans sa Princesse de Clèves ; mais ce n'est pas la simplicité, le naturel, le goût de cette femme célèbre. Il y a même des longueurs ; & par cette raison notre Extrait n'aura pas une grande étendue, & nous ne rapporterons que ce qui méritera d'être lu.

FRANÇOIS Ier. venoit de se faire sacrer à Reims. Les Princes & les Seigneurs, éloignés de la Cour sous Louis XII, y reparurent. Les beautés de la France les y suivirent, & le palais des Tournelles fut le théâtre où elles brillèrent. Là, d'Annebaut brûloit pour Mademoiselle de Villemontais; le bon Bayard pour Madame de Coucy; & ainsi de beaucoup d'autres. Mais là, sur-tout, la belle Jarnac attachoit mille braves à son char, tels que le Prince de Martigues, le duc d'Aumale, Strozzi, Lautrec, Thémines, toute la brillante jeunesse.

Née d'un sang illustre en Saintonge, elle avoit abjuré le Calvinisme qu'avoient adopté ses parens; & pour se dérober à leur courroux, elle étoit venu chercher un asile à la Cour auprès de Mesdames de Bouillon & de la Roche-sur-Yon.

Sa fierté étoit égale à sa naissance & à sa beauté, & il n'étoit rien moins que facile de lui plaire. Aucun de ses adorateurs n'avoit cet avantage. Martigues étoit trop présomptueux, Strozzi

trop vieux, Lautrec trop emporté, Saint-André trop intriguant, d'Aumale trop peu passionné. C'est cependant ce dernier qu'elle auroit préféré. Malgré ses négligences en amour, il étoit si épris de Mademoiselle de Jarnac, qu'il trouva le moyen de se procurer son portrait sans qu'elle le sût.

Ce portrait tomba dans les mains de M. de Nemours, qui, s'étant rendu aussitôt au cercle de la Reine, y trouva Mademoiselle de Jarnac. Il se retire avec elle dans une embrasure, se plaint, avec sa galanterie ordinaire, de la foule d'amans qui l'entourent sans cesse, & lui dit que ne pouvant avoir le bonheur de la voir en personne, il est réduit à porter son portrait. Il le lui montre. Elle est étonnée, avec raison, de cette liberté. Il déploye ensuite tous ses agrémens & toutes les ressources de son esprit, sans faire aucune impression. On reproche, en riant, au volage ses amours avec la Princesse de Clèves, avec quelques autres encore, & récemment avec Madame de Horne. On lui demande, par pure curiosité, quelques détails sur cette dernière galanterie. Le beau Nemours ne se fait pas prier long-temps.

J'étois à Bruxelles, dit-il, fort peu occupé. Je vois Madame de Horne, jeune veuve charmante, que j'aime d'abord, qui m'aime de même, à qui je parle de ma paſſion, qui n'en eſt pas effarouchée, que je preſſe, qui ſe rend, pour qui ma flamme diminue enſuite, tandis que la ſienne ne fait que redoubler, qui me parle de mariage le lendemain des noces, qui fait venir un aumônier de l'armée, qui oblige ce miniſtre ſans pouvoir, ſans diſpenſe, ſans permiſſion de l'Archevêque de Malines, ſans publication de bans, de nous marier dans ſa chambre, & qui ſe croit ainſi mariée de la maniere la plus légale.

Pour moi, ajoute Monſieur de Nemours, je ne l'ai jamais cru. Mais comme elle en étoit perſuadée, je ménageai ſa délicateſſe. Elle vint donc s'établir dans ma maiſon; elle porta mon nom & ma livrée. Mon deſſein étoit même de faire la vraie cérémonie de ce mariage. Mais toute ma famille s'y oppoſa. En deſſillant les yeux de Madame de Horne, en la rendant malheureuſe, il falloit du moins ne pas la déshonorer, & ce fut ma première penſée. Nous nous réunîmes

tous deux pour faire casser notre mariage à Rome. Il fut cassé ; sa réputation resta intacte, & sa liberté fut recouvrée.

Ainsi, Monsieur, répondit Mademoiselle de Jarnac, rien ne vous empêche de voler à de nouvelles infidélités. Elle lui fait une inclination profonde en riant, & va retrouver la Reine.

M. de Nemours perdit tout son art auprès d'elle : mais précisément parce qu'elle étoit bien sûre de n'avoir rien à craindre de sa part, elle le voyoit toujours avec plaisir ; & ses adorateurs allèrent s'imaginer qu'elle l'aimoit.

Dans cette persuasion, M. de Lautrec, pour écarter un rival si dangereux, s'avisa d'un moyen fort étrange : ce fut d'inspirer de l'amour à M. le Dauphin pour Mademoiselle de Jarnac. Mais M. de Nemours renversa bien vîte ce projet, & donna le change à l'héritier présomptif de la couronne. Aussi de quoi s'avisoit Lautrec d'oser lutter en intrigues amoureuses avec l'homme de la Cour qui les avoit étudiées avec le plus de profondeur ?

On saura qu'au temps où nous parlons, le beau Nemours avoit par *interim*

Mademoiſelle de Villemontais, qui lui avoit ſacrifié Annebaut de tout ſon cœur. Mais chez M. de Nemours les paſſions étoient éteintes auſſi-tôt que ſatisfaites. Voulant donc quitter cette conquête ſecondaire, il perſuada à la crédule Villemontais, qu'il l'adoroit toujours, qu'elle devoit en être ſûre, mais qu'il avoit un grand ſcrupule; qu'il s'oppoſoit au bonheur de ce qu'il aimoit par pure délicateſſe : en un mot, il lui apprit que M. le Dauphin l'aimoit elle-même comme un fou, qu'il lui en avoit fait la confidence, qu'il lui conſeilloit de ne pas déſeſpérer ce Prince. Ce ſoir, ajouta-t-il, il y a un bal, comme vous ſavez. Permettez-moi de vous guider. C'eſt l'amour lui-même qui vous guidera par moi.

Le bal commence. Le fripon de Nemours entretenoit myſtérieuſement M. le Dauphin. Mademoiſelle de Villemontais étoit attentive. Nemours jette les yeux dans la ſalle, il aperçoit cette belle; il s'approche d'elle, & lui dit tout bas de lui donner un ruban gris de lin qu'elle avoit à ſa coiffe. Elle le lui donne, en lui demandant ce qu'il en prétendoit

faire. Un usage qui me désespère, dit-il; c'est pour en parer un rival. Trouvez bon qu'il porte cette faveur, comme une preuve que vous approuvez sa passion.

M. le Dauphin est déjà paré du ruban gris de lin; il s'approche de la beauté qu'on trompe, & lui parle d'amour; elle se tait par respect. Le Prince se croit aimé, il aime lui-même avec transport; & Mademoiselle de Jarnac est oubliée, malgré tout le beau travail de Lautrec.

Nemours reprend donc en liberté le cours de ses poursuites auprès de cette dernière. La résistance qu'il trouve, ne fait que l'enflammer, ainsi que de raison. Mais à toutes ses protestations d'amour, Mademoiselle de Jarnac opposoit ses infidélités passées, & même sa passion actuelle pour Madame de Clèves. Et si je vous prouve, lui dit Nemours, que je vous sacrifie cette Princesse, serez-vous encore incrédule? Prouvez-le moi d'abord, répondit la fière Jarnac.

Elle fut bientôt satisfaite; car le Connétable ayant donné un bal, Nemours ne daigna pas y donner un coup-d'œil à la Princesse, & resta continuellement aux pieds de Mademoiselle de Jarnac.

Les rivaux de notre trop séduisant Chevalier firent de nouveaux efforts pour l'écarter. Sachant que la Reine n'aimoit point Mademoiselle de Jarnac, ils lui firent sentir l'indécence de la liaison qu'elle entretenoit dans son palais avec Nemours : mais celui-ci, qui en fut instruit, répondit hautement que son intention étoit de l'épouser.

Ce trait inattendu fit enfin impression sur Mademoiselle de Jarnac, &, soit amour, soit désir de se voir Princesse, elle regarda dès ce moment Nemours avec d'autres yeux.

Mais, hélas! à peine est-on bien dans ce bas monde, que les tourmentes ordinaires de la vie arrivent. On apprend à Paris que les ennemis attaquent nos frontières du côté de la Flandre. Le Roi se dispose à conduire son armée en personne. Il faut que les braves le suivent. Adieu donc, amour, maîtresses, félicité.

Nemours quitte Paris avec les autres, mais après avoir bien protesté à Mademoiselle de Jarnac que son sort ne seroit jamais lié qu'au sien.

Les François forment d'abord le siége

de Bourbourg. Themines étoit celui de tous les adorateurs de Mademoiselle de Jarnac que Nemours voyoit avec le moins de peine. Eloignés tous deux de cette fille charmante, tout leur plaisir étoit de parler d'elle. Nemours disoit à son rival, Ne me disputez plus son cœur, mon cher Themines : vous savez qu'elle m'aime, je dois l'épouser, je lui en ai donné ma parole. Prince, lui répondoit Themines, vous me demandez une chose impossible. Eh bien, reprit Nemours, allons donc l'un & l'autre nous précipiter dans cette tranchée qu'on prépare sous nos yeux, & que la mort seule laisse le champ libre au plus heureux, en le délivrant d'un rival. Themines accepte le défi. Les voilà donc tous deux à la tête de la tranchée, encourageant les travailleurs, exposés à toute l'artillerie de la place, voyant tomber mille soldats à leurs côtés, sans recevoir eux-mêmes la moindre blessure. Nemours mande cette circonstance à Mademoiselle de Jarnac, & il est assez généreux pour lui faire valoir tout le courage de Themines.

Nous abrégeons tous les détails de cette guerre, & nous nous hâtons de ramener

ramener nos braves à Paris. M. de Nemours y fit à ſes rivaux une guerre différente, mais qui ne demande pas moins de génie. Qui ne ſait pas, d'après l'immortel Roman de Madame de la Fayette, que le galant Nemours poſſédoit ce grand art de la manière la plus ſublime? Honoré de la préférence la plus marquée & la plus publique, il éprouve le ſort ordinaire des amans favoriſés; & Mademoiſelle de Jarnac l'éprouve auſſi : on fait ſur leur liaiſon des épigrammes, des couplets. Un aimable fripon s'en moque: mais Nemours ne l'étoit plus; il eſt véritablement épris. Les couplets offenſent ſon ſentiment; il ſe bat contre Thémines; il veut ſe battre encore contre Strozzi, contre tous ſes rivaux. Le Roi l'en empêche. Il déclare hautement qu'il veut épouſer Mademoiſelle de Jarnac.

Madame de Nemours s'y oppoſe. On n'avoit pas encore expédié à la Chancellerie de Rome la diſſolution du mariage de ſon fils avec Madame de Horne; elle fit agir puiſſamment au ſacré Collége, pour arrêter cette expédition.

Quelque peine qu'eût M. de Nemours à quitter ſa maîtreſſe, dans le déſir de

lui plaire & de la posséder, il résolut d'aller lui-même dans la Capitale de la chrétienté, pour obtenir cet acte. Il y avoit pour ami le Cardinal de Médicis, neveu du Pape, & il espéroit ses bons offices. Ce Cardinal aimoit les arts, & sur-tout la peinture avec passion. Avant de quitter Paris, M. de Nemours fit faire par un Peintre habile les portraits des douze plus belles femmes de la Cour, habillées en saintes & sur vélin, pour être mises dans des Heures. On sent parfaitement que Mademoiselle de Jarnac devoit briller parmi ces douze beautés: aussi fut-elle peinte en Madeleine. La Reine, qui étoit de la Maison de Médicis, & qui s'étoit raccommodée avec notre Héroïne, quand elle eut eu la preuve que M. de Nemours vouloit l'épouser, avoit désiré d'être représentée en Sainte-Anne.

Le beau Nemours, muni de ce présent qui devoit faire effet, selon son vœu le plus cher, prend congé de la beauté qu'il aime, en fondant en larmes, & prend la route de Marseille, pour s'y embarquer. Il débarque à Livourne, & se rend ensuite à Florence, où le frère du Pape étoit Grand-Duc alors. Il y trouve

ce Grand-Duc très-prévenu en faveur de Madame de Horne, & le désabuse.

Il arrive à Rome; & son premier soin est d'écrire à Mademoiselle de Jarnac. Après toute l'expression de son sentiment, il lui mande en détail tous les obstacles qu'il trouve. L'Empereur appuyoit fortement les intérêts de Madame de Horne, & le Marquis de Fresne, Ambassadeur de France, n'étoit pas trop bien disposé pour Nemours. Le Pape étoit prévenu défavorablement. Mais les Ambassadeurs de Venise & de Savoie étoient pour notre Héros.

Il sentit cependant que lui seul pouvoit obtenir l'expédition de la rupture de son mariage. Et dans ce désir, il oublia toute l'étourderie françoise. Il vécut à Rome, comme on devoit vivre à Rome dans ce temps. Il y devint sérieux, composé, réglé dans ses manières & dans ses actions. Il retint sa langue. On l'admira. C'étoit Séneque sous les traits d'Adonis. Les Docteurs le croyoient plus savant qu'Aristote, & les Politiques plus habile que Machiavel. Mille femmes vouloient l'avoir; mais il aimoit, & ne les écouta point. Enfin le Cardinal de

Médicis, ravi du préſent qu'il lui avoit fait de ſes douze belles petites ſaintes, ſoutenoit fortement ſa demande.

Son affaire ſembloit prendre la tournure la plus favorable, lorſqu'il vit que le zèle de ſes partiſans ſe refroidit tout à coup. Mademoiſelle de Jarnac lui en manda le ſujet. Tous ſes rivaux avoient déterminé la Reine à le contremine, & c'eſt ce qu'elle fit faire par le Marquis de Freſne. Madame de Horne arriva elle-même à Rome; & ſa beauté, qui intéreſſa tout le monde, fut bientôt le plus grand obſtacle de M. de Nemours.

L'affaire manqua. Notre Héros, déchu de ſon eſpérance, conçut un grand projet, digne des anciens Paladins; ce fut d'aller conquérir une des îles de l'Archipel. Cette île ſoumiſe, il y faiſoit venir ſa maîtreſſe, & y régnoit avec elle. Ce projet reſta ſans exécution. Mais Nemours ayant appris la révolte des Napolitains contre les Eſpagnols, entra dans leur ville. On lui en déféra le commandement.

Ici l'Auteur attribue à M. de Nemours cette grande révolution de Naples, arrivée ſous la minorité de Louis XIV, qui

fut l'ouvrage de Henri II, Duc de Guise, comme on peut le voir dans les Mémoires que ce Duc nous en a laissés ; & nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer nos Lecteurs. Nous ajouterons que Madame de Horne n'est que la Comtesse de Bossu, que ce même Duc de Guise épousa à Bruxelles, & qu'enfin Mademoiselle de Jarnac est la Princesse Palatine, dont on vient de nous donner *des Mémoires*.

Après ce petit aveu que nous croyons devoir à nos Lecteurs, nous continuons notre Roman.

Notre Auteur prétend donc que pendant que M. de Nemours faisoit les plus inutiles efforts à Rome pour obtenir la cassation de son mariage, la mère de ce Prince obtint un ordre pour faire enfermer Mademoiselle de Jarnac dans un couvent. Nemours, apprenant qu'elle y étoit traitée en criminelle d'Etat, écrivit aussi-tôt à la Reine pour demander son élargissement. Mais comme on se défioit de la fidélité de ce Prince pour le service du Roi, on fut bien aise de garder sa maîtresse en otage, & elle n'obtint sa liberté, que lorsqu'il perdit lui-même la sienne à Naples.

Prisonnier des Espagnols, il trouva sa captivité bien moins cruelle encore que l'absence de ce qu'il aimoit. Le malheur de ce Prince lui suscita un nouveau rival; c'est la Chataigneraie, dont la naissance, le mérite, la figure n'étoient pas indignes de Mademoiselle de Jarnac. Il profita de l'instant où son amant venoit d'être précipité dans les fers, pour lui avouer sa propre défaite. Ce moment n'étoit guère favorable. Mais l'amour de cette belle n'étoit déjà plus, & la Chataigneraie étoit bien aimable. L'infidèle! Elle l'aima. Mais elle en fut bien punie. Les femmes commencèren à déchirer sa réputation, & ne lui pardonnèrent point une tromperie si criante. Ses adorateurs, furieux de ses dédains, l'épargnèrent bien moins encore. Elle fut blâmée dans sa propre famille, & son frère se battit contre son nouvel amant. On connoît ce duel fameux dans notre histoire, où le frère de notre Héroïne coupa la cuisse de la Chataigneraye, d'un revers; ce qui fit depuis passer en proverbe, que les coups imprévus sont *des coups de Jarnac.*

Ce dernier trait de la fortune, cette mort violente d'un amant chéri, tué par son frère, accabla Mademoiselle de Jar-

nac. De quoi lui avoient servi sa naissance, sa beauté, son esprit, sa fierté, tant de conquêtes ? Elle avoit fixé le plus volage des Princes, & le plus aimable rejeton de l'auguste maison de Savoie : trop peu généreuse pour tant de sacrifices qu'il lui avoit faits, elle l'avoit sacrifié dès l'instant qu'il étoit devenu malheureux. L'infortune de la plupart des femmes vient d'un excès de sensibilité. C'est le défaut contraire qui l'avoit jetée dans l'abîme. Honteuse cependant d'un malheur si bien mérité, elle prit la résolution de renoncer au monde, dont elle auroit pu faire l'ornement.

Madame de Clèves, bien plus pure, n'avoit pas voulu épouser M. de Nemours qu'elle aimoit, parce qu'elle se persuada qu'il avoit causé la mort de son mari ; & par une vertu rare, elle s'étoit enterrée dans un couvent de Carmélites, où un si grand sacrifice abrégea bientôt ses jours.

Mademoiselle de Jarnac, n'ayant que des reproches à se faire après avoir trompé ce Prince aimable, suivit l'exemple de Madame de Clèves, & prit également le voile.

« »

Voila tout ce que nous avons trouvé de piquant dans cet Ouvrage de 768 pages. L'Auteur eſt en général, dans ſes récits, d'une longueur extrême ; & ſans parler des défauts que nous avons déjà trouvés en lui, il fourmille encore d'anachroniſmes, que nous ne croyons pas devoir relever en détail. Il y confond les temps & les hommes, faiſant vivre ſous François Ier. des perſonnages qui n'ont brillé que ſous Charles IX. Nous avons remarqué auſſi l'infidélité avec laquelle il attribue au Duc de Nemours l'expédition de Naples, ſi poſtérieure à ſon Héros. Il y en a beaucoup d'autres dans ſon Ouvrage. Par exemple, il raconte encore l'hiſtoire de Tancrède de Rohan, qu'il juge à propos d'appeler Tancrède de la Trémouille, & qu'il place de même ſous François Ier, quoique tout le monde ſache qu'elle appartient au règne de Louis XIV. Ainſi, ſi l'Auteur de cette Nouvelle a quelquefois un certain air de Madame de la Fayette en liant les intrigues, il eſt loin de conſerver, comme elle, la vraiſemblance hiſtorique.

*

ROMANS D'AMOUR.

LE POUVOIR DE LA VERTU,

PAR MADAME DE MALARME.

En deux Parties ; 1780.

CE petit Ouvrage eſt dédié à M. le Marquis de Genlis.... Encore à M. de Genlis ! dit Madame de Malarme elle-même. Elle brave donc l'opinion publique. Elle a déjà rendu un premier hommage à l'amitié : *on en a parlé*, on en a dit ce qu'on a voulu. Elle ne l'ignore point, & elle *recommence !*.... Pourquoi s'arrêteroit-elle, ſi ſon eſtime l'entraîne ? Tous ces petits propos du Public ſont-ils d'une conſéquence égale au plaiſir de célébrer des qualités dont on eſt touché ? Madame de Malarme, qui

apparemment est née très-sensible, croit que l'intention justifie toujours. Elle juge d'ailleurs les motifs du Public, & ce jugement la rassure. *J'ai quelques ennemis*, dit-elle à M. de Genlis; *vous avez beaucoup d'envieux*. D'après cela, elle se croit en droit de prendre son parti, & elle pense, peut-être avec raison, que ces sacrifices pénibles que l'on fait tous les jours à la malignité, tiennent trop à la foiblesse .... Quoi qu'il en soit, l'Ouvrage est *encore* dédié à M. le Marquis de Genlis. Sans nous arrêter à ce qu'on peut penser du procédé, nous allons dire ce que nous pensons de l'Ouvrage.

Il n'y règne pas un très-grand intérêt; mais on éprouve une impression douce qui ne s'affoiblit point; c'est la vérité des mœurs & la simplicité de la nature. Il faut un Roman bien supérieur d'imagination, pour valoir mieux & faire plus d'honneur qu'un Ouvrage qui a ce caractère. On juge de la manière dont il est écrit, par la manière dont il est composé. C'est l'économie sage du goût : par-tout les idées & les expressions sont comme les sentimens. Madame de Malarme, en un mot, a préféré la simplicité à la parure; mais elle a évité la négligence.

Miss Clarence Welldone a été élevée en France avec Eugénie Dalbrun, à qui elle a été ravie par le vœu de ses parens qui viennent de la rappeler à Londres. Les événemens qu'elle va éprouver seront toujours racontés à cette amie.

La fortune a exercé ses caprices envers ses parens, qui devoient jouir d'une certaine opulence, & qui sont réduits à la médiocrité. Le commerce devient leur ressource. Leurs vœux ne s'élèvent pas au-dessus de leurs moyens. Ils se bornent à ce commerce de détail, qui, à Londres comme par-tout, ne donne guere que l'existence. Une boutique de lingère va renfermer une des plus jolies personnes de Londres.

Miss Clarence est bientôt troublée par les poursuites d'un de ces audacieux brillans qui achètent la beauté lorsquelle veut se vendre. C'est Milord Sandwick. Il l'a vue au Wauxhall, en a été frappé, a ordonné qu'on la suivît. Il a besoin de dentelles, il peut les payer, il les payera bien: moyen certain pour avoir la mar-

chande & la marchandiſe. Voilà, du moins comme raiſonne Sandwick.

Suivons-le chez Clarence. « J'entre, dit-il à un ami, & ne vois que deux filles aſſez fraîches, mais ſans beauté. Je demande des dentelles. On appelle Miſtriſſ Welldone : une porte s'ouvre ; deux femmes s'avancent, & je vois.... cette jolie enfant que je cherchois. Ma vue la fit rentrer, & la mère vint ſeule à moi. = Que déſire Milord? = Des dentelles.... & beaucoup. = Milord va être ſervi. On me préſente de miſérables dentelles. J'en demande le prix, je les paye ſans marchander, & me retire, en promettant à Miſtriſſ Welldone de lui donner ma pratique ».

Il revient ſi ſouvent, & ſes emplètes ſont ſi nombreuſes, qu'enfin il épuiſe la boutique. Alors on l'éconduit poliment, en lui diſant que de pluſieurs jours il ne ſera poſſible de lui faire des fournitures nouvelles. Terrible contre-temps! Mais les ſéducteurs ſont inventifs. Sandwick d'ailleurs eſt ſecondé par un valet plus adroit, plus fourbe, plus hardi que tous ceux qu'à deſſinés Molière. De la réunion de ces forces, il réſulte un at-

taque vigoureuse & constante, qu'éprouve la vertu. La malheureuse Clarence aidoit encore à leur poursuite par les dispositions secrètes de son cœur. Elle avoit distingué Milord, le jour qu'il avoit été frappé de ses charmes. Distinguer un Seigneur jeune, aimable, & s'apercevoir qu'on lui plait; voilà déjà bien du danger: apprendre ensuite que ce Seigneur, dominé par son goût, fait des démarches, se plie à tout, prodigue l'or, montre de la patience, suit un plan de conduite; ah! le cœur devient bien foible quand on réfléchit à tout cela. Clarence doit réfléchir beaucoup, car elle est née très-sensible; & l'on sait que ces réflexions donnent un grand empire au mortel fortuné qui les fait naître. Cependant la vertu, plus puissante que l'amour, défend son cœur contre toutes les attaques, & il ne lui vient pas une seule idée qui l'expose à favoriser le sentiment qu'elle doit condamner. Il arrive des événemens; & Sandwick fait des tentatives dont la séduction pourroit être le résultat. Clarence résiste toujours; & les nouvelles preuves d'amour quelle reçoit sans cesse, ne produisent chaque

jour qu'une réſiſtance & des précautions proportionnées à ſon danger. De cette façon, elle peut compter long-temps ſur ſa vertu, même en connoiſſant toute ſa foibleſſe; & cela fait une aſſez douce ſituation pour une femme: car il eſt doux de jouir de ſa ſenſibilité & de ſa raiſon tout enſemble.

Mais voici un changement de ſituation. Clarence a plu à un autre Seigneur que Milord Sandwick. Elle eſt enlevée, & conduite dans une terre éloignée. Voilà d'abord une très-grande perte pour elle. Juſques-là ſa réſiſtance avoit un mérite particulier; elle aimoit, & elle ſe défendoit; elle jouiſſoit intérieurement de la gloire attachée à la vertu; ſon amant d'ailleurs devoit l'en aimer davantage; ſon eſtime devoit être proportionnée à ſon amour; & l'eſtime d'un amant eſt d'un grand prix. Ici c'eſt un combat ſans gloire; car c'eſt un effort ſans vertu. Un mal-honnête homme qui vous enlève brutalement, ſans avoir même tenté de plaire, eſt un objet vil qu'on mépriſe, & la nature le repouſſe avec horreur. Sandwick s'offre à ſa penſée. La violence quelle éprouve le

lui rend plus cher. Elle n'a point déposé ses idées particulières dans ses mémoires ; mais peut-être que si le Lord se fût offert dans cette circonstance, pour la soustraire à son ravisseur, avec l'air toujours soumis, avec cet art qui conduit une femme, de la reconnoissance à la foiblesse, peut-être que son cœur.... Mais ne risquons point d'outrager la vertu, en définissant trop bien la nature.

Quoi qu'il en soit, en la voyant exposée à la brutalité, on souhaite que l'amour vienne à son secours ; & voilà Sandwick qui se présente. Il l'enlève à son tour ; elle est désormais sous la garde de son amant. On respire pour elle ; & l'on pense quel si Milord se conduit bien, & si elle succombe enfin, elle aura une excuse qui rachète bien des fautes, & des dédommagemens qui réparent bien des pertes. Mais Milord, trop amoureux, n'observe pas les règles si nécessaires de l'attaque ; & Clarence, qui les exige sans les connoître, se révolte & s'enfuit. C'est à présent qu'elle est vraiment à plaindre. Elle ne connoît pas assez la nature, pour chercher des excuses au coupable ; & elle connoît trop

bien l'amour, pour penſer à le défendre. Douces illuſions qui la ſouteniez, doux plaiſir de l'eſtime, vous lui êtes ravis. Elle eſt loin de ſa mère, & elle a perdu ſon amant. Elle l'a perdu, car elle ne peut plus l'aimer ſans rougir; elle ne peut plus penſer à lui ſans ſe condamner à la haîne. Il n'a pas craint de la perdre! il a oſé l'offenſer! Comment ſe diſſimuler ſon crime, & comment ne pas le haïr?

Elle a fui du château de Milord; nous l'avons dit. Son ame haute lui a prêté des forces. Sa ſituation eſt affreuſe; elle la peint, & on la partage. Dans la nuit! dans les bois! emportant le trait qui l'a déchirée...! Sans connoiſſance des routes, ſans aliment pour ſe ſoutenir, marchant toujours ſans pouvoir ſupporter le poids de ſon corps.... le cœur palpitant de crainte & de foibleſſe... le cri des animaux ſauvages, une nuit éternelle, quel état!...

Le jour paroît enfin. Ses rayons conſolateurs renouvellent ſon exiſtence. L'eſpérance eſt une nouvelle vie. Elle découvre des murs qui s'étendent en longueur. Ils annoncent des lieux habités. Elle les ſuit. Une porte s'offre à ſes

yeux : elle etoit ouverte, elle entre.... Un homme en robe de chambre, tenant un livre à la main, & paroiſſant fort occupé de ſa lecture, fut le premier objet qu'elle découvrit. Elle l'aborde, & tombe à ſes genoux =. Monſieur, pardon, je me meurs, je ne me ſoutiens plus =. Il la relève, il la ſoutient. = Qui êtes-vous, jeune fille? d'où venez-vous? que vous eſt-il arrivé. = Oh! Monſieur, ayez pitié d'une infortunée; je n'ai que la force de vous dire que je me meurs de fatigue & de beſoin. = Appuyez-vous ſur mon bras. Mais quoi.... vos pieds ſont nus.... Prenez mes pantoufles; j'irai bien juſqu'à la maiſon ſans elles.... Pauvre petite! en quel état elle eſt!

Soutenue par lui, elle arrive à un château ſuperbe. = Paſſons par cet eſcalier dérobé; il eſt inutile que mes gens vous voyent dans cet état.

En entrant dans ſa chambre, il la fit aſſeoir ſur un fauteuil. Et après lui avoir fait avaler quelques cordiaux, il lui dit avec bonté. = Fermez la porte, & repoſez-vous ſur ce lit: dans quatre heures je reviendrai avec ma femme de charge; c'eſt une bonne perſonne; elle vous apportera à déjeûner, & tout ce qui pourra

vous être nécessaire pour votre soulagement. Dormez sans crainte d'être interrompue : je vais continuer ma promenade journalière.

Il la laissa, & Clarence s'endormit bientôt. Après un temps assez long, un léger bruit la réveilla : c'étoit le bienfaiteur, accompagné de la femme qu'il avoit annoncée. Elle apportoit du chocolat : sa physionomie inspiroit la confiance. = Prenez ce chocolat, Miss, il vous restaurera. Le maître ajouta : pour vous encourager, nous déjeûnerons ensemble. = Avant tout, dit cette femme, si Milord vouloit s'éloigner, je crois que Miss ne seroit pas fâchée de changer de linge & d'habits. = Tout comme il vous plaira.... Il sortit.

Cet homme étoit un Dieu ; il étoit du moins celui des malheureux. Il avoit été malheureux lui-même, non par la privation des biens dont l'œil mesure l'étendue, mais par les peines du cœur, par ces peines qui sont si communes dans les rangs élevés, malgré l'orgueil qui les dissimule avec tant d'effort. Il avoit beaucoup souffert, avec l'air de jouir beaucoup. Il avoit éprouvé sur-tout la mauvaise foi, ce fléau terrible de la so-

ciété ; il avoit semé les bienfaits dans les champs de l'ingratitude, les confidences dans les champs de la perfidie. Il avoit pu croire que la sensibilité étoit le plus grand des malheurs ; & s'il n'étoit pas devenu féroce, après avoir fait cette réflexion, c'est que la réflexion ne peut plus rien sur une ame dont la bonté est devenue le besoin par l'habitude.

Après que Clarence lui a raconté ses tristes aventures, pour la consoler & pour fortifier son ame, il lui confie les cruelles épreuves qu'il a faites pendant long-temps : ce sont autant de tableaux qui instruisent, & qui révoltent celui même à qui ils n'apprennent rien. Chaque coup de pinceau laisse une trace profonde.

Ces confidences mutuelles produisent l'estime, la sympathie, la confiance, tous les sentimens qui ne sont pas l'amour. expliquons nous. L'amour, dans Milord Power, ne peut plus naître qu'avec l'espoir. Il a cinquante-quatre ans, & il est modeste : Clarence est belle & jeune ; il voit entre elle & lui une disproportion que la modestie peut exagérer, mais qui existe, & qu'on doit toujours craindre, quand on raisonne. Il ne se permet donc

qu'un goût vif & des sentimens tendres. Il n'en faut pas tant pour se croire amoureux quand on est jeune. Mais Milord connoît mieux l'amour, & il est dans l'âge où l'on ne peut plus se tromper aux mouvemens de son cœur. Ce que Clarence ressent pour lui n'est pas de l'amour non plus, parce qu'elle aime toujours l'objet qui l'a offensée, & qu'on n'aime pas deux objets à la fois: mais une estime infinie, une reconnoissance sans bornes, un respect tendre, tout ce qui peut lier deux ames que la réflexion éclaire, animoit son cœur, & l'attachoit à lui chaque jour. Power n'en vouloit pas davantage; mais malgré la beauté de Miss, il n'auroit pu se contenter d'un moindre partage. Les plaisirs, les passions l'avoient trompé, sans éteindre le feu de son ame; pour être heureux, il falloit qu'il trouvât des sentimens. Convaincu que ses vœux pouvoient être remplis, il commença sa destinée par la manière aimable & noble dont il offrit sa main. Clarence l'accepta, quoiqu'avec une passion dans le cœur, parce que ses principes lui répondoient de sa conduite: elle ne craignit point qu'un homme qui avoit mérité son mé-

pris, pût nuire au bonheur d'un objet auſſi digne de ſon eſtime. Elle n'ignoroit pas cependant que trop d'exemples funeſtes ſembloient condamner ſon extrême ſécurité. Mais il eſt un charme attaché à la vertu dont elle étoit remplie, & qui lui répondoit d'elle-même. Elle épouſa Power; & ſon bonheur fut long-temps inaltérable, quoique l'image de Sandwick vînt ſouvent s'offrir à ſes yeux. Mais cet amant, inſtruit de ſon nouvel état, & déſeſpéré de l'avoir perdue, trouva, dans ſes réflexions & dans ſes regrets, des leçons qui changèrent ſon caractère; il lui fut impoſſible de vivre, ſans informer de ſa métamorphoſe l'objet à qui il en avoit l'obligation. Ici commencent ces ſcènes muettes, ces révolutions ſecrètes, qui livrent tant de femmes eſtimables à des combats dont le mérite n'eſt pas aſſez reſpecté. La froide indifférence, qui uſurpe ſi ſouvent le nom de vertu, eſt bien peu reſpectable, auprès de cette réſiſtance pénible & ignorée, dont les efforts ſe cachent ſous l'apparence de la plus grande tranquillité. Sandwick épuiſoit tout pour apprendre à Clarence les remords & les tourmens de

son cœur ; la tendre Milady lui rendoit intérieurement cette justice qui a perdu tant de femmes. Eh ! comment n'être pas juste envers l'objet qu'on aime, quand il a des vertus, & plus encore, quand ces vertus, nées des réflexions & du repentir, sont une preuve de son amour ? Mais le fond de son cœur restoit toujours impénétrable aux yeux du Milord. Comme ce qu'elle éprouvoit n'étoit pas de la foiblesse, ce qu'elle opposoit ne paroissoit qu'une résistance naturelle : maîtresse de sa conduite par la force de sa raison, elle savoit donner à cette opposition constante le caractère de la simple indifférence. Sandwick ne pouvoit pas même soupçonner qu'il étoit craint ; il croyoit seulement qu'il n'étoit pas aimé.

Cette situation touche trop, pour se complaire à la voir durer. Contentons-nous d'avoir joui de la vertu de Milady Power, & ne forçons point les ames sensibles, qui verroient ses tourmens se prolonger, à dire, après Labruyère : *Il est dans la vie de si tendres engagemens, de si doux plaisirs, qu'il devroit être au moins permis de souhaiter qu'ils ne fussent pas défendus.*

Milady Power vit finir ces agitations, ces combats, dont la source respectable n'avoit jamais été altérée par le désir de les voir finir : mais on peut dire qu'elle n'arriva au terme de ses peines, que par une peine plus grande encore. Elle vit mourir cet époux, dont les vertus avoient été l'aliment & la récompense des siennes. Long-temps inconsolable, elle ne songea pas même qu'elle étoit devenue libre ; elle ne sentit que sa perte, que la privation cruelle de tant de biens réunis dans la société d'un homme sensible, délicat, & vertueux ; & le moment où elle perdit un époux, fut celui où elle pensa le moins à couronner un amant. Sandwick respecta sa juste douleur ; & son premier titre, après qu'elle put s'occuper de lui, fut de l'avoir respectée. Elle se rendit enfin à des vœux qu'elle ne pouvoit plus ne pas partager ; & en se donnant, elle eut le doux plaisir de penser qu'elle couronnoit son ouvrage.

F I N.

TABLE

DU VOLUME DE MAI.

LE Maronite fugitif, pag. 3
Hiſtoire du Maréchal Duc de la Feuillade, 43
Les Confeſſions du Comte de ***, 77
Hiſtoire d'une Religieuſe, écrite par elle-même, 135
Mademoiſelle de Jarnac, Nouvelle, 160
Le Pouvoir de la Vertu, par Madame de Malarme, 177

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois de Mai. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix diſtingué de ſes Coopérateurs, & l'abondance des ſources, le rendront toujours intéreſſant & précieux. A Paris, le 15 Avril 1786.

RAULIN.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

JUIN 1786.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Mêlée, N°. 59, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

NOTICE
D'UN OUVRAGE
CURIEUX ET INTRADUISIBLE,
INTITULÉ:

OPUS MERLINI COCAII, Poetæ Mantuani, Macaronicorum;

Totum in pristinam formam per me Magistrum Aquarium, *optimè redactum*, &c.

C'eſt-à-dire ;

L'ŒUVRE *des Macaronées* de MERLIN COCAÏE, Poëte de Mantoue,

Rédigée, ſelon ſa forme primitive, par moi *Docteur Pot-à-l'eau*, & enrichie de notes ; le tout à merveille.

Veniſe, 15... in-8°. — *Item*, 1520, in-8°. — *Item*, 1561, in-12. — *Tuſculani*, apud Bevilacquam, 1613, in-12. — *Amſterdam*, 1691, *&c.*

Traduit en françois, avec le titre d'*Hiſtoire Macaronique de Merlin Cocaïe*, *prototype de Rabelais*, &c. Paris, 1606, in-12. 2 vol.

LA Traduction eſt mépriſée, & l'Ouvrage en effet n'eſt pas d'un genre à être traduit.

Cependant il eſt plein de ſcience, de moralités, de gaieté ; & la verve de l'Auteur y paroît toujours admirable. Comme au fond ce n'eſt qu'un Roman qui joue auſſi les Romans, nous allons

mettre les Lecteurs à portée d'en saisir toutes les finesses, ou bien de s'en passer.

Tout est ici badinage ; on n'épargnera personne, & l'on commence par les érudits & les Libraires. Celui qui est censé avoir fait l'édition que nous avons sous les yeux, est pseudonymement appelé Buveur d'eau, *Bevilacqua*, raillerie très-intelligible pour ceux qui connoissent les gens d'imprimerie.

Les dédicaces, préfaces, épîtres, apologies sont autant de bottes ingénieuses du même genre, & tout le Livre n'est qu'une satire de tous les états de la vie ; mais une satire sans fiel, sans personnalités, & dont malheureusement toute la grace est perdue pour ceux qui ne savent pas à la fois le latin, l'italien, & les patois de l'Italie ; les sottises des anciens Commentateurs, celles des Ecrivains de la latinité moderne, les petits usages qui distinguent les petits cantons de ces provinces impériales aujourd'hui, les vieux Romans de la Chevalerie d'Europe, & l'espèce de philosophie qui disposoit nos aïeux à tout lire & à tout entendre, sans rougir ; non que ce livre soit immodeste, mais parce qu'il est, en plus d'un de ses

beaux endroits, ce que nous appellerions cyniquement groſſier. Les ſiècles robuſtes avoient une franchiſe qui nous paroît maintenant impudence ; & notre délicateſſe actuelle, ſans nous rendre meilleurs, nous a peut-être rendus trop ſuſceptibles.

Le ſtyle macaronique eſt, quant à la partie technique, un mélange de mots latins & des dictions les plus familières d'une langue vulgaire quelconque. La tournure eſt toujours latine, ainſi que les terminaiſons. Les mots de la langue ordinaire conſervent leur ortographe, & ſe prêtent à rendre la proſodie latine toujours probable & plaiſante. Ce n'eſt pas latiniſer, c'eſt ſe jouer des deux langues à la fois, avec un artifice plus difficile qu'on ne penſe, & traduire en ridicule l'abſurdité des modernes qui ont inondé la Littérature d'Ouvrages latins.

Quant à la partie caractériſtique, ce ſtyle eſt populairement franc & balourd, comme celui d'Arlequin, mais comique, point ſi bête ; & il a ſes beautés de poéſie, ſes traits d'eſprit & de ſentiment, une eſpèce de goût, d'ornemens, qui

lui eſt propre, comme il a d'ailleurs ſes mignardiſes & ſes nigauderies charmantes.

Les Macaronées de Merlin Cocaïe ſont les premières que nous connoiſſions. Elles ſont mélées de patois divers, du vénitien, du mantouan, du breſſan, du bergamaſque; on y trouve des expreſſions gênoiſes & napolitaines: il ſe permet auſſi des mots qui ne ſont d'aucune langue, & il les explique par d'autres qui ne ſont d'aucune langue non plus, avec une malice fort agréable, même pour le Lecteur, qui en eſt la victime, & qui ſe tue à le deviner.

Ce deſſein de contrarier les Latiniſtes, qui fourmilloient alors chez tous les peuples, annonce au moins du bon ſens dans un homme qui écrivoit il y a tout à l'heure trois ſiècles. L'empire de la férule étoit encore dans ſa vigueur, & il a caché ce bon ſens ſous le bonnet de la ſottiſe, afin qu'il n'y eût que les gens d'eſprit qui l'entendiſſent. Au ſurplus, les Lettres n'étant faites que pour l'amuſement des peuples, ce genre baroque y contribuoit tout auſſi bien que les genres à prétention.

Toutes les Macaronées sont satiriques, mais si indirectement, que l'espèce de persifflage qu'elles emploient peut produire un bien plus sûr que le sarcasme; c'est d'une main de velours qu'elles découvrent le côté ridicule des choses que le monde considère du côté de l'importance. Nous en avons une intitulée, *de bello huguenotico*, qui est de la main d'un Poëte de Cour (*Remy Belleau*), & dont le charme secret & très-philosophique étoit fait pour apprendre à rire, au milieu des calamités publiques, en même temps que pour calmer les esprits, en les éclairant sur les motifs des puissans qui agissoient de part & d'autre dans cette grande affaire.

La Macaronée d'Antoine *de Arena*, *Provençalis, ad suos compagnones*, ne porte que sur des tons & des usages de société. Celle de Michel Morin, de sa vie & sa mort désastreuse, ne paroît en vouloir qu'à la morgue littéraire & à l'imposture affectée des discours académiques.

Il auroit été surprenant que le peuple le plus gai de la terre, que le François, qui a inventé le genre poissard, & le genre, plus élégant & plus spirituel, du recueil

de ces Meſſieurs & de ces Dames, eût négligé celui-ci, qui auroit exercé ſa joyeuſe humeur beaucoup plus long-temps, ſans les difficultés, ſans le petit vernis de pédantiſme qui lui eſt inhérent, & qui a ſervi à le décrier, parce que les gens du monde, ordinairement formés d'études légères, n'aiment pas les difficultés qui n'exiſtent pas pour les autres, & que les gens du monde ſont règle pour tous les Ouvrages d'eſprit en France.

Sur l'origine du mot *Macaronique*, des Savans ont cherché une étymologie dans les *macaroni*, qui ſont un mélange de beurre, de farine, & de fromage. Cette étymologie leur a été découverte par l'Editeur de Merlin Cocaïe, qui n'a pas voulu dire ſon ſecret, & qui s'eſt amuſé à exercer leur brillante imagination. Nous avons déjà dit qu'il avoit eu l'intention de ſe déguiſer & de ſe préparer une juſtification. Il a pris, parmi les dictons populaires, celui de *Macaroni*, qui eſt encore uſité pour déſigner un lourdaut. Les Allemands diſent *mangeurs de choux*; nous diſons *caboches*, ou *têtes de choux cabus*; & les Lombards, *mangeurs de maceroni*, pour inculper un homme de bêtiſe,

d'ignorance, & de ruſticité, qui ſont les qualités apparentes que Cocaïe a voulu donner à ſa poéſie (1).

Il y a des macaronées dans toutes les langues littéraires; on en peut voir d'allemandes & de flamandes dans le recueil intitulé *Facetiæ Facetiarum*, connu de tous les curieux. On voit chez tous les

(1) *Mangeurs de choux*, parce que ce légume, abandonné au peuple, eſt bon pour la ſanté & peu favorable à l'eſpèce de digeſtion qui anime le cerveau.

Têtes de choux cabus, parce que, ſuivant le proverbe, les groſſes têtes ne font pas la grande cervelle.

Mangeurs de macaroni, parce que l'uſage des pâtes graſſes annonce un eſtomac abſorbant, qui favoriſe plus l'animalité que l'intelligence. On dit encore populairement *bête à pain*, parce qu'un gros mangeur de pain ſe fait un ſang groſſier & excrémenteux, qui ſe traîne lourdement dans les veines, qui charge les fibres au lieu de les vibrer, qui envoie peu d'eſprits au cerveau, & qui fait dire par les bonnes femmes: *Mange du pain, mon enfant; & ſi tu n'es pas grand clerc; tu ſeras grand-père.*

peuples cette idée de déguiſement (qui d'une façon, qui d'une autre). Le talent de dire la vérité n'a jamis été libre nulle part, & la tolérance à ſon égard n'a été qu'un piége. Par-tout encore on s'eſt défié de l'eſprit. Les Orientaux ſe cachèrent les premiers ſous le voile des *Apologues ;* les Grecs firent ſortir la ſatire de la bouche groſſière de leur *Cyclope ;* les Romains préſentèrent des payſans d'*Atellane*, les plus ſots de toute l'Italie. Nous avons eu nos *foux*, nos *enfans de la mere ſotte*, & en dernier lieu nos *Calotins*. Les Anglois ont eu des *Mummers*. Les Eſpagnols ont fait moraliſer des *Picaros* ou des gueux, & on leur doit le perſonnage, à la fois ſot & malin, de *Scaramouche*. Les Italiens mignards ont gardé de leurs aïeux, plus ſévères, le maſque d'Arlequin, le *planipes* ou le pied plat des Romains, dont le caractère eſt d'être bon & bête. On remarque par-tout cet uſage de faire parler les ſots aux gens d'eſprit, & le peuple à ſes maîtres; parce que l'idée des oppoſitions, ou des maſques, eſt une idée mere qui a ſervi à bâtir au moral, d'après l'exemple de la nature elle-même.

Quel eſt donc le froid eſprit qui va demander pourquoi des balourdiſes font rire & intéreſſent, tandis que les beaux eſprits ennuient avec leur ſublime ſcience & leur goût ſi élégamment circonſpect & poli ? Il faut lui dire que nous ſommes nés pour être ſimples & ſenſibles, ſeulement quand on nous frappe en ſens contraire. La bêtiſe nous remue la rate juſqu'à provoquer nos larmes, tandis que l'eſprit nous trouve froids, & la levre rebelle à tous ſes tours de ſoupleſſe.

C'eſt que l'eſprit n'eſt qu'un ſalpètre allumé, qui s'évanouit auſſi-tôt qu'il a ébloui. Notre ſens commun, qui revient toujours à la nage, ſe trouve, à la longue, fatigué & rebuté de tant d'éclairs qui ſe croiſent; & toutes ces petites combinaiſons, qui forment l'eſprit, ne paroiſſent plus être d'un ordre naturel. Voilà ce qui nous apprend, d'après notre expérience, pourquoi, dans l'uſage de la vie, ceux qui ſe conduiſent par l'eſprit ſont ordinairement déroutés par les ſots.

En matière de goût, ç'a été une règle conſtante de relever les ſottiſes d'autrui ſous le maſque d'une plus grande ſottiſe; & cela, parce que, pour dire & faire ce

qu'on veut, il ne faut pas en annoncer la prétention. Un Auteur qui a du véritable esprit, fait en faire le sacrifice apparent, ou au bon sens, ou à la vanité du Lecteur, qui l'écoute alors plus volontiers. Il n'y a que les sots du peuple qui prêtent l'oreille à la voix prophétique ou pédantesque : ceux d'un certain monde veulent qu'on les amuse & même qu'on les instruise, en paroissant au-dessous de leur portée. Tel est le titre naturel de la prééminence des *Jeannots* sur tous les autres instrumens de la satire publique.

Ut quidem enim macaron' invenitum est? Pourquoi, dit le joyeux Cocaïe, a-t-on inventé la macaronée? Pourquoi disons-nous *se cagat adossum* (il en p.... dans sa culotte), au lieu d'*il en tremble d'effroi*; qui seroit une richesse de langue & de poésie? Pourquoi ces locutions bizarres & rapetassées, comme *non erat apenam dicendo riennum : tempore guerræ, &c.*, & ces magnifiques, mais extraordinaires tournures du plus beau des styles:

Dantque focum schioppis, tuf, taf, sborrante balotta....

Pulsant campanas in campanilibus altis.....

Trombettæ frifolant tararan, animantque guerreros.....

Polvificant nebulas pedibus repetando cavalli...

Celſa fracaſſatæ conturbant ſydera lancæ, &c.

Pourquoi d'un ton plus doux & plus flatteur,

Ecce ſub ghiandâ locus umbrioſus :
Quàm bonus ventus ſofiat ſub iſtis
frondibus, dum ſol nimio sboientat
Rura calore !

Sentis an quantæ cicigant cigalæ
Quæ mihi rumpunt cicicando teſtam?
Excitant voias hominum bibendi
omnibus horis.

Da mihi fiaſcum; ſitio, Philippe.
En bibo, clo, clo; reſonat botazzus :
Eſt bonum vinum : ſed habet ſaporem
Oybo vaſelli.

Ou bien d'un ſtyle tout à fait aimable, un peu tendre, preſque paſtoral,

Solus, ſolcuus, ſtabam colegatus in umbrâ,
Paſcebamque meas virda per arva brebis :
Nulla travaiabant animum penſiria noſtrum ;
Cercabam, quoniam tempus habere bonum ;
Quando, &c.

Ou bien enfin, pourquoi cette majestueuse simplicité d'éloquence, en voulant présenter une maxime ou une sentence utile aux hommes, comme,

Qui nimis induſiat caldum non mangiat aroſtum...
Propter dinarios homines ſunt abſque puore.....
Sed plus vita placet quàm centum mille teſori...
Villanus mazzare virum pro pane patirat.....
Diſſimulare requit nec fingere quiſquis amantus...
Fœmineum eſt plorare, virum decet eſſe modeſtum...

Pourquoi tout cela, Messieurs, sinon *ut mantineamus coſtumamentum potius beneriandi quàm benè parlandi?* Et c'est en effet pour raison qu'il faudroit maintenir la coutume de bien rire, plutôt que celle de bien parler (1).

(1) *Traduction des citations latines :*

Dantque focum Schioppis.

Le feu prend aux escopettes ; tuf, taf, la balle est vomie....

Ils envambent les cloches dans les hauts clochers....

Les trompettes font éclater le turalantara qui anime les guerriers...

» *O si chiamando seculos possem dire loro discretissimam parolam!* O si je pouvois,

Pietinant, pietinant, les chevaux élèvent des tourbillons de poussière ; les lances en éclat fracassées volent, & nous brouillent là-haut la clarté des astres.....

Ecce sub ghiandâ.

Voilà, sous le chêne, un endroit bien à l'ombre. O le bon vent qui souffle sous ces feuillages, tandis que le soleil fait bouillir les champs par ses ardeurs ! Entends-tu combien voilà de cigales qui cliquettent, & qui me rompent la tête par leur cliquetage ? Cependant elles font venir aux hommes une heureuse envie de boire, & de boire à tous momens. Donne-moi la phiole, Philippe ; j'ai soif. Regarde comme je bois : glou, glou. La Marie jeanne résonne ; & il est bon ce vin : mais, ô diable ! il a son arrière-goût du tonneau.

Solus, solettus.

Seul, hélas ! bien seul, je me tenois ratatiné sous un ombrage, & laissois paître mes chèvres au milieu de la verte prairie. Aucune pensée ne chiffonnoit mon esprit, & je ne cherchois qu'à me donner du bon temps, lorsque, &c...

en appelant les siècles, leur dire un mot à l'oreille! je leur demanderois si ceux qui parlent si bien, qui sont si délicats, si fins, si pomponnés, ne sont pas des siècles poltrons, fripons, plongeons devant le plus fort, & petits serpentaux venimeux devant le bon homme franc, qui a la générosité de ne se défier de rien. Le *bien parler* fut inventé pour connoître, dans un auditoire, ceux qui avoient la plus grande bouche: mais le *franc parler* nous est plus naturel & nous fait tou-

---

Qui nimis industiat.

Qui trop combine, ne mange pas son rôti chaud....

Vis-à-vis de l'argent, les hommes sont sans pudeur.....

La vie est encore plus chère que cent mille trésors....

Le vilain souffriroit qu'on égorgeât un homme pour son morceau de pain.....

Tout amant ne sait ni dissimuler ni feindre....

Les pleurs sont d'une femme; la modération convient à l'homme....

jours plaisir. Il y a mieux : c'est qu'il nous rend bons ; & il faut avoir le *diable au corps* pour être tenté d'une idée maligne, en présence d'un bon homme tout rond, qui n'entend finesse à rien. *Au diable* donc tous ces espions de la syllabe qui doit entrer dans le discours.

« Je reviens à vous, gros & braves siècles, où l'on rit sans tant de façons. Les hommes & les royaumes s'y portent beaucoup mieux. Chez mes polis Messieurs on ne rit que pour & par la méchanceté, & l'on ne rit encore que du bout des dents, parce que la méchanceté est essentiellement triste, & que même, je le gage, elle n'est pas de l'esprit. *Corpo di buono* ! Soyez juste, point en dessous, & vous n'aurez pas peur d'un coup d'aiguillon de l'aimable abeille de la satire : vous aurez de l'esprit, & vous rirez. Vous verrez tous ces fameux esprits se plaindre qu'il n'y a plus d'esprit, dans le temps où précisément il y en a trop. Vous verrez les travers de bien des gens qui marchent droits comme des bâtons d'épine inarbordables ; vous verrez que votre voisin ne maigrit qu'avec l'éternelle idée de grapiller sur l'autre voisin ;

que chacun trouvé ſon mal dans le bien des autres, & ſon chagrin dans l'image des joyeux garçons qui ſont aimés des filles. Vous verrez tout, ſi vous êtes bons; & vous verrez qu'à force d'eſprit, le pauvre ſot monde devient de jour en jour plus inamuſable.

» O malheureux méchans, buvez-moi de bon vin qui vous purge de ces humeurs maternelles; & ſi vous n'êtes pas eſſentiellement la géniture du *diable*, parbleu vous reviendrez comme nous, qui ſommes bons vivans, faiſant la ſalutation à toutes les pigrieches qui regardent à leur fichu quand nous voulons y porter la main; faiſant la moue à tous les gros dos, faiſant du bien quelquefois, & jamais tort à perſonne »....

On voudra bientôt ſavoir quel eſt ce Merlin Cocaïe, qui paroît ſi bon homme: ce fut un mauvais ſujet, qui fut Ecolier poliſſon, puis Soldat, & Moine enſuite. C'eſt ce que nous allons expliquer, pour détruire les calomnies, ſouvent trop légères, des faiſeurs de vies, & de ces froids compilateurs qui ſemblent n'avoir que des doigs pour conduire une plume ſur le papier.

Merlin Cocaïe eſt le maſque de Jérôme Folengo, Gentilhomme de Mantoue. Il étoit né avec une diſpoſition ſi brillante pour la Poéſie, qu'elle le fit paſſer à Rome pour un mauvais écolier de Philoſophie. Son père, mécontent d'un ſujet qui dédaignoit cette étude, alors reſpectée, & qui avoit l'air de braver la fortune & les opinions, le réduiſit par ſes rigueurs à faire ce qu'on appelle un coup de tête. Folengo ſe fit enrôler comme ſoldat, & l'on ne ſait à quelle Puiſſance. Les Erudits, qui font peu de cas du mérite militaire, ne diſent rien de ſa conduite ſous les armes. Les Moines, à qui nous devons cette eſpèce de connoiſſance qu'on appelle *Biographie*, lui ont fait la réputation d'un terrible garnement; & ce qu'ils diſent des perſécutions qu'on lui fit éprouver à Bologne, ſembleroit accuſer ſes mœurs, ſi l'on ne ſavoit pas maintenant qu'un eſprit trop ſupérieur & trop libre eſt un fondement à toutes ſortes d'inculpations de la part de gens qui ſe croient bien plus charitables que des Moines (1).

(1) Il eſt vrai que l'Auteur a joué de ſa plume

Lorſque Folengo revint dans ſa famille, il témoigna ſon obéiſſance filiale en entrant dans la congrégation Bénédictine du Mont-Caſſin, au monaſtère de Sainte Euphémie à Breſſe. Il y avoit un Frère nommé Théophile, connu par des écrits qu'on a confondus avec les ſiens. Un bon Poëte eſt par-tout malheureux : le nôtre ſe fit encore ici de méchantes affaires.

Il ſemble qu'on pourroit regarder, ſinon avec amitié, du moins avec l'indulgence qu'on a pour un fou, l'homme qui, en ſe ſacrifiant à l'amour des Lettres & du vrai, exerce un heureux talent ſans nuire à perſonne qu'à lui-même. On pourroit, ſans ſe compromettre, conſidérer que ces ſortes d'ames ſont emportées par une puiſſance inconnue qui ſe

un peu trop indiſcrètement : mais il n'a parlé que de certains Moines du ſeizième ſiècle, de Moines en corps, & tels qu'on les connoît d'après l'Hiſtoire. Il a rendu juſtice à ceux qui ont fait honneur à la religion, aux bonnes lettres, à l'humanité. Il a été permis de tout temps de corriger par le ridicule ceux qui ont expoſé la ſainteté de leur caractère.

plaît à combattre ici-bas les esprits des ténèbres, & qu'elles se sentent elles-mêmes involontairement plus franches & plus nobles que tout ce qu'elles aperçoivent. Tant que les peuples ont eu une satire publique, elle a été juste, & tout est bien allé. Dès qu'ils ont voulu la brider, elle a mâché du fiel; & cependant elle étoit encore moins méchante que les petits puissans qui la redoutoient. Voyez l'Histoire de la Grèce & celle de Rome.

Les Moines & les membres de plusieurs Etats, fiers par impuissance d'être nobles, avoient reçu quelques chiquenaudes dans plus d'un vers plaisant; & l'on ne pardonna point au malheureux Folengo, qui, lu cependant & admiré de ses ennemis mêmes, erra parmi le monde, sans secours & sans pain, décrié par une sotte famille indigne de lui appartenir, & toujours victime de la première autorité qui sentoit le besoin puéril de s'exercer contre lui.

Il se repentit enfin de son funeste talent, du tort d'avoir trop de raison; &, en domptant cette opiniâtreté, il se fit recevoir au monastère de *Sancta Croce*

de Campesio, dans l'Etat de Venise. C'est là qu'il mourut en 1544, âgé d'environ cinquante ans, & vieilli par toutes ses disgraces.

Sa tête étoit une vraie fontaine aganippide, une source inépuisable de poésie; & c'est sans doute un malheur qu'il ait préféré à l'honneur d'enrichir sa langue, le mérite d'apprendre aux autres à le faire. Au reste, l'Italie avoit l'Arioste, l'Arioste à qui il rend hommage; & peut-être est-ce avec une vanité de génie qu'il a choisi, pour répandre sa propre richesse, une carrière où il n'eut ni Virgile ni l'Arioste pour rivaux. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs à l'article de la Gatomachie de Lopès de Véga.

Son premier Ouvrage, écrit en italien, mais en style bernesque, c'est-à-dire burlesque, du genre de Berni, parut avec le titre d'*Orlandino*, sous le nom supposé de Limerno Pitocco. Comme cet Ouvrage est entré les mains de tout le monde, nous ne craindrons pas de dire qu'il annonça un caractère singulièrement original en Littérature. Il s'empara de tout ce que le *Boiardo* & l'*Arioste* avoient laissé

des vieilles Chroniques & des Paladins de France, & il enrichit ce mauvais fond de tout ce que l'esprit peut fournir d'agréable en plaisanterie.

Le fond de tous ses autres Romans ou Poëmes ressemble à celui-là. Il semble qu'il ait affecté de le choisir très-stérile, & qu'il veuille continuellement tourner sur la pointe d'une épingle. Il est, dans un style tout différent & plus savant, ce que fut Grosley dans ses Mémoires de l'Académie de Troye, & quelquefois La Monnoye dans ses Noëls bourguignons.

Il essaya son style macaronique dans un Roman dialogué par les trois âges, intitulé *il Chaos overo tre per uno.* Il le fit suivre d'un Poëme satirique sur le temps, intitulé *il Giano.* Après quoi il fit le badinage délicat appelé *il libro dello Gatta*, ou le livre de la Chatte. Il devint un peu plus mordant lorsqu'il écrivit les satires qu'il nomma *Gratticia ;* & il s'éleva finalement à toute la hauteur de son genre macaronique, dans le livre qui a été nommé *son grand Œuvre*, & dont nous parlons.

On a prétendu que Rabelais s'étoit formé

formé sur les Œuvres de Cocaïe. Il est vrai qu'on lit dans ces deux goguenards une histoire de moutons qui sautent dans la mer pour suivre leur belier. Du reste, on ne leur voit de ressemblance que dans la même envie de rire & de se moquer de bien des choses sur lesquelles on peut plaisanter. Leurs Ouvrages diffèrent par la forme & par l'objet : Cocaïe en veut aux corps, aux états, aux livres en général ; & la satire de Rabelais est personnelle.

On auroit peut-être mieux fait d'accuser d'imitation Scarron, Moncrif & Saint-Hyacinthe, l'ingénieux Auteur du Mathanasius, qui a certainement pris son idée première dans la façon du Docteur Pot-à-l'eau, qui ne fait jamais de notes que pour donner un coup de patte, en expliquant ce qui s'entend bien.

Ce qui a dégoûté de la satire, c'est qu'elle apostrophe, & qu'elle en dit trop, comme celle de *Juvénal*, ou trop peu, comme celle d'*Horace* & de *Boileau*, qui, pour amuser la malignité des Grands, se réduisent à de petits objets, & chatouillent seulement la rate aux dépens de quelques légers ridicules ou de fort

honnêtes gens qui n'ont pas l'autorité civile, ni celle du génie. Mais pour attaquer de grands perſonnages, des vices généraux, ſi l'on emploie une autre arme que l'apoſtrophe, ſi l'on ſe fait une autre forme, comme Ariſtophane, ou comme nos Romanciers, on eſt preſque sûr de réuſſir, & de ne choquer que les gens qu'on a voulu choquer, par le réverbère dont on leur frappe les yeux.

Dans nos temps modernes, où la ſatire publique ne peut avoir lieu comme dans les temps républicains, la forme du Roman eſt la plus attrayante pour le Lecteur, & la plus favorable pour l'Auteur qui veut ſemer des vérités haïſſables ou utiles. C'eſt une agréable prairie où les eſprits oiſifs ne s'amuſent qu'à regarder les fleurs, & où les ames chaudes, avides, & impatientes, ouvrent la terre ſous les gazons, & trouvent les germes qu'on y a dépoſés.

Maintenant & afin qu'il ne reſte rien à déſirer, on demande ce que ſignifie ce nom poſtiche de Merlin Cocaïe. On ſait que tous les Auteurs qui ſe déguiſent, prennent toujours un nom contraire à leurs vues, & que *Voltaire*, quand il a

voulu mentir, a pris le nom de M. *de Francheville*.

Le Pere Niceron, à qui nous avons demandé des lumières sur ce singulier Cocaïe, nous a dit que c'étoit le nom du premier maître de Folengo, & que ce maître s'appeloit *Visago Cocaïo*. On ne sait pas pourquoi ce maître auroit prêté son nom à son élève, dans un cas où l'élève étoit plus libre que lui. Nous voyons que le bon Père n'a pas entendu la plus intelligible des plaisanteries de l'Ouvrage dont il veut rendre compte, & qu'il n'a pas vu que ce *Visago Cocaïo* n'est qu'un pseudonyme tout-à-fait rustique. C'est presque toujours une bêtise que d'être trop savant; & quand on a les yeux dans le vague des airs, on ne voit pas sur la terre.

Nous conjecturons, d'après la fabrique des mots, que *Visago Cocaïo* signifie *visage de coq d'Inde*, visage d'ivrogne enluminé, visage de vérité, selon le proverbe *in vino veritas*. Notre conjecture est fondée sur le nom d'*Acquarius*, ou de Pot-à-l'eau, que prend le Commentateur prétendu; sur le nom de *Merlin*, qui étoit un enchanteur connu pour jeter à son

monde de la poudre aux yeux; & sur plusieurs endroits du livre où l'Auteur badine ce nom des *Cocaïos*, bons vivans du petit village de *Cipade*, près de Mantoue, & où l'usage du vin étoit aussi respecté que les rubis des gros nez. C'est ainsi qu'il falloit discuter un article dont l'importance est aussi peu sérieuse que l'idée de l'Auteur.

Voilà ce que nous avons cru devoir dire d'un genre & d'un Ouvrage auquel nous ne prétendons pas d'ailleurs assigner un rang, ni accorder une préférence. Les mœurs changent avec les siècles, & le goût doit changer. Une idée universelle de goût n'est qu'une chimère, qui devient à la longue une pédanterie; & toute imitation n'est qu'un signe d'incapacité. Les révolutions font la beauté de l'ordre physique & de l'ordre moral: le plus vrai des vices c'est l'uniformité; & c'est pour cette raison que nous avons encadré dans ce Recueil un morceau si bizarre. Nous pouvons même craindre qu'il ne plaise qu'aux Curieux: cependant nous allons tâcher de n'extraire que ce qui peut amuser toutes les classes de Lecteurs.

L'Œuvre de Merlin Cocaïe est divisée en quatre parties qui n'ont aucune espèce de connexion entre elles.

La première est intitulée *Zanitonella*, ou la *Jeanneton*. C'est une sorte de Bergerie où l'on raconte en vers de toutes mesures l'histoire comique & malheureuse des amours de Toinot pour une belle Jeanne qui n'est pas du tout complaisante.

La seconde est la grande *Macaronée*, composée de vingt-cinq fantaisies ou chants, comme disent les autres Poëtes, & qui font de l'histoire d'un Héros des forêts, un Poëme aussi long que celui de Virgile ou de l'Arioste.

La troisième est la *Moschéide*, ou l'horrible bataille des mouches & des fourmis, œuvre dont le ridicule peut vernisser plus d'un Général d'armée.

La quatrième n'est qu'un recueil d'épîtres & de ces pièces isolées que nous appelons fugitives.

La Zanitonella.

Il y a ici des tableaux de la campagne & des traits de sentiment si vrais, que nous ne pouvons nous résoudre à les laiſ-

ſer enſevelis dans ce volume inconnu. Laiſſons parler le principal perſonnage, & penſons toujours que nous ne traduiſons pas l'ombre des graces de l'original, qui ne peut être rendu par aucune langue.

« Mon amour, dit-il, me vint dans ce temps où de joliettes & gaillardes fleurs ſe trémouſſoient ſur le doux matelas de la verdure. La bonne ſainte Agnès avoit appelé tous les lézards hors de leurs trous : on les voyoit ſi gentillement grimper aux murailles, & parler, du mouvement de leur petite tête innocente, à tous les paſſans. Une géniſſe, hélas ! bien à plaindre ! faiſoit ſon eſcapade pour aller chercher un amant dans une autre prairie. Le Roſſignol, ſous ſon feuillage, fredonnoit à la lune, fredonnoit à l'aurore, pour amuſer la douleur de ſa maîtreſſe, qui pondoit en ſilence un peu plus loin. Dans tous les villages les bons chiens ſuivoient la chienne, en cortège ſoumis & reſpectueux.

» Dans ces temps-là, les filles commençoient d'aller chez la voiſine en jupon ſimple, corſet ſans manches, & le pied nu dans la jolie pantoufle. Les garçons manquoient de cœur à l'ouvrage, deve-

noient moins rudes dans le discours & plus gauches dans leur allure ; ils se tenoient aux portes, les bras croisés, pour attendre quelque heureuse motte de terre ou un bénit caillou de la main des filles. Les vieilles barbes de papas, les joviales mamans se regardoient après la soupe du soir, & se sourioient encore avec un épanouissement du pauvre vieux cœur.

» Ce fut dans ce temps, que de savans Messieurs fleurissent à leur fantaisie, dans ce temps si désolant & si gracieux, si bienfaiteur & si funeste aux fichus des Bergères, que tout d'un coup, en regardant sans penser, je vis venir Jeanne, la Jeanne à Pierre Jambon de la grande cuisse : c'est tout dire ; & dès que je l'aperçus, ho, ho, mon Dieu !

» C'est que mon amie Jeanne a de petits charmes, bruns, il est vrai, mais francs, fermes, & mutins. Ce sont des choses qui vous tourmentent ; & vous ne sauriez dire pourquoi cela vous fait plaisir. Oh ! si j'avois mon habit des dimanches, pour aller parler à mon amie & la saluer poliment ! Mais voilà mes mains dont la peau ressemble à de la corne durcie par le manche de ma serpe.

Mon beau peigne d'ivoire s'eſt égaré, par la négligence de mes ſœurs, à la maiſon. Peut-être auſſi qu'elles me l'ont perdu par malice; car elles me diſent : C'eſt bien à toi d'être amoureux des friandiſes de la Jeanne ! travaille, & laiſſe ces nigaudederies, qui ne ſont faites que pour attraper des Seigneurs.

» Ah ! perſonne, croyez-moi, ne mange du pain ſur la terre, perſonne, Payſan ou Monſieur, qui ne ſoit attrapé de ce petit bâtard de la Vénus, qui vole, comme un oiſeau, ſans bride & ſans culotte.

Nemo ſuper terram mangiat, mihi credite, panem,
Seu contadinus, ſeu citadinus erit,
Quem non attrapolet Veneris baſtardulus iſte,
Qui volat inſtar avis, ſfrenus & abſque braga.

Dès que le ſoleil déménage, tout le monde s'apprête à dormir; la poule au poulailler, & le moineau dans ſon pot. Les femmes, après avoir ôté les aſſiettes, s'en viennent filer à la lune, ou bien à la lampe; car la lampe leur fait encore de plus beaux yeux : les pères ronflent, & les enfans prennent des papillons en dormant.

Aſt ego grenapolæ ſimilis....

» Moi, comme une chauve-ſouris, je vas, je viens, je fais cent tours, ſans mot dire, ſinon de ma penſée qui ſe moque de mes pieds, & me fait donner bonnement dans tous les caſſe-cous.

» Ceux qui ſe lèvent avant le jour, me prennent pour l'eſprit du Compère qui rôde; & c'eſt une chance pour le Curé, qui reçoit les meſſes, & ne m'en ſait aucun gré. L'heureux mortel prend au matin ſa culotte noire, & ne ſe ſoucie pas ſi les gouſſets en ſont retournés. La Providence les remettra dans l'ordre, ſans qu'il s'en intrigue; & vous voyez qu'il recevra de la part du diable comme de celle du bon Dieu, dans ſa bonne intention.

» Jeanne, qui ſe vante que je l'aime, met en alerte tous ſes autres amoureux, qui lui apportent des cadeaux frappant-neufs; ce qui leur attire meilleure mine. Le coquin de Barbier, qui m'épie toute la ſemaine, forge de moi des contes pour le dimanche, & le monde lui pleut pour les entendre. A tous momens je débourſe des ſous marqués pour mettre des enfans à mon ouvrage. Ma poche eſt le buffet

d'un Chanoine, pour tous les chiens qui me laiſſent paſſer dans la nuit. On rit à deux lieues à la ronde de tout ce qui m'arrive de piquant; & le plus piquant n'eſt-il pas que mon amour profite à tout le monde, excepté à moi qui en fais toute la dépenſe avec plus de martyre que le Tabellion, quand on le force de donner un liard (1)?

(1) *Note du Docteur Pot-à-l'eau.*

Barbier à barbarie, comme qui diroit barbare, à cauſe de leur barbarie, quand ils nous écorchent. Ils ont en propriété de preſcription les épithètes de malins, de bavards, de curieux. *Coquin* ne ſignifie pas ici pendable, comme ſi on parloit d'un Procureur; c'eſt comme ſi le Poëte diſoit: ce drôle, ce maraud, ce Barbier, qui fait ſemblant de porter ſon eau chaude, pour eſpionner ſon monde.

Tabellion, *Tabellarius*, non pas homme de table, mais homme de bureau, homme de plume, qui a toujours la plume à la main, & des épines dans ſon gouſſet. On ſait l'uſage des plumes & celui des épines, ſur-tout quand on en fait des clôtures au jardin. Ces Tabellions ſont auſſi appelés *Notaires*, c'eſt-à-dire, qu'ils gardent la

» Je ne sais qui me tient d'aimer la Simone : elle est belle, & il n'y a pas d'une épingle à dire à sa bavette, tant elle est modeste & honnête : ou bien Babet, qui est si bonne fille, qu'elle rit toujours quand on lui dit qu'on l'aime, & croit qu'on se moque d'elle, si on lui parle des jolies roses de ses joues : ou plutôt encore la Catherinette ; elle en est, la pauvre petite, à deviner ce que c'est que dix huit ans & d'être jolie comme une fine poupée. Oui, la moitié de mon amour pour Jeanne les rendroit heureuses : mais je ne sais comment elles ne la valent pas.

» Comme elle ne sait pas elle-même pourquoi son grand Milicien lui paroît plus aimable que moi. Dis-moi, Jeanne, est-ce parce qu'il a l'air de t'avaler toute vive, avec ton regard de Houzard, à la cheminée du pauvre homme? Est-ce parce qu'il s'en vient le dimanche au milieu de nous autres avec sa quenouille mili-

note de tout ce qu'ils dérobent, & qui sont différens de quelques autres Messieurs qui n'en laissent aucune trace.

taire ſous ſon bras, & ſa cocarde épanouie ſous une plume de chapon qui girouette?

Moi, je ne ſuis pas ſi fendant: je ne porte à mon chapeau qu'une giroflée qui en couvre le bouton, quand je ne la mets pas dans la corne, la queue paſſée dans mon beau bourdaloue. Sous mon bras je ne tiens jamais que les pans de mon habit, quand il faut jouer ma boule, ou courir aux barres; & mes regards, amie Jeanne, mes regards te demandent toujours grace, & non pas obéiſſance.

» Le Magiſter, qui fait des lettres ſi bien dictées, ne les fait pas comme l'éloquence dont je te parle. Je choiſis dans toute la foire pour te donner des cadeaux, & tu les rebutes. Le petit miroir que je t'envoyai par Hélène, j'ai été obligé de le lui laiſſer. Sans vanité, je t'ai donné avec ma flûte des aubades à charmer.

Orpheus primus ſonatorus orbis....

Orphée, qui fut le premier Ménétrier du monde, attiroit les bêtes à ſon chant: mais, moi, je ne m'attire que des pierres ou un pot d'eau. Tu as la tête dure, &

je crois que je ne pourrai te la rompre de ma vie.

» Mon petit neveu eſt revenu de nourrice : il ne veut connoître ni moi ni ſa mère, qui eſt ma grande ſœur. O, bel enfant ! je ſuis innocent comme toi. Ta mère, qui a refuſé de te détacher ſon épingle, a mérité ton ingratitude; mais, moi, qui ne ſonge qu'à te complaire, moi, qui t'appaiſe quand la colère te prend, & qui me ſuis écorché la grêve en deſcendant de l'arbre où j'ai pris un nid d'oiſeau pour t'amuſer; moi, ton ami, tu me ferois bien plaiſir de m'aimer.

» Il a le cœur ſourd, cet enfant : mais non, ſon petit ſein ſe gonfle, & il en échappe des ſoupirs d'une grande affliction. Il a des ſouvenirs qui l'attriſtent. Il regarde à tous nos viſages, & ne reconnoît pas les traits qu'il avoit appris à aimer. Il ſe voit rebuté de celle qu'il aime, & aimé de ceux qu'il rebute. Tendre créature ! elle a déja perdu ſon bonheur.

» Jeanne, prends-y garde. Il ſe peut qu'un jour, cajolé par une vivandière, ton amant te renvoye à d'autres amours : & tu ſouffriras de la néceſſité de l'aimer..... Elle n'entend rien, ne raiſonne point &

si je lui prêchois la bible, elle n'y croiroit pas.

» Combien de fois, à cette aurore si belle & si tendre, n'ai-je pas été importuné par le charmant babillage des oiseaux du grand orme! Combien de fois, voyant un garçon porter sur sa joue l'égratignure d'une fille, & cette fille amoureuse venir, avec sa cousine, le regarder après vêpres au quiller, n'en ai-je pas avalé des larmes sans rien dire? & combien de fois encore, assis sur le banc, mourant de soif, mon verre plein, le vin brillant, le vin sous mes lèvres, ne l'ai-je pas avalé, sans penser que je n'avois pas choqué avec mon meilleur ami? Voilà comme cette éternelle idée de mon amour me fait manquer au plaisir des autres & à mes devoirs les plus sacrés (1).

(1) *Note du Docteur.*

Le Poëte paroît ici aimer le vin, comme l'ont aimé nos pères, depuis Noé: mais on voit qu'il est bon garçon. Qui ne sera pas charmé de savoir qu'il se repent d'avoir pleuré en voyant deux amans heureux: Il appelle cela leur manquer; & en effet, si l'on a lu Sénèque, Varron, ou Sancho-

» Je m'en irai, je ne reviendrai plus. Un Roi ne suffiroit pas à endurer une si pauvre vie. Le chien tous les jours battu par son maître, en est tous les jours souffert, & quelquefois caressé : c'est l'image des amans heureux ; & je ne sais rien à quoi comparer mon amour.

» J'ai perdu l'amitié de tous mes amis. Mon père me regarde du fond de ses sourcils, & ma mère soupire, sans oser me regarder. Il n'y a que ma jeune sœur qui me parle quelquefois, & qui me dit : L'amour est une chose qui fait donc bien du mal ? Ah ! petite fille, que de bons cœurs il a réduits aux larmes, & que de riches à ramasser leurs miettes (1) !

---

niathon, l'on doit avoir appris que rien n'est si sacré que les amans, & l'usage de trinquer, qui appartient exclusivement aux amis.

(1) *Note du Docteur.*

Qui n'a pas aimé ? qui n'a pas été au devant de ce joli charme des filles ? Si c'est une loi, pourquoi la blâmer ? Si ce n'est qu'un charme, pourquoi ne pas respecter ce charme qui nous donne des graces, d'heureux sentimens par son empire, & des vertus par son évanouissement ?

» Ce qui me fâche le plus, c'eſt le chagrin que je donne à mon chien, à mon cher ami Mouſtache. Je l'ai vu me chercher l'autre jour, & ſuivre le grand ſentier, dont il flairoit les deux bords & le milieu tour à tour. Il portoit le bout de ſon nez aux ſouliers de tous les paſſans, pour reconnoître s'ils n'auroient pas marché ſur un de mes pas. Il alloit & venoit ſans repos, ſans conſolation, ſans ceſſer de parler aux échos, qui remplirent le bois & la campagne de ſes plaintes. Il trottoit la queue baſſe, & s'arrêtoit quelquefois le nez en l'air, pour appeler, rappeler encore avec un hurlement ſi tendre & ſi triſte, qu'il me fendoit le cœur. Enfin je le vis déſolé tout-à-fait, marcher à pas traînans, s'abattre au milieu du chemin, & là ſoupirer, là demeurer, laiſſant tomber ſa tête devant ſon corps, comme s'il ne vouloit plus ni boire, ni manger, ni dormir.

» O bonne bête! comment! les hommes qui connoiſſent l'amour m'abandonnent,

S'il a dépoſſédé des Grands de leur pompe, il a relevé des petits de la pouſſière. Tout eſt bien, moyennant ma note qui corrige ici l'Auteur.

& toi, tu te souviens seul au monde de mon amitié ! to, to ! mon ami ! Dès qu'il eut entendu to, to ! preste, le voilà qui se lève sur ses quatre pieds ; mais il ne bouge pas.

Is audit vix me clamantem dicere to, to !
Se levat in quatros prestiter ille pedes.

Il ne bouge pas ; il crie, pleure, lamente, & me reproche ma cruelle perfidie. Il faut que j'aille moi-même au devant de lui ; & c'est alors qu'il se roule, qu'il me mord avec la plus tendre précaution ; & je le tuerois en ce moment, qu'il lécheroit la main d'un maître ingrat. Hommes & femmes !... (1)

« Je m'en allai avec mon ami, c'étoit un dimanche au matin, pour voir ma belle amie. J'avois à côté de moi, comme je le répète, mon bon chien, que j'appelle Moustache. Il voulut me prendre un

(1) *Note du Docteur.*

C'est la figure appelée *réticence*. Il ne tenoit qu'au Poëte de déclamer ici ; & je pense que les hommes & les femmes doivent lui savoir gré de cette belle modération, soit chrétienne, soit philosophique.

lièvre sous les poiriers du grand Pierre; mais je n'avois cœur à rien, sinon d'arriver au village. Quand j'arrivai au-dessous de la montagne, j'entendis les violons & les hautbois des Ménétriers; je vis une grosse troupe de monde amassée, & je vis très-bien, à leur allure, que c'etoit pour les fiançailles de Jeanne ma bien-aimée. J'achevai de descendre la montagne : mon chien Moustache me suivoit toujours, & ne me disoit pas un mot : la pauvre bête partageoit ma douleur très-mélancolique & très-sérieuse (1).

» Je passai tout au travers de la plaine, où je vis le blé qui poussoit, & que je maudis, puisque je ne devois pas le manger avec mon amie: je ne disois rien à mon chien, qui me regardoit de temps en temps, & moi je le regardois aussi d'un air point méchant; & il entendoit très-bien ce que cela vouloit dire.

(1) *Note du Docteur.*

C'est qu'il y a parmi les gens d'esprit des douleurs qui ne sont point tristes, & qui sont d'autant plus ridicules, qu'elles singent l'espèce de douleur qui affecte les femmes.

» J'allai droit à l'égliſe, & je vis la nouvelle mariée, qu'on y menoit en cérémonie. Je me mis à côté du bénitier, & je vis tout faire tranquillement; c'eſt-à-dire, ſans manquer à la modération qui convient à un honnête homme.

» Quand on ſortit de l'égliſe, je fis ſigne à mon chien de ſe taire, & je regardai Ils me regardèrent comme je les regardois, & ils m'invitèrent à dîner avec eux. Mon chien n'avoit pas mangé depuis deux jours, & il me lappa de ſa langue, ſur la permiſſion que je lui demandai. Alors j'allai dîner avec les parens & les amis de la fiancée.

» Ils me mirent au plus haut bout de la table, où l'on eſt plus honteux. Je me cachai ſous mon chapeau; & je me mis à careſſer mon chien, pour n'avoir aucune occaſion de parler à perſonne. Mais le cœur de la mariée ſavoit aſſez ce que je penſois. Elle jeta un os à mon ami Mouſtache, & je ne pus m'empêcher de la regarder avec plaiſir. Mais elle ne me fit aucun ſigne du coin de l'œil, comme c'eſt l'uſage quand une jolie fille ſe marie avec un ſot.

« Je vis clairement qu'elle n'avoit pas

d'esprit : mais je cherchois où étoit le mien, puisque je l'aimois toujours; lorsque mon chien, virant la queue, me fit signe de retourner à la maison. Je le suivis dans un bon mouvement de mon ame, & en arrivant, je vis mon petit neveu qu'on avoit couché la tête plus basse que ses reins. Il se réveilla, le doux petit, & toussa bien des fois avec de durs efforts de sa foible poitrine. Alors je dis : Qu'es-tu venu faire au monde, mon ami? A peine y es-tu, que les femmes te tourmentent. Si un homme vit, c'est par le bienfait d'une puissance qui a le secret d'esquiver la puissance des femmes. Elles ne veulent de l'homme que pour lui donner du chagrin (1) ».

(1) *Note du Docteur.*

Ce Poëte me désole; il revient à sa mauvaise humeur. Il est vrai pourtant qu'il est permis à un malade de se plaindre; & que s'il déteste les femmes, c'est avec bien de l'amour. J'ai interrogé une mère & plus de cinquante nourrices, pour savoir ce que je devois dire de ce passage : elles m'ont assuré qu'elles ne vouloient point la mort d'un pauvre enfant; mais qu'en le couchant la tête basse, il glissoit moins aisément vers la partie

« Je relevai la tête du petit, qui, par un regard fixe, me témoigna la surprise où il étoit de me voir de la compassion. Ensuite je pris mon fusil qui reposoit depuis long-temps au-dessus du manteau de la cheminée. La joie de mon ami Moustache, qui se mit à cabrioler, en me disant *bao*, *bao*, me consola tant soit peu de ma tristesse, & je m'en allai tout le long de la rivière, pour voir si cela se passeroit (2)

---

des pieds du lit, & que cela ménageoit leur peine, avec l'économie des langes & des couvertures. J'ai vu que le Poëte étoit un peu médecin, & les femmes un peu épicuriennes.

(1) Sur l'amitié de l'homme pour les bêtes, & des bêtes pour l'homme, il y a de grands exemples dans tous les Livres, & point de raison. Selon mon avis, l'homme aime ce qui se soumet à lui, & la bête aime ce qui lui est utile. Ainsi, cette amitié si touchante ne roule que sur le double pivot de la vanité & de l'intérêt. J'en suis fâché pour le bon ami Rondelle & pour Gui d'Hantone : mais je ne fais pas des notes pour avoir tort. (*Le Docteur.*)

La grande Macaronée.

On ne peut se dissimuler ni taire que c'est ici un travestissement des mœurs si simples & si pures de l'auguste Chevalerie; le Poëte a dessiné tous les caractères de ses personnages d'après l'ancien modèle respecté, & il les place sur la scène ordinaire de la vie; ce qui les traduit tout d'un coup en fort mauvais sujets : mais il se sert de cette occasion pour attaquer tous les travers, tous les abus des personnages & des états que le monde consacre. Il n'a pas prétendu intéresser par les persécutions que souffrent ces héros; & il s'est contenté de mettre en opposition les mœurs écrites avec les mœurs réelles ; ce qui fait qu'il paroît toujours fondé à se moquer de tout. Ce dessein, qui n'est pas d'un ami des hommes, n'est pas non plus d'un ennemi de l'humanité, & il a son point de vue très-philosophique. Ce qui reste de clair après la lecture, c'est que des Chevaliers, dans les mœurs actuelles, sont intolérables en bonne morale; qu'il n'y a rien de désintéressé dans le monde; que tous les états sont fondés sur un esprit d'avidité

illégitime par rapport aux vertus préconisées, & que, tout étant réglé par l'or & les distinctions, la bonté ne fait que des dupes, comme la friponnerie fait les honnêtes gens.

Voilà un fond d'idées bien sérieuses, après ce que nous avons dit de Merlin Cocaïe. Mais il est vrai que tout cela ne se fait sentir qu'au Lecteur qui réfléchit & creuse; & que celui qui lit seulement pour s'amuser, n'y voit que les charmes comiques du style, la bêtise affectée, & qu'une sorte de satire qui paroît singerie, malice sans humeur, méchanceté ou espiéglerie d'écolier. Tel est le fond, tel est le voile. Parlons maintenant de l'exécution.

Il n'y a ni plan, ni intrigue, & les aventures se succèdent, comme dans les anciens Romans, avec le dessein manifeste d'écarter tous les rapports qui doivent unir la fin d'un poëme à son commencement. Ces aventures mêmes ne sont pas surprenantes; & voici l'analyse de tout l'Ouvrage en peu de mots.

« Le Héros, nommé *Baldus* ou Baudouin, né des amours d'un Chevalier françois, & d'une Princesse royale de

France, est élevé dans un village près de Mantoue, sans connoissance de son origine. La force de son sang l'élève à des idées au dessus de sa condition. Il maltraite les rustres dont il se croit parent, & fait bientôt parvenir sa renommée aux oreilles de la Justice. Comme il est redoutable, on use de supercherie pour l'emprisonner.

» Ses amis rêvent à sa délivrance. Une partie s'en va, dans l'intention d'appeler le Turc au pillage d'une Chrétienté qui pille tout. Le rusé Cingar demeure, pour attendre & provoquer les occasions. Après bien des tours de son esprit, il vient à bout de déterminer un prétendu frère de Baudouin, celui même qui l'a fait emprisonner, à se rendre, sous un habit de Moine & sous prétexte de confession, dans le cachot du malheureux.

» Ce malheureux Cingar est la cheville ouvrière; & il fait si bien, qu'en délivrant son ami, son frère, qui s'étoit porté pour accusateur, demeure à sa place. Cependant, comme cet échange est bientôt découvert, on marche à la poursuite des fugitifs, qui sont trahis par

par un aubergiſte. Grande bataille; après quoi les héros vainqueurs s'embarquent avec des marchands de moutons. C'eſt ici que Cingar, pour amuſer l'ennui de la navigation, s'aviſe de jeter le belier dans la mer, & que le reſte du troupeau y ſaute après lui.

» Après une violente tempête, le vaiſſeau relâche dans une île déſerte, où le haſard fait découvrir une caverne d'alchimie. On ſe remet en mer, & l'on rencontre des Corſaires : on retrouve tous les amis de la bande, & l'on arrive dans une île enchantée, où une de ces Fées, qu'on appelle aujourd'hui demoiſelles de compagnie, eſt la cauſe, par ſon amour très-incirconſpect, de la mort du beau Léonard, le favori de Baudouin.

» Celui-ci retrouve ſon père dans un hermitage. Les enchantemens de la Fée ſont détruits, & l'île Merveilleuſe ſe trouve être une baleine, qui, en ſe remuant, laiſſe tous les héros au milieu des ondes.

» Heureuſement que le géant Fracaſſe eſt là pour recevoir tous les compagnons ſur ſes épaules, & les ſauver:

mais ils retombent dans d'autres périls, d'autres enchantemens, dont ils se tirent, avec la résolution d'aller, comme on dit, à tous les diables. Ils se confessent tous, par forme de préparation, pour un si grand voyage; & c'est la seule fois que le malin Cingar se trouve embarrassé: tout son esprit lui manque pour se tirer du pas de la confession.

» Les prodiges commencent ici, comme si l'Ouvrage ne devoit jamais finir. Le nez de Cingar s'alonge jusqu'à la ceinture; un autre devient âne par les oreilles, & tous se sentent transformés en ombres encore douées de leur esprit, mais privées de tous leurs organes. Arrivés dans les enfers, c'est là qu'ils voient toutes les espèces de chimères qui gouvernent les hommes, l'inanité des choses, la cause des métamorphoses d'un amant en âne, d'un parvenu en paon, d'une belle actrice en sauterelle, & pourquoi les gens d'esprit ont le malheur de se voir alonger le nez si fort, qu'on les mène par-là.

Voilà toute la matière de douze mille vers distribués sans grande façon, comme on voit, & filés néanmoins

avec un si singulier artifice, avec une succession de détails si piquans, que, tout en se plaignant de la longueur de la route, on ne peut s'empêcher de la parcourir. Il ne nous reste qu'à faire connoître quelques-uns de ces morceaux, choisis de livre en livre, & traduits à notre manière.

Le début pourra paroître curieux aux amateurs de Littérature, qui en connoissent les règles consacrées.

Phantasia mihi quædam phantastica venit
Historiam Baldi grossis cantare camœnis,
Altisonam cujus famam nomenque gaiardum
Terra tremit, baratrumque metu se cagat adossum.

« Il me vient je ne sais quelle fantastique fantaisie de chanter en vers grotesques l'histoire de ce Baudouin, dont l'éclatante & gaillarde renommée a consterné d'effroi la terre, & fait suer de peur jusques dans les enfers.

» Je n'ai pas besoin de vous, Calliope, Clio, ni Melpomène, non plus que de votre imberbe d'Apollon, qui fit, & fait encore, & fera des Poëtes si savans, qu'ils ennuient. J'ai des Muses plus véridiques, logées dans un certain

coin du monde, peu connu des autres Prophètes, où elles s'occupent, l'une à couper la patte des Lazagne & des Macaroni ; l'autre, à souffler prestement sur la marmite, qui s'enfle & murmure ; & l'autre, tant à rôtir des gauffres sur un fourneau, qu'à ranimer sa braise, en l'irritant du vent de son tablier.

» Au sommet d'une montagne où les chèvres graviroient à peine, il est un lieu que les François appellent Montauban ; c'est une citadelle taillée dans la pierre vive, & qui, battue par des bombardes, en seroit aussi peu chatouillés, que si c'étoient des pois verts.

Non bombardarum stimans batimenta lupinum.

» C'est-là que demeuroit Guidon, un arrière petit-fils de Renaud le fameux. Guidon n'a pas encore eu le bonheur d'être célèbre ; mais il fut très-bon homme. Le Roi de France lui étoit très-bon ami, & la fille aussi du Roi de France.

» Elle se nommoit Baudouine, étoit belle, bien dévote, & bien sage : mais, hélas ! il y eut à Paris un brillant tournois, dont l'annonce fit dérouiller tant

& tant d'armures, broder tant de livrées, composer bien des devises, & ferrer bien des chevaux. La plaine Saint Germain fut couverte de pavillons; les zéphyrs, embarrassés à leur passage, murmuroient contre des milliers de bannières; les airs resouloient au loin par le carillon des cloches dans les hauts clochers, par le cri des fifres & le retantamplan des tambours. Il arriva tant de gens d'armes & de curieux, que les écuries & les cabarets étoient pleins, & que c'étoit une admiration de voir qu'il y eût tant de canaille créée sur la terre.

Obstupuere omnes quod tanta canaia creatur.

» La belle Princesse, accompagnée de filles d'honneur apparemment, de matrones honorables, & de Duchesses honorées, attiroit tous les regards sur elle, comme la bouteille entre les verres. Ses yeux étoient curieusement, impatiemment tournés à toutes les avenues, pour voir arriver Guidon, que voici monté sur un vif & preste petit cheval noir gascon, qui caracolla trois fois, & fit trois fois tourbillonner la pous-

fière ; puis avec gentilleſſe il jeta ſes deux jarrets en l'air, avec deux petarades qui reſonnèrent clairement.

» D'une vocation ferme & ſincère que la Princeſſe ſe ſentit tout à coup, elle ſe promit d'être quelque choſe à ce Cavalier du joli cheval. C'eſt à grand'peine ſi elle ſe poſsède, & elle ne voit rien qu'on ne doive exalter dans la perſonne, la livrée, & l'admirable honnêteté de ce Cavalier charmant. Guidon, qui leva les yeux, rencontra, œil pour œil, ceux de la Princeſſe ; & de ce choc très-volontaire de leurs regards, il en réſulta un moment de penſée avec un ſoupir.

» Au moment où le Chevalier penſoit, voici le taratantara des trompettes qui lui donne dans les oreilles : les chevaux s'ébranlent & ne veulent plus demeurer oiſifs. Oh ! quel plaiſir de leur voir dreſſer la tête & leur fine oreille au ſon clair & perçant, balancer leur corps avec ſoupleſſe, frapper la terre d'un pied prompt, d'un coup ſec, & de les entendre répondre d'un henniſſement joyeux aux trompettes éclatantes, au tintamarre qui étourdit ſi bien tout

le monde, que perſonne ne s'entend parler.

» Guidon rencontre ſon premier Cavalier dans la carrière, & lui fait montrer au firmament la plante de ſes pieds; un autre, très-galamment paré pour ce beau jour, eſt, de la main de Guidon, porté dans la pouſſière arroſée par les chevaux, & il en eſt pour ſa culotte neuve.

» Après la victoire, le triomphe : que de couleuvres avalées par les guerriers malheureux! Après le triomphe, le feſtin! combien de coups de pieds endurés par les chiens ſous les tables! Après le feſtin, les danſes : ah! que de jolies mains timides myſtérieuſement tâtonnées entre les habits! Après la danſe, le lit, où chacun s'en alla dormir, pour ſe lever le lendemain matin.

Iter dormitum propter domatina levare.

» Eſt-il écrit qu'éternellement l'amour tournera la cervelle des perſonnes ſi ſages & ſi bien élevées; d'un vaillant homme de Céſar qui ſoumet le monde, & qui ſe ſoumet à une gourgandine couronnée; d'un Hercule qui jette ſa peau de lion,

pour se mettre en jupon court ; d'un Annibal qui marche sur le ventre des Romains à Cannes, pour venir courir la pretentaine dans les petites rues de Capoue ; jusqu'à ce grand Samson possédé d'un esprit divin ? tout seul il extermine une armée : il aperçoit un chiffon de fille, il s'y frotte, & le voilà tondu.

Le lendemain donc on chercha bien par-tout, chez la Reine, chez les amies, au couvent, au confessional ; peut être Baudouine y seroit-elle. Non, du tout, elle est sur la route des pays étrangers, je crois même qu'elle a soif : elle traîne de cailloux en cailloux de petits pieds tendres que la nature n'avoit faits que pour fouler des fleurs, des fleurs de soie brodées sur des tapis, ou des fleurs odorantes semées dans les prairies (1) : son

(1) Nous en demandons pardon : mais on doit commencer à comprendre qu'il nous est impossible de rendre la vivacité de ce style descriptif, toutes ces images, de nuances rapprochées & opposées, & ce mérite de plusieurs Langues harmonieuses & précises, dans une seule, dont la marche est embarrassée par des articles!

amant la porte à califourchon, pour paſſer les ruiſſeaux & les montagnes; tandis que le Roi de France ne ſait pas trop comment digérer l'aventure, & qu'il envoie des eſpions par-tout & ſous toutes ſortes d'habits, en Moines, en Marchands, en Comédiens.

L'amoureuſe Princeſſe eſt un peu dérangée dans ſa ſanté: mais qu'importe quand on a été heureuſe? Naiſſez, noble fils de la nature & de l'amour: viens, Baudouin, viens te montrer comme un ſpectacle magnifique à ce triſte Univers, & ſurmonter, avec ton ſeul courage, tous les maux, tous les vices qui t'attendent, comme des brigands ſur la route de la vie.

En faiſant connoître la ſociété du Héros, nous donnerons un modèle de maître dans l'art de deſſiner des portraits, & de rendre ſes perſonnages en quelque façon viſibles pour le Lecteur.

Portrait de Baudouin.

Mon jeune Héros n'eſt pas né pour cet accord qui unit les ames communes: la nature ſemble lui donner un frère;

mais ſon ame le déſavoue. Il eſt le Roi de ſa famille, ou bien il ne veut pas de famille. Ceux qui ne ſont pas de ſon côté, ſont ſes ennemis. C'eſt inutilement qu'on l'envoie, comme un enfant des Patriarches, à la ſuite des géniſſes & des brebis : donnez-lui des chevaux, donnez lui des armes, il ne reſpire que pour des mouvemens belliqueux, & il laiſſe le troupeau ſur la foi des loups, pour aller à la ville chercher bataille, ou quelque bon vieillard avec qui diſcourir. Souvent il a rapporté ſa tête fendue; mais il faut avoir uſé plus d'une compreſſe avant que de mériter des couronnes ; & les enfans nourris dans des langes de ſoie, mourront ſur le duvet auſſi vils & obſcurs que le mendiant ſur ſa paille.

Lorſqu'il eut une *croix de pardieu* bien liſible, il apprit rapidement, & moins par envie de ſavoir ; que par une généreuſe impatience qui le portoit à vaincre ſur le champ toute eſpèce de difficulté. Ses rudimens & tous ſes autres élémentaires enveloppèrent les ſauciſſes: mais quel amour, quel reſpect, & quels ſoins pour les brillans volumes de Roland,

de Renaud, des faits de Trébizonde & de la Cour de France ! Il palpite; une noble rougeur colore son front généreux en lisant tous ces beaux exploits d'hommes bons & vaillans dont aucune image ne se présente autour de lui. Le voilà qui pleure de magnanimité, en comparant la bassesse des enfans de son école, à la grandeur de *l'enfant Roland*, qui est en effet un livre merveilleux, sur lequel on peut consulter Plutarque, ou le grave Auteur Sifilicomandritas de Cacaphonie. (*On a dit que Merlin Cocaie en étoit l'Auteur*).

Les joueurs les plus agiles & les plus robustes sont émerveillés de son adresse à tous les jeux d'exercice. Une balle frappée de sa raquette est une parcelle de la foudre qui fend l'air plutôt que la vue ; & son adversaire n'a jamais le temps de la mesurer, tant elle lui parvient roide & subite. Cependant il joue savamment, le petit, & ne se soucie pas de la gloriole de faire voler sa balle dans les airs : il la porte en ligne horizontale, prompte, & très-peu élevée.

Bientôt on ne parle que du petit payſan dans Mantoue. Plus d'un enfant

de bonne maiſon reçoit le fouet des timides mains de ſa mère, pour avoir cherché ſa compagnie. C'eſt un enfant d'une force & d'une audace à faire peur à tout le monde. Il s'en ſoucie comme des Diables de l'enfer, & il n'y a pas ſous le firmament de gaillard plus fier que lui.

Il n'eſt pas pourtant de ces grandes tailles qui menacent ruine. Mais il a une téméraire poitrine qui ſe déploye avec beauté & qui s'avance contre quiconque. Il a les flancs pincés, la jambe nerveuſe, le pied petit & la cuiſſe ronde, pleine, auſſi légère que celle d'un tigre: il promène de part & d'autre deux yeux fermes & vifs ſous un front poli comme l'ivoire; il marche avec gravité; mais ſon pied pourtant ne ſemble pas effleurer la terre; & ſans qu'il ſe gêne, ceux qui le ſuivent, ſont obligés de faire deux grands pas pour équivaloir à un des ſiens.

Tel eſt mon Héros, que tout le monde fuit, & qui eſt bon comme le pain, qui achète une corbeille de la fruitière, pour répandre les pommes aux enfans qui n'en ont pas, & qui ſe plaît à cau-

ſer avec les vieillards, pourvu que ce ſoit de pair à compagnon, comme à conſoler toutes les vieilles femmes qui ſe plaignent que le bon temps eſt paſſé, & à venger tous les enfans qui pleurent en ſortant de leur école. Mais il eſt de ſa nature ennemi des pédans, des fripons, des fanfarons, & des femmes trompeuſes: il eſt haï de tout le monde.

Que mon Lecteur ne s'aviſe pas de confondre mon ami, dont j'écris la vie, avec ces *vaillantas* qui portent, depuis qu'ils ſe lèvent juſqu'à ce qu'ils ſe couchent, une épée qu'on croiroit abſolument collée à leur côté, comme à un Saint-George de pierre ou de plâtre. Elle y eſt immobile comme celle d'un grenadier des troupes du.... Et alors qu'il eſt tems de dégaîner, ces Meſſieurs, toujours miſéricordieux, vous diſent qu'ils ont la main malheureuſe, qu'ils ſont ſûrs de clouer leur homme: or leur brette eſt ſi longue, qu'on ſoupçonne qu'ils craignent en effet de trop approcher l'ennemi. Vous leur voyez ſur l'œil un ſourcil peint d'une mêche de chandelle, & relevé comme un arc-en-ciel. Mais ne craignez pas, ils ne promettent que la ſérénité: quelquefois encore une

large mouche noire, qui ne couvre pas de bleſſure, leur donne un air guerrier qui empêche de les attaquer; ce n'eſt que pour le maintien de la paix. Leur main gantée repoſe avec majeſté ſur la poignée de la vierge indomptable, & l'autre main, poſée ſur la hanche, fait, avec le bras courbé en demi cercle, une très-belle anſe à ces pots fêlés. Quand les enfans & les ſervantes ont peur ſur leur paſſage, ils ſourient avec un air de bonté; & quand ils ont peur de quelqu'un plus modeſte qui leur fronce les ſourcils, ils tempêtent comme des Jupiters qui cherchent leur tonnerre. C'eſt en montrant aux plafonds le cul des bouteilles, qu'ils abîment, dépècent, & confondent. Souvent mon Héros les entendit, ces crache-feux: ils vouloient couper des oreilles & percer à jour leur homme. Baudouin, qui étoit leur homme, entroit dans le cabaret, & faiſoit plaiſir au cabaretier; car à cette fois ces Meſſieurs payoient poliment leur écot, ſans faire mine de l'avoir aperçu.

Portrait de Cingar.

Cingar avoit dans l'esprit toute la force que les autres avoient dans les membres. Il étoit aviſé, fin trompeur, & ſa langue étoit toujours prête à donner une bourde. Il étoit petit de taille, mais fort de nerfs dans tout ſon corps ramaſſé. Il avoit le viſage brun, la tête toujours nue, touffue, crêpue; le pied long & plat, la cuiſſe sèche & l'œil vacillant; un peu de bedaine, la poitrine rude, velue, & reculée ſous ſes épaules; malin du reſte, comme ſon nom le déſigne.

Il étoit ſavant, quoiqu'il ne ſût pas lire, ſavant dans l'art de la piperie, ſi bien pratiqué par d'autres à qui l'on ôte ſon bonnet quand ils paſſent. Il étoit toujours à portée d'indiquer le chemin aux paſſans, & s'offroit à les conduire avec généroſité dans les bois. Jadis il avoit porté le coquemard. Maintenant c'étoit une gibecière pleine de limes ſourdes & de crochets, pour entrer partout comme un chat, ou comme le prêteur des ſbirres, qui n'eſt jamais embarraſſé d'ouvrir les portes.

Il ne médite pas inceſſamment des cri-

mes, mais inceſſamment des tours de malice; & il a la main ſi ſubtile, que Baudouin eſt obligé ſouvent de payer pour lui. Quand il paſſe, on s'écrie: Le voilà le méchant, le voilà le fin démon! L'un lui redemande ſes poules, un autre, la bride de ſa cavale & les choux de ſon jardin; un autre encore, le lard qu'il a pêché avec un hameçon par le haut de la cheminée. Mais lui, ſuperbe, paſſe avec un front immobile, ne craint perſonne, & lève ſa cuiſſe à tout le monde.

Ille, ſed immotam frontem tenet, atque bravoſam
Quemquam non metuit; poſt omnes immò petezzat.

Portrait de Zambelle.

C'eſt le frère de lait du Héros. C'eſt l'image de l'homme malheureuſement né, à qui rien ne réuſſit. Il eſt épouvanté continuellement par ſon frère, continuellement dupe de Cingar: s'il eſt avec ſes amis, il eſt la victime impuiſſante, & s'il s'adreſſe aux ennemis de ſes amis, il eſt encore la victime endurante. Un Juge prend ſon fait & cauſe, & il croit que c'eſt par amitié pour lui, tandis que ce n'eſt que par haîne pour Baudouin. Il eſt perpétuellement entre l'enclume & le

marteau, & l'éternelle poupée de tout le monde.

Cependant il a du bon sens, & il a le sentiment de sa blessure. Sa femme le bat, son frère le fait travailler du matin au soir ; & l'infortuné, qui voit des perdrix sur la table, est obligé de se cacher dans un coin pour casser discrètement deux ou trois noix, de peur que son frère ne l'aperçoive. Il est loin d'avoir la moindre envie de mal faire, & il se trouve le personnage le plus ridicule de ce Roman, comme il en devient le plus coupable par sa foiblesse à prêter l'oreille au démon de Cingar.

Voici comme il s'exprime sur sa triste situation :

« O pourquoi suis-je donc si bête ? pourquoi donc ai-je la lâcheté d'en endurer si souvent ? Je ne fais point de mal, ils ont tort ; je travaille, ils mangent tout ; & l'on se moque de moi. Le monde se soucie bien de ta personne, pauvre Zambelle ! Il vaudroit mieux que tu eusses de l'esprit, & que tu fusses méchant. Parce que je suis pauvre, on me fait par-tout l'accueil d'un chien. Parce que je porte mon sarraut tout rapie-

ceté, parce que mon bonnet rouge ne ne me couvre pas la moitié de la tête; parce que mes guêtres ne vont qu'à la moitié de mes jambes; parce que mes talons, sans souliers dans l'hiver, sont devenus rouges comme écarlate; parce que je ne peux jamais avoir un liard pour payer bouteille à quelqun de mes amis, ou pour me faire enjoliver par le barbier : par-tout on fait risée, mépris de moi, & je n'ai que des rebuffades, avec la plus grande innocence du monde ».

« Il ne manque pas de savans, Messieurs, qui me conseillent; mais je n'ai pas un ami qui veuille m'aider : ils sont tous médecins, & me refusent leur médecine. Tous mes camarades & leur amitié ne dressent pas la soupe. Que je sois à mon aise, tout le monde offre sa vie pour moi; que je sois dans la misère, personne ne m'offre une mauvaise chemise ».

Ces vers, quoique du plus bas style, nous paroissent précieux, & nous les transcrivons.

O Mazuche nimis, mens, ô nimis absque sapore!
O Macaron, Macaron, quæ te mateꝛza piavit? ...

Ut canis, heu! quoniam pauper dispellor ubique;
Scilicet est hominum de te grandissima cura!
Et quia noster habet squarzones mille gabanus;
Et quia rota capit nudam mihi scuffia testam;
Et quia dimidios portat mea gamba schiffones;
Et quia calcagni scarponibus absque rubrescunt;
Et quoniam marzam nec habet mea tasca doinam,
Cum quo bonamici possim comprare botazzum,
Cum quo qui radat Barberum solvere fas sit,
Undique sum factus derisio, nausea, scornus....
Non mancant homines me conciliare scientes;
At mancant homines, heu! me aiuttare volentes.
Omnes sunt medici; sua sed medicina negatur.
Omnes compagni; sed non compagna scudella est.
Sum felix? quisquam pro me vult ponere vitam.
Sum pauper? nemo pro me vult ponere robbam.

Portrait du Juge de Cipade.

Le Consul de Cipade étoit le vieux Tignasse, fin praticien, qui recéloit un magasin de méchancetés sous le dôme de son ample bonnet de velours brodé & dressé en architecture gothique. Ce bonnet obombroit la plus ronde & la plus large caboche qu'on ait vue. Et il étoit chargé, dans son ourlet, d'une multitude de papiers, notes, bulettes, as-

ſignations & mémentos à exploiter dans la ſemaine. On voyoit ſortir de ce bonnet deux larges oreilles, où l'on eût pu prendre de quoi faire deux paires d'eſcarpins : elles reſſembloient à ces cavernes que le temps embarraſſe de ſon fumier : ſon nez, d'une race nouvelle, entre la grecque & l'hottentote, avoit cru en forme de truffe prodigieuſe : ſon habit, vergetté par des mains trop exactes, laiſſoit apercevoir la trame, & pour marque de gravité, ſe mouloit boutonné ſur ſon corps du plus haut juſqu'au bas. De temps à autre, & ſelon que le vent ſouffloit, l'habit magiſtral découvroit le commencement du monde & la poſtérité. Deux boutons de corne, qu'on voyoit alors, fixoient ſon haut de chauſſe, à peu de choſe près, au-deſſous de l'aîne, & finiſſoient en deux jarretières de galons, à peu de choſe près, au-deſſus du genou. Il portoit une canne à fer tranchant & pointu, qui lui ſervoit à couper des grenouilles & enfiler des eſcargots dans ſes promenades. Il marchoit, en rentrant dans la ville, auſſi perpendiculaire que le plomb d'un mâçon ; ce qui étoit difficile à comprendre quand

on regardoit par derrière l'arcade que formoient ſes épaules : il avançoit en ſe pavoniſant ; & dans la crainte de nuire à la régularité de la ligne, il ſe faiſoit, avec grace & décence, deux gants de ſa culotte, principalement quand elle étoit neuve. Tignaſſe ne ſaluoit jamais perſonne ; mais du fond de la forêt & de ſes deux yeux, il avoit l'air de commander la ſalutation aux petites gens qui travaillent devant les portes ; & alors, ſans fléchir cette nuque immobile, il s'approchoit du bon homme d'artiſan, pour lui demander combien il avoit d'enfans, ce qu'il en vouloit faire, & pourquoi ſon voiſin Pierre un tel ne balayoit pas ſon coin de rue. Cet homme avoit tellement vieilli avec l'habitude de la juſtice, qu'il ruminoit perpétuellement à la faire, à tort & à travers. Il étoit perſuadé qu'un homme n'étoit pas un bon citoyen, n'étoit pas digne d'être marguillier, ni de ſiéger dans une aſſemblée, ſans avoir réprimé, ordonné, n'importe quoi, & ſans s'être fait redouter de la canaille d'une paroiſſe. Ce fut à lui que le malheureux Zambelle porta ſa plainte amère & contriſtante ; & ce

fut lui qui ourdit la trame où succomba mon Héros. Il ne voulut point croire à ses amis qui l'avertissoient du piège; & il leur donna pour réponse :

Si nobis ragni laqueos texere dolosi,
More tavanorum transpassabimus illos.

» Si des araignées nous ont tendu le piége de leur toile, nous ferons comme les taons, & nous passerons au travers ».

Description d'une fête particulière à la ville de Mantoue.

Au behours du premier Mai, lorsqu'on promène le char triomphal attelé de quatre paires de bœufs, les cornes de ces bœufs sont surdorées, & le char porte une forêt mobile composée d'une tige de chaque espèce d'arbres champêtres; de chênes, de hêtres, de frênes, de saules & d'ormeaux. A chaque feuille, des dragées suspendues se balancent au bout de leur fil, & au-dessus de la forêt; c'est l'image de ce charmant aveugle sans culotte, qui paroît menacer tout le monde de son innocente flèche de

carton. Une procession de jeunes Viergelettes suit le char jusqu'à la nuit : chacune tient sa couronne à la main, & non plus sur sa tête, comme pour témoigner qu'elle n'attend qu'un amant pour la lui donner. C'est une allégorie savante & bien agréable, imaginée par nos aïeux au printemps. Toutes ces filles ont à l'autre bras de jolis paniers pleins d'œufs que les garçons cassent quand ils peuvent approcher de la file; & ces aimables novices, en atours simples de bergères, courent la ville en chantant durant trois jours; & il n'est permis aux épouseurs de les demander en mariage qu'après la fête, c'est-à-dire, lorsqu'elles ont cérémoniellement annoncé leur bonne volonté.

Baudouin devant ses Juges.

Un lion, de sa griffe redoutable, en impose à tous les animaux; mais il peut être tué par la foible morsure d'un rat. Baudouin fut pris au piége qu'on lui avoit tendu, & qu'il avoit méprisé. Le sort du barcarole est de servir de pâture aux poissons; celui du mar-

chand, d'être escroqué par des fripons; celui du pauvre, d'expirer sur la paille, & d'entendre des reproches pour dernières paroles de la voix humaine, & celui d'une none, de maudire ses parens à l'article de la mort.

Baudouin, qui avoit renversé morts sur morts avec un digne courage de Héros; qui avoit succombé sous la chûte d'un plafond, & qui, dans cet état, avoit encore vu ses ennemis le regarder sans oser tomber sur lui; l'infortuné Baudouin, meurtri, matté par son mépris pour les hommes, plutôt que par leur puissance, se laissa lier comme une brebis qu'on va tondre.

More pecorsellæ quando sibi Luna tosatur.

Les gens d'un certain ton, qui frémissent à l'idée d'une force & d'un courage prodigieux, le jugèrent plus promptement que les Juges, & de leurs fenêtres ils l'envoyoient à la potence.

Amené devant le Juge Begaioffe, il ne voulut pas ouvrir ses lèvres; mais il rongeoit un caillou dans son cœur. Son sang coule, & on l'interroge. Le vieux Tignasse arriva en essuyant son front

front de ſon bel habit, & en ſe grattant l'échine qui venoit d'être bâtonnée. Il déduiſit les griefs, & accuſa le Héros d'être principalement un eſprit fort, qui gouvernoit toute ſa famille avec empire.

Baudouin tourna ſur les Conſeillers, qui ſe récrioient au nom d'eſprit fort, des yeux ſereins & pleins de majeſté.

Eſt-ce ainſi, leur dit-il, que vous me témoignez le reſpect que la juſtice vous recommande pour le malheureux ſans défenſe? Eſt-ce la loi du Dieu qui vous dicte vos arrêts? ſont-ce les lois des ſages, que vous pratiquez à mon égard? n'avez-vous pas de honte, miniſtres des lois, d'employer des fraudes contre un miſérable accuſé? que fera ce vil peuple, ſi vous lui donnez cet exemple? ignorez-vous qu'il ſuffit à la canaille de pouvoir abuſer d'un exemple? qu'attendrez-vous d'elle, quand vous lui aurez appris à ſe pervertir? & ſi je vous accuſois, moi, dans les liens, pourquoi ma voix ne ſeroit elle pas entendue, comme celle de mes calomniateurs? Taiſez-vous, dit le Juge Begaiaffe. Parlez ainſi, reprit Baudouin, au faquin que la mort ou votre pré-

ſence peut intimider. Je ne connois point la maxime vulgaire de taire la vérité. Je vais vous la dire, parce que je la ſais. Vous avez peur de ne point trouver de coupable, & vous êtes plus prompts à en forger qu'à en démaſquer, afin qu'on ne demande pas à quoi vous êtes bons.

On l'entraîna dans un cachot, où ſa voix ne fut plus entendue.

La confeſſion de Cingar.

Lorſque Cingar entendit qu'il falloit ſe confeſſer, toute ſa peau ſe reſſerra pour faire la chair de poule : tous les autres compagnons ſe dépêchèrent volontiers; mais Cingar ſoupiroit, & ne ſavoit par où commencer. Sa mémoire lui rappeloit toutes ſes malices en confuſion, & il avoit fait autant de péchés qu'il y a d'étoiles au firmament. Il eſt prêt à devenir fou, quand il penſe à la néceſſité de s'accuſer, lui qui a toujours fait le bon apôtre.

Cependant ſon tour arrive, & la frayeur recommence à lui glacer les ſens & les lèvres. Baudouin, d'un ton

ricanneur qui le confond, lui dit : Allons donc, colombe, innocent agneau, belle ame chaſte de mon Cingar, plie tes genoux : tu es trop pur pour avoir peur.

Il s'agenouilla, mais ſans beaucoup de graces ni de dévotion : il eſſaya de ſe ſouvenir comment on faiſoit le ſigne de la croix ; & dans l'incertitude, ſon bras demeura tout à fait immobile. Quand il fallut commencer, il trouva ſa langue paralyſée ; & il ne ſut entamer ni par la fin, ni par le commencement.

Baudouin, qui l'entendoit pouſſer de gros ſoupirs, chuchottoit à l'oreille des camarades, en riant dans le coin ; ils l'examinoient tous, & connoiſſoient aſſez le bon pélerin. Ils virent que le front lui ſuoit à merveille, & que certainement il faiſoit une action qui le fatiguoit plus qu'aucune de ſa vie. Son viſage ne ſe ragaillardit un peu que quand on lui donna la pénitence, parce qu'il comprit que la choſe étoit faite, & il promit bien volontiers de la remplir. C'étoit ſon habitude très-familière

de promettre toujours, pour se débarrasser d'une mauvaise affaire.

Baudouin, qui l'aimoit, le releva dans ce premier moment de joie, & lui dit: Mon ami Cingar, tu sais comment une femme est foible à succomber. Dès que sa taille a pris la forme d'un tambour, & qu'elle voit avancer le cruel moment de payer le plaisir qu'elle a pris, elle voudroit n'avoir jamais eu de mari: mais quand elle a vu la face de l'innocente créature, le cœur de l'aimable mère est tout joyeux, & le mari si funeste lui devient plus cher que jamais. Toi, Cingar, tu feras la même chose. Voilà le fardeau enlevé de tes épaules; mais ton penchant te rechargera bien vîte d'une montagne de péchés qui ne te sembleront lourds qu'au moment de les déposer à l'oreille sacrée.

Hélas! mes amis & compagnons, nous ressemblons tous à Cingar, & nous avons chacun notre pente à succomber vers le mal. Quel est l'homme qui se diroit assez sûr de lui, pour ne jamais broncher dans un chemin si glissant? quel est, sur la terre, le sage qui

ne ſe ſoit pas laſſé d'endurer une tentation qui flatte ou notre ame ou nos ſens, & qui n'ait pas été renverſé par l'énorme poids de l'humanité ? Il eſt de l'homme de pécher. Je ſais que rien n'eſt ſi facile que la faute, & ſi difficile que l'amendement : mais de quelle vertu peut on ſe flatter, quand on n'a rien vaincu ?

On a bien fait de conſacrer l'uſage de s'accuſer ſoi-même. Ce n'eſt pas de Dieu que les méchans ont peur ; ils redoutent un autre homme quand il peut les punir, & l'aiment quand il peut ſoulager leur conſcience. Avec cette amitié, cette confiance, cette franchiſe, c'en eſt aſſez pour faire un fondement à l'honnêteté & à toutes les vertus dont nous avons beſoin pour vivre en paix & en véritable eſprit de charité.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une créature inſtituée par la religion pour pardonner, pour appliquer un doux appareil ſur cette gangrène du vice, qui, à la longue, tourmente l'ame des plus obſtinés & des plus hardis ; qui nous rend, par une ſainte parole, à ce calme

de la conſcience & de l'amitié pour notre prochain, & qui nous rend meilleurs, ſans nous châtier autrement que par la voie de la tendre piété ?

Il faudroit alonger cette notice juſqu'à remplir le volume, ſi nous voulions rapporter en citations tout ce qu'il y a d'un bon eſprit, d'un honnête homme, d'un ſavant, d'un plaiſant, & d'un homme extrêmement tendre, dans cet Ouvrage rébuté par les Littérateurs. Nous nous bornons maintenant à inviter les curieux à rechercher tous les morceaux qui tiennent aux Arts, à la Philoſophie, & à l'ouvrage raiſonné du monde. Il y a tant d'autres grands Poëtes, que ce n'eſt pas la peine d'y fouiller les tréſors de poéſie dont il fourmille.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LES CONTES
DES GÉNIES,
OU
LES CHARMANTES LEÇONS
D'HORAN,
FILS D'ASMAR;

Ouvrage traduit du perſan en anglois, par Sir Charles MORELL; & en françois ſur la traduction angloiſe, avec 13 figures. 3 vol. in-12.

Amſterdam, chez Michel Rey, 1766.

NOus avons été long-temps indécis à donner ces fictions orientales, par la difficulté d'en faire

l'extrait. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait beaucoup d'imagination; mais c'eſt qu'il y règne une confuſion extrême. On n'y voit point l'ordre admirable, & l'intérêt toujours croiſſant des *Mille & une Nuits*. Nous y avons même trouvé beaucoup de choſes qui ſentent la manière moderne; ce qui nous fait préſumer que le Traducteur a ſacrifié un peu la Perſe à ſa patrie. Il dédie ſon travail au Prince de Galles, & nous apprend que l'Ouvrage a été fait pour l'éducation du Sultan Oſmir, fils du grand conquérant Aurengzeb; & que le but de l'Auteur étoit de donner la vertu pour baſe à la ſcience, & de rendre la ſcience eſclave de la vertu.

Ces Leçons ſont diviſées en douze contes. Nous n'en prendrons que ce qu'il y a de plus ſaillant.

CONTE PREMIER.

Hiſtoire du Marchand Abudah.

UN Iman de Terki avoit deux enfans qu'il menoit tous les jours dans un bois planté d'orangers & de citronniers. Là, après les avoir plongés dans une fontaine limpide, pour les purifier

des funeſtes impreſſions du monde, il les faiſoit aſſeoir à ſes côtés ſous l'embrage de ces arbres odorans, & leur diſoit : Mes enfans, écoutez votre père; ouvrez vos cœurs, encore tendres, aux inſtructions de la vieilleſſe ; laiſſez-vous toucher par les ſages maximes de l'expérience. Les jeunes fourmis ne vont au travail que lorſqu'elles y ſont conduites par les plus anciennes; l'aiglon ne s'approche du ſoleil que ſous les aîles de ſa mère.... Enſuite viennent des hiſtoires morales ; dont voici la première.

Abudah étoit le plus riche marchand de Bagdad ; il étoit auſſi le plus honnête, le plus charitable, le plus généreux de ſes concitoyens : mais ni ſes richeſſes, ni ſa vertu, ni une femme plus belle que la plus ſéduiſante des Circaſſiennes, ni des enfans plus jolis que ceux des Fées, ne pouvoient délivrer ſon eſprit de la terreur qu'il éprouvoit chaque nuit. A peine étoit il dans ſon lit, qu'il ne manquoit jamais de voir une petite boîte qui marchoit toute ſeule, & de laquelle ſortoit une petite ſorcière effroyable, qui lui di-

ſoit : O Abudah ! en vain Mahomet te comble de biens, tu ſeras malheureux toute ta vie, ſi tu ne cherches pas le taliſman d'Oromanès. Après ces mots, la magiçienne rentroit dans ſa boîte, & le pauvre homme ne faiſoit plus que ſoupirer toute la nuit.

D'abord il n'oſa faire part de cette viſion à perſonne, de peur qu'on ne ſe moquât de lui : mais ne pouvant plus tenir contre l'importunité toujours renaiſſante de la maudite ſorcière, il demande à ſes parens, à ſes amis, s'ils ne ſauroient pas lui dire où il pourroit trouver le taliſman d'Oromanès. On n'en ſavoit rien. Il fait publier par un héraut, dans Bagdad, que celui qui lui indiquera ce lieu aura une grande récompenſe. Un pauvre voyageur, qui venoit d'être dépouillé par les Arabes, s'offre à le ſatisfaire. Ce taliſman, lui dit-il, eſt dans la vallée de Bocchim. Des Princes puiſſans en ſont les gardiens, & vous ne pouvez en approcher qu'en répandant beaucoup d'argent.

S'il ne tient qu'à cela, répond Abudah, le taliſman eſt à moi. N'ai-je pas neuf mille arpens de pâturages, douze

mille vergers, vingt-deux mines de diamans, ſix cents vaiſſeaux occupés par moi à la ſeule pêche des plus belles perles de l'Orient, huit cents magaſins, les biens de neuf Viſirs, qui me ſont engagés pour cent ans, ſans parler des plus belles eſclaves de la Circaſſie? Ne perdons pas un inſtant, ajoute-t-il au voyageur.

Il prépare ſa caravane ſous la garde de cinq mille archers, dit adieu à ſa femme, embraſſe ſes enfans, & s'avance, avec des richeſſes immenſes, du côté de la plaine de Bocchim. Enfin, après mille dangers, ſi communs dans la carrière de la fortune & du bonheur, il obtient, pour prix d'un ſi long voyage & d'une très-grande dépenſe, un coffre énorme, fermé de cinquante ſerrures & d'une matière plus dure que le diamant, inappréciable don d'un Génie, qui lui dit: Le taliſman d'Oromanès eſt dans ce coffre; il eſt à toi: ſois heureux.

O Génie bienfaiſant! s'écrie Abudah, quelle obligation tu impoſes à ma reconnoiſſance! Mais les clefs de

ce coffre précieux, tu ne me les donnes pas ?

Pourquoi les demandes-tu ? reprend le Génie. Eſt-ce que tu voudrois ôter le taliſman du coffre ? Ne te ſuffit-il pas de l'avoir en ta puiſſance ? Que veut dire ce mouvement de curioſité ? Voilà cependant les cinquante clefs, puiſque tu les veux ; mais prends garde d'en faire uſage. Sais-tu ſi un mortel peut ſoutenir l'éclat du taliſman ?

Le Génie fait coucher enſuite Abudah ſur le coffre, & l'endort. En ſe réveillant, il ſe trouve dans ſon lit de Bagdad, à côté de la belle Selima, ſon épouſe. Elle dormoit, & ſoupiroit, en dormant, de l'abſence de celui qui étoit auprès d'elle. Mais l'amour qu'il avoit pour le coffre, bien ſupérieur à celui qu'il devoit à ſa femme, attire ſa première penſée. Il le trouve juſtement à la place de la boîte de la ſorcière. Il le voit avec tranſport : mais c'eſt peu de voir ; il oublie l'ordre que le Génie lui avoit donné de ne pas l'ouvrir. Les cinquante clefs étoient là : il en eſſaye une, puis une ſeconde, puis toutes ;

nulle ne peut ouvrir le coffre. Il eſt au déſeſpoir.

Ce n'eſt pas tout : la nuit ſuivante, la maudite boîte reparoît ; la ſorcière en ſort, & lui dit : Inſenſé, tu as le coffre ; mais tu n'as pas le moyen de l'ouvrir. Le Génie s'eſt moqué de toi. Va donc chercher les véritables clefs. Ce n'eſt pas dans la vallée de Bocchim que tu les trouveras, mais dans les bocages de Sadaski. Pars, te dis-je ; ſinon, avant la fin de cette lune, ſois sûr que je vais inventer contre toi les plus cruelles tortures.

A ces mots, elle monte ſur le coffre ; & nul dragon n'auroit pu l'en déloger.

Abudah fond en larmes. La belle Sélima ſe réveille ; & voyant ſa douleur, elle le preſſe tendrement contre ſon ſein. Et pourquoi, lui dit-elle, cette folie d'aller chercher un taliſman au bout du monde ? Sans lui, ne pouvez-vous pas être heureux, dans une ville qui vous honore, avec une famille qui vous chérit, & une femme qui vous adore ?

Vous avez raiſon, lui répond-il ; mais cette indigne ſorcière, que vous ne voyez point, que vous n'entendez point, qui

ne vous perſécute point, m'ordonne d'aller chercher les clefs bien plus loin encore que la vallée de Bocchim.

Dans la crainte des nouvelles perſécutions dont la ſorcière le menaçoit, il ſe diſpoſoit cependant à lui obéir.

Le Ciel eut pitié de lui. Une muſique raviſſante ſe fait entendre; l'appartement ſe trouve embaumé d'un parfum délicieux; un léger nuage deſcend du plafond; il en ſort une beauté charmante, belle comme les céleſtes Houris, nue comme elles, & n'ayant pour parure qu'une guirlande de fleurs immortelles : elle tenoit à la main une coupe de criſtal. Fidèle Abudah, lui dit-elle, reçois la coupe qui contient la ſcience du taliſman d'Oromanès; bois ce nectar précieux; couche-toi ſur le coffre de fer; & ce tréſor ineſtimable te tranſportera ſans danger dans l'heureuſe contrée où tu trouveras les clefs de tous les plaiſirs.

Abudah reçoit la liqueur divine des mains de la Nymphe, plus blanches que l'ivoire, & la boit avec délices. Il s'endort dans le calme le plus heureux. A ſon réveil, il ſe trouva couché

dans un bosquet de roses & de lis, sur le plus voluptueux sopha, préparé par la Nature elle-même. Le soleil, qui se levoit, lançoit le pourpre & l'azur, des portes de l'Orient ; c'étoit un pays enchanteur. Sur un côteau émaillé de mille fleurs & planté d'arbustes, paroissoit un palais. Abudah y porte ses pas : il entre dans une galerie ornée de mille statues d'un travail infini, & toutes avec des attitudes & des actions différentes. Les unes étoient groupées de la manière la plus naturelle ; d'autres étoient isolées ; mais la perfection du travail étoit la même. Ici, c'étoit une Nymphe amoureuse des bois ; là, une Naïade ; plus loin, des amans téméraires, & de jeunes filles qui leur résistoient foiblement. La pudeur alarmée, les désirs secrets du cœur, le feu du plaisir, le ravissement de la volupté étoient vivement exprimés sur le marbre.

La toile ne le cédoit pas au marbre dans ce lieu de délices ; une main céleste y avoit peint la joie des festins, les transports de l'ivresse, les agrémens variés des saisons, les occupations de tous les âges, des bals, des fêtes, un

ſérail rempli des plus ſéduiſantes beautés, des tête à tête paſſionnés, tous les myſtères de l'amour.

Abudah avance. O prodige ! ô merveilleux effet du nectar qu'il avoit bu! Ce n'eſt plus une repréſentation vaine qui frappe ſes yeux, ce ſont dix Nymphes bien animées, bien vivantes, ſous les plus légers ornemens, qui marchent, chantent, danſent, s'approchent de lui, deviennent ſes conductrices dans ce ſéduiſant palais. Les regards enchantés du favori de Mahomet errent voluptueuſement de l'une à l'autre; il eſt dans un raviſſement qu'on ne peut exprimer; & l'ivreſſe du plaiſir tranſporte tous ſes ſens.

Au milieu du palais, étoit une rotonde de marbre de Paros, bain ſuperbe, dont n'approchèrent jamais ceux des plus grands Souverains du monde. Onze ſophas régnoient autour. Abudah eſt placé ſur le plus beau : les Nymphes vont ſe déshabiller ſur les dix autres; elles le déshabillent lui-même, & le font entrer au bain.

Ici nous croyons devoir abréger l'Auteur des *Leçons de la ſageſſe;* & pour

conserver ce titre à son Livre, nous nous hâtons de sortir du bain.

Des plaisirs variés à l'infini succèdent à celui-là : la musique, la danse, la promenade dans les célestes bocages de Sadaski occupent le reste du jour.

Abudah cependant n'avoit pas encore vu ce qu'il y avoit de plus beau dans ce paradis de la terre. Sous un dais étincelant de diamans & de rubis, porté par douze jeunes enfans plus beaux que l'amant de Psyché, paroît la Reine de ce lieu, qui vient en effacer tout l'éclat. Elle s'asseoit sur un trône d'or, au milieu d'une salle qui a l'air de l'Olympe. Abudah, amené à ses pieds par les dix Nymphes, est trop foible pour soutenir tant de splendeur, & ne sait que se prosterner, comme on fait devant le grand Alla.

D'un regard serein, la Reine le rassure, lui tend la main, & lui dit de la voix la plus séduisante : Heureux Abudah, à qui les destins permettent de venir dans cette délicieuse contrée, pour obtenir les clefs du talisman d'Oromanès ! tu les auras. Approche, Roi de mon cœur & de mes affections, & commence par par-

tager avec moi les délices de ce bocage fortuné.

Elle le fait asseoir à côté d'elle sur le trône des plaisirs, & ordonne à toute sa Cour de se prosterner devant son nouveau maître.

La Déesse, en s'humanisant avec tant de promptitude, rassure bientôt Abudah : son respect fait place à l'amour ; il ose regarder cette Reine céleste ; il voit le feu des désirs s'élancer de ses yeux ; il voit ce qu'il peut se permettre ; il entraîne sa nouvelle conquête sous le pavillon le plus secret.

Nous tirons le rideau de ce pavillon, & nous fermons les yeux sur les Nymphes qui avoient aussi leurs adorateurs, & qui n'imitèrent que trop l'exemple de leur Souveraine.

Mais, hélas ! que la volupté est amère après un moment d'abandon ! Abudah éprouve bientôt que la jouissance produit la satiété, & que la satiété amène la réflexion. A peine sorti des bras de la Déesse, il lui demande les clefs du coffre. Elle les lui donne : il les saisit avec impatience, il les essaye ; elles vont aux ser-

rures ; elles y vont toutes : Abudah lève le couvercle....

O prodige ! ô terreur ! le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, les ténèbres raviſſent la clarté du jour, des cris affreux, des hurlemens horribles ſe font entendre ; le bocage a diſparu, plus de palais, plus de Nymphes.

Abudah croit au moins retrouver la Reine. A l'aide d'un éclair, il la cherche des yeux. O ſpectacle effroyable ! la Reine n'eſt plus que la vilaine petite ſorcière qui fait le tourment de ſa vie, & qui, au lieu de tant de charmes raviſſans, par leſquels ſans doute nos imprudens Lecteurs auront été ravis auſſi, ne lui préſente plus que l'aſpect le plus repouſſant & le plus horrible.

Ainſi, non ſeulement c'eſt elle qui vient de le jeter dans cette ivreſſe des ſens qui le fait rougir ; mais c'eſt elle encore, qui, ſous la forme de la belle Houri, lui avoit donné le prétendu nectar. Malheureux, lui dit-elle, tu t'étois donc flatté de trouver le taliſman d'Oromanès dans la folle intempérance qui règne dans ce bocage, & au ſein de l'impureté ? Les paſſions des

hommes les rendent insensés : suis le cours de ta destinée.

Elle disparoît. Le tonnerre cesse de gronder, les ténebres ne sont plus ; & Abudah se trouve au milieu de cadavres & de mourans, images trop réelles des abus de la volupté.

Il s'aperçoit qu'il est dans une caverne. Il veut fuir ; & la seule issue qu'il aperçoive, est un précipice. Il s'y jette ; mais à chaque pas qu'il fait, il marche sur des serpens, des aspics, emblêmes trop vrais des remords qui le piquent, le déchirent, le couvrent de leur venin.

O Sélima ! femme adorable, à qui es-tu sacrifiée ! Mais à quel mari sa femme suffit elle ?

Tandis qu'il cherche à s'échapper de cet antre infernal, il se sent rudement saisir à la jambe par quelque chose de grand. Qui es-tu, lui dit une voix impétueuse, malheureux, qui peux rester en vie dans cette caverne de désolation, d'horreur, & de mort ?

Hélas ! répond Abudah, je suis en effet un malheureux qui me suis cruellement abusé en cherchant le talisman d'Oro-

manès. Quoi, reprend la voix, c'eſt en t'abandonnant à tous les plaiſirs déſordonnés que tu as prétendu trouver ce divin tréſor?

Je renonce, dit Abudah, à cet introuvable taliſman; mais je voudrois bien ſortir de cette vallée de douleur. La voix différant de lui répondre, il s'abandonna à toutes les réflexions qu'il eſt ſi naturel de faire après une grande ſottiſe. Ah! ſe dit-il, cette ſorcière n'eſt rien autre choſe que mon mauvais génie. Chacun a le ſien. Dans l'un, c'eſt le déſir des richeſſes; c'eſt celui de la grandeur ou de la volupté dans l'autre. Dans tous les hommes, c'eſt tout autre amour que celui de ſes devoirs. O, ma chère Sélima, mes bons enfans, ſi je ſors de ce danger, je ne veux plus vous quitter, pour ſuivre une chimère & un taliſman que je n'aurai jamais. Il ajouta, en s'adreſſant à la voix: « O vous, être ſenſible, qui avez daigné me parler dans cette caverne d'effroi, délivrez-moi de la ſorcière, & daignez me guider ».

« Vraiment, reprend la voix, il y a bien une iſſue pour ſortir d'ici; mais elle eſt très-pénible & très-dangereuſe:

elle te découragera, & jettera l'épouvante dans ton ame... Que peut craindre un malheureux, dit Abudah, à qui il ne reste plus même d'espoir »?

« Prends donc ce chemin, continue la voix, & descends au plus bas de la caverne. Quand tu seras au fond, tu y trouveras l'entrée d'une montagne; ce sera là ta sortie ».

Le malheureux Abudah redouble de courage; il descend, & rencontre tous les périls qu'on lui avoit annoncés. Les ténèbres étoient plus épaisses, les serpens plus monstrueux: la terre manque sous ses pieds; il est dans un marais d'eau infecte & stagnante; des pierres se détachent de la voûte, tombent à ses côtés, & menacent de l'écraser. Il franchit tous les hasards; il est au fond de la caverne: mais elle étoit si basse dans cet endroit, qu'il est obligé de se coucher sur le ventre. Malgré les aspics dévorans, aux dards desquels il est en proie, il s'avance sur ses genoux & sur ses mains, en criant, sanglottant, pleurant. Sa tête est déjà hors de ce séjour d'horreur. Un rayon consolateur de lumière est aperçu dans le lointain; il sort enfin, & découvre une

grande montagne. Il entend ces mots retentir dans toute la concavité des échos: *Vive notre grand Sultan que les montagnes de Tafgi nous ramènent!* Il découvre fur le haut de la montagne un palais immenfe, & une vafte contrée, remplie de villes & de villages. Tout ce peuple vient à lui. Les Vifirs & les Eunuques fe profternent en fa préfence. C'eft lui qui eft le glorieux Sultan de Tafgi. On le revêt de la pourpre royale; fa tête eft ornée d'un beau turban; & tout le peuple répète: *Vive notre grand Sultan que les montagnes de Tafgi nous ramènent!*

On fait filence; & le grand Vifir adreffe ces paroles à Abudah: « Voici toi, devant qui le foleil n'eft que ténèbres, toi merveille du monde, prodige de beauté, miroir de perfection, diamant de la nature, perle de l'univers, magnifique Sultan, vrai rejeton de Tafgi, ô le plus glorieux des Souverains, nous, tes efclaves, nous tombons à tes pieds. Gouverne-nous à ton gré, & que ton plaifir foit notre unique règle. C'eft par ta permiffion feule que nous refpirerons, par

ta bonté que nous ramperons sur la terre ».

Après cette harangue, le Grand-Visir se prosterna encore, & tout le peuple avec lui, en criant : *Vive notre grand Sultan que les montagnes de Tasgi nous ramènent* !

Que tout est rapide dans la vie, & qu'il y a peu de distance du bonheur au malheur ! Comme ces deux grands extrêmes se rapprochent ! On comprend sans peine quel dut être l'étonnement d'Abudah, lorsqu'il vit couronner sa tête, dans le temps où, pour ainsi dire, les serpens de la caverne lui déchiroient encore les pieds. Mais, hélas ! le bien & le mal n'ont pas le loisir de prendre racine dans nos ames, dont l'agitation égale la violence du mouvement des cieux.

L'homme est incorrigible, ou n'est raisonnable du moins que dans l'infortune ; & le moindre retour de prospérité ne manque jamais de le replonger dans l'ivresse.

Abudah, aussi orgueilleux, après cette harangue du Visir, que s'il eût été harangué toute sa vie, oublie dans un instant

instant toutes ses peines, ses fatigues, même les blessures des aspics. Avec une hauteur majestueuse, il pose son auguste pied sur le cou du Visir, pour lui marquer combien son discours lui a été agréable. Ensuite il lui fait signe de le mener au sérail de ses ancêtres.

Il y est conduit en pompe. Il se rassasie de plaisirs & de gloire. Il pense ensuite au précieux coffre qu'il a laissé enfoui au centre de la montagne de Tasgi ; il ordonne qu'on y envoye des mineurs pour le découvrir.

Le grand Visir ose représenter que ces malheureux périroient dans la montagne : mais le Sultan Abudah, pour le punir de son insolence, ordonne de lui arracher la langue, pour être jetée aux chiens, & de lui couper ensuite la tête. Quelques Courtisans lâches s'écrièrent que c'étoit bien fait, pour apprendre aux Visirs futurs à raisonner, lorsqu'il ne ne faut qu'obéir.

On envoya ensuite un grand nombre de Soldats dans la montagne ; mais ils y périssoient par milliers, excédés de fatigues, & écrasés par la chûte des rochers, ou abîmés dans les précipices qui se creu-

ſoient ſous leurs pas. Le Sultan y en envoyoit d'autres, qui avoient le même ſort. On commença à murmurer; le cruel Abudah fait décimer ces rebelles.

Enfin, après que la moitié de la nation eut péri à la recherche du coffre, on le trouva; on le dépoſa aux pieds du Sultan, qui le reconnut. On crut du moins qu'après cela il laiſſeroit les pauvres Taſgites tranquilles.

Il leur ordonna, au contraire, du ton le plus abſolu, & avec les plus grandes menaces, s'ils déſobéiſſoient, de mettre le coffre en pièces. Malgré tous leurs efforts, ils n'en purent venir à bout. Abudah fit publier une récompenſe pour celui qui forgeroit des clefs capables d'ouvrir les cinquante ſerrures. Un forgeron crut avoir réuſſi. Toutes les clefs ouvroient bien chacune ſa ſerrure; mais la première ſe refermoit d'elle-même, quand il paſſoit à la ſeconde; la ſeconde ſe fermoit auſſi, quand il alloit à la troiſième, & ainſi de toutes, ſi bien qu'on voyoit évidemment que c'étoit un ſort.

Il y a des gens qui ſe fâchent quand ils ne peuvent pas réuſſir. Le Sultan

Abudah étoit furieux qu'une puiſſance inviſible s'opposât à ſes volontés : il ordonna à cinquante hommes de mettre en même temps les cinquante clefs aux cinquante ſerrures. Il crut que c'étoit le moyen de les faire ainſi ouvrir toutes enſemble.

L'épreuve ſe fait, & les cinquante hommes tombent morts. Le Tyran Abudah en fait venir enſuite cinquante autres, dont le ſort eſt le même. Plus opiniâtre par ces morts ſoudaines, il ordonne toujours la même opération ; & il auroit ainſi fait périr tout ſon peuple, ſi pluſieurs de ſes Officiers, excédés enfin d'une ſi énorme cruauté, n'euſſent couru ſur lui le cimeterre à la main.

Pour ſe dérober à leurs coups, il ſe jette ſur le coffre, dont il avoit déjà éprouvé l'aſſiſtance à ſon retour de la vallée de Bocchim, dans une occaſion ſemblable.

Le coffre s'élève auſſi-tôt dans l'air. Abudah s'éloigne ainſi en dormant du royaume de Taſgi, où il avoit fait bien pis que des ſottiſes.

Le ſommeil amortit le feu des paſ-

sions, comme il dissipe les fumées du vin. Ce baume consolateur, qu'un Dieu propice daigne accorder à l'homme pour adoucir sa misère, le délivre encore, du moins quelques instans, des Tyrans & des monstres; & les innocens animaux peuvent respirer quand le tigre est endormi.

Cet Abudah, autrefois si bon, si vertueux, & devenu si méchant dès qu'il eut goûté la grandeur suprême, se trouva, à son réveil, dans une belle prairie, toujours assis sur son coffre, déplorable cause de son malheur & de ses cruautés récentes. Après s'être frotté les yeux, il aperçoit dans la vallée un vieillard respectable qui vient à lui. Sa gravité, son maintien imposant, sa majesté, une sorte de douceur qui tempéroit cette majesté, alarment d'abord la conscience d'Abudah: son aspect vénérable le détermine à fuir. Eh! quel méchant peut soutenir les regards de l'homme de bien?

Mais le vieillard approche d'un air modeste & aisé; & comme l'ancien Roi de Tasgi conservoit encore sa robe de pourpre & son turban, le Sage le salue

avec un respect mêlé de grandeur, & lui dit : O Prince, qui daignes visiter cet asile de la science & de la philosophie, quels que soient ton nom & ton Empire, permets qu'un disciple de la sagesse t'introduise dans le temple que tu vois sur ce côteau. C'est ici la vallée de la vertu ; le vice n'ose en approcher : l'immensité des déserts qui l'environnent, en défend l'entrée. Viens.

Abudah confus suivoit le vieillard en silence, comme un homme qui, ayant cessé de pratiquer la vertu, suit toujours les ames vertueuses par l'instinct de la nature. Les remords sont une excellente chose.

Abudah, surmontant enfin la honte attachée aux remords, dit à son sage conducteur : Le hasard m'a bien servi, & je me suis heureusement égaré, puisque je vous trouve. Mais sa fatale passion, surmontant aussi-tôt le remords, il ajoute : Dites-moi, oracle de la sagesse, si je ne pourrois pas trouver le talisman d'Oromanès parmi ces sources de science & de vérité.

Le prudent conducteur ne lui répond point ; il continue de suivre avec

lui la route qui mène au temple. Arrivé au grand perron de forme ronde, qui donne sur le portique, le Sage lui dit d'attendre, parce que les Rois eux-mêmes n'ont pas le pouvoir d'aller plus loin, sans une autorité supérieure à la leur.

L'ex-Soudan de Tasgi, toujours empreint de sa grandeur, comme un vase d'argile enduit de la liqueur la plus forte, retrouve son orgueil, & déclare qu'il ne veut pas attendre au haut d'un perron. Cependant, malgré cette morgue attachée comme la rouille à la dignité passagère, il fut obligé d'attendre avec une foule de candidats, dont la plupart étoient roturiers. On vint lui dire ensuite qu'il pouvoit entrer comme les autres, & sans nulle distinction de rang, dans le temple, pour y chercher le talisman d'Oromanès. Mais on lui fit comprendre que cet inappréciable trésor, dont la recherche étoit accordée à tous, étoit la dernière analyse d'une infinité de peines auxquelles il falloit s'attendre.

Heureusement pourlui, il trouva, pour l'aider, le savant Abraharad, à qui les secrets les plus cachés de la nature étoient

révélés, & qui connoissoit les propriétés de toutes les plantes & de tous les minéraux de la terre.

L'ex-Sultan de Tafgi croit que c'est là la science universelle, & que le talisman est au bout.

Votre erreur est grande, reprit Abraharad; ce ne sont là que les simples élémens de la science de la Nature. Il est des secrets bien plus impénétrables, qui n'ont été connus que de Salomon, le plus sage des Rois & des hommes. Il vous faut bien plus de travail pour vous élever à la hauteur d'Oromanès, inventeur du talisman que vous avez tant d'envie de posséder. Oromanès étoit le grand Magicien du feu, & le grand Alchimiste du premier des élémens. Mais venez, ajoute-t-il, & descendez dans les voûtes souterraines de ce temple : vous y verrez les laboratoires particuliers de chaque science ; & l'on verra si vous méritez d'être associé aux sublimes & simples mystères de la Nature.

Abudah, au comble de la joie, se félicite d'avoir rencontré le sage Abraharad. Il le suit dans une grande cour souterraine, entourée de portiques, sous

chacun desquels il voit plusieurs Philosophes, à la tête de différentes écoles, & donnant des leçons à leurs disciples. Il regarde avec surprise un nombre prodigieux d'outils, d'instrumens, d'ustensiles de toutes les espèces, dont les voûtes, les murs, & le parquet étoient remplis, toutes choses indispensables à l'art qui veut imiter la Nature.

Abraharad commence à préparer des matières; il les met dans des vases, allume ses fourneaux, combine les sels, les terres, les esprits. Il varie les doses, & multiplie les expériences.

Puis il dit à Abudah : O Sultan, patience & persévérance sont les deux premiers instrumens du Sage. Sans eux il y a tant de choses cachées, qui contrarient ses observations, qu'il ne pourroit rien faire. Le secret que je prépare sous vos yeux, est le grand *démogorgon*, ou le dissolvant universel. Le procédé est long & ennuyeux pour un Prince, & les manipulations sont difficiles.

Le Sage fait, sous les yeux d'Abudah, toutes les plus curieuses & les plus belles expériences de la Chimie, &

même de l'Alchimie. Il lui montre les principes de toutes choſes, les cauſes productrices des arbres & des fruits; du ſuc qui s'amaſſe dans les ramifications, qui s'étend en feuilles, qui s'accumule en grains attachés à la même tige, qui, terreux d'abord & ſans ſaveur, devient ſucceſſivement âcre, aigre, doux; rival du ſoleil, il cuit & colore le raiſin du plus beau pourpre; il compoſe & détruit mille couleurs diverſes.

Un inſtant après; il change ſon laboratoire en une chambre ob cure. Il fait ſuccéder aux ténèbres la plus vive lumière.

Abudah eſt rempli d'admiration en voyant écrit ſur la muraille ſon nom en belles lettres d'or. « Ne vous laiſſez pas éblouir, lui dit le Sage, par cette brillante apparence. Cette couleur de feu n'eſt produite que par un phoſphore, c'eſt-à dire, par l'extrait des excrémens: ce qui vous prouve, ô Monarque, que ce qui paſſe ſouvent pour vil & abjeét, peut enfanter des merveilles dans le monde phyſique comme dans le monde moral.

» Mais, ajoute le Philoſophe, quelles

flammes brillantes j'aperçois au-dessus de mon fourneau ! quel éclat ! quelles couleurs ! le superbe rouge ! le délicieux mélange de vert, de bleu, de rose, de blanc ! O Sultan, les rubis & les émeraudes de ton Empire n'ont rien de si ravissant » !

Abudah vit en effet les plus belles couleurs couronner le creuset du Sage, qui s'écria, en contemplant avec ravissement le succès glorieux de son opération : Le menstruel universel touche à sa perfection ; voilà le grand démogorgon, le dissolvant universel !

Tant mieux, dit Abudah qui ne perdoit jamais de vue l'objet de sa passion favorite ; j'espère que le dissolvant universel mettra bientôt le talisman d'Oromanès en ma puissance.

Calmez votre impatience, reprend le Philosophe ; car il faut du temps pour découvrir où ce trésor est caché.

Je l'ai laissé ici, auprès de ce rocher où vous m'avez trouvé, dit Abudah : il ne me faut que des clefs pour l'ouvrir. Il va chercher son coffre, & l'apporte.

Les clefs sont inutiles, réplique le Sage. Quoique la matière de ce coffre soit

bien dure, elle ne réſiſtera pas à la foudre dont je vais l'environner en fuſion, & qui fond une épée, ſans endommager le fourreau.

Le Chimiſte fait jaillir mille étincelles autour du tréſor. Abudah, qui s'imagine que le coffre va être réduit en poudre, & qu'il verra enfin le fortuné taliſman, s'approche avec tout le tranſport de la joie : mais une aigrette de feu, au lieu de ſe porter ſur le coffre, change de direction, vient à lui, le frappe à la tempe & à ſa pauvre cervelle.

Il s'échappe du laboratoire, en faiſant des cris & des hurlemens affreux; il ſe croyoit brûlé vif.

Le Sage le rappelle avec une voix modérée, calme ſa douleur, & lui dit : Vous fuyez le coffre, quand il eſt ouvert. Abudah y regarde; il ne voit rien. Et le taliſman? s'écrie-t-il.

Le taliſman, reprend le Philoſophe, c'eſt le bonheur : vous l'avez cherché dans ce coffre, dans la volupté, dans les grandeurs; ce n'eſt point là ſa place; il ne ſe trouve que dans une ame droite, pure, & ſenſible. Mais, après tant d'agitations pénibles & vaines, venez goû-

ter, au sein de la sagesse, un calme nécessaire.

Abudah dormit, pour la première fois de sa vie, d'un sommeil paisible. Plus de sorcière, plus de pensées inquiétantes. Il se reveille à l'aube du jour. Jamais il n'avoit joui avec innocence du premier aspect du soleil. Avec quel plaisir il contemple ses rayons naissans, qui, du sommet des collines, descendent lentement dans la plaine! Que la nature lui paroît majestueuse & belle, en se dégageant des ombres de la nuit! C'est le monde qui paroît sortir encore du néant. Abudah comprit alors qu'il avoit perdu sa vie. La joie commence à s'insinuer mollement dans son cœur, à l'exemple de la rosée qui, dans le même instant, pénètre délicieusement le sein de la terre.

Le Sage profite du doux enchantement qu'il éprouvoit, pour lui dire: Abudah, comparez l'état où vous êtes à présent, avec vos anciens projets d'ambition, les prestiges funestes de vos sens, l'amour désordonné des plaisirs. Abudah, j'ai eu pitié de vous; je vous ai conduit ici; je vous ai ménagé cette scène délicieuse, pour détruire votre foiblesse,

pour vous donner le moyen de connoître le bonheur. Vous aurez bien de la peine à vous élever jusques-là. Vos sens vous subjugent. Il est permis, il est dans l'humanité sans doute, que l'ame trouve une sorte de délices dans le doux éclat du soleil naissant & dans la fraîcheur du matin; il est naturel qu'elle en soit affectée. Eh! comment ne le seroit-elle pas par l'odeur suave des fleurs, par les ondulations sonores de l'air, par les saveurs des alimens de nos climats, par cette foule d'objets dont les couleurs & la symétrie frappent si délicieusement notre vue!

Je suis homme, Abudah; &, comme vous, cette charmante économie des choses me flatte. Vous avez même déjà gagné, puisque les passions qui vous ont rendu malheureux, vous permettent, depuis que vous êtes dans cette vallée de paix, de goûter ces charmes simples de la nature. Une jeune beauté, au teint de lis, à la chevelure blonde, que j'ai congédiée depuis deux jours, n'étoit pas si avancée que vous. Ayant une passion malheureuse dans le cœur ou dans la tête, elle ne voyoit plus ni l'éclat du

ſoleil, ni celui des fleurs, ni celui de la nature : elle étoit, elle vivoit tout entière dans l'aimable tyran qui ſans doute va la perdre.

Mais, Abudah, pour être plus que cette jeune inſenſée, vous croyez-vous quelque choſe?

Que votre eſprit s'élève enfin au-deſſus du corps. Agrandiſſez-vous en contemplant la perfection de votre être. Affranchiſſez-vous des paſſions, qui ſont les ſyrènes & les tourmens de la vie.

Le Sage déploie tous les grands prinpes de la Philoſophie; il les exagère : il eſt ſtoïcien; il veut que ſon diſciple maîtriſe les événemens par ſon indifférence; qu'il ne donne point d'accès à la crainte dans ſon ame; qu'il ne ſe livre jamais à l'illuſion de l'eſpoir; qu'il renonce aux douces chimères de l'amout; qu'il n'admire rien, ne blâme rien, & ſouffre tout.

La ſageſſe elle-même, pouſſée trop loin, eſt une folie.

Mais tandis que notre Philoſophe déploie ainſi ſon éloquence aux yeux d'Abudah étonné, un tigre furieux deſcend de la montagne voiſine : ſa gueule ar-

dente vomit le feu dans des flots d'écume. A cet aſpect, le Philoſophe, ſi ferme contre les événemens de la vie, pâlit: il fuit en tremblant; & voyant le monſtre qui alloit l'atteindre, il remplit l'air de hurlemens auſſi lamentables qu'inutiles: il eſt dévoré en un inſtant.

Abudah, pendant ce temps-là s'étoit jeté à l'eau, bien ſûr que le tigre, qui a cet élément en averſion, ainſi que le chat, dégradation de ſon eſpèce, ne l'attaqueroit point; & témoin de cette fin tragique du Sage, il s'écrie: Hélas! tant de ſublimes contemplations n'ont donc pu lui donner le moyen d'éviter un pareil malheur, ou lui apprendre du moins à le ſupporter avec courage! Quelles ſont donc les choſes déſirables de la vie, puiſque tel eſt le ſort de la ſageſſe elle-même? J'ai vu que les richeſſes, la volupté, le rang ſuprême ne valoient pas mieux.

Auſſi affligé de la ſcène qu'il venoit de voir, que de ſes propres réflexions il ſuit un ſentier qui ſe préſente à lui entre deux montagnes, & gagne une prairie nouvelle; il y avoit des bergers. Ah! dit-il, ſi l'on peut-être heureux,

c'eſt ici ſans doute; & la condition d'un paſteur eſt la ſeule digne d'envie.

Il s'avance vers les bergers. L'un d'eux s'écrie, en le voyant: Amis, fuyons, c'eſt le Tyran de Taſgi. Non content de nous avoir chaſſés de notre pays, ſans doute il vient encore ici nous enlever nos troupeaux.

Abudah, honteux de cette crainte qu'il inſpiroit, & qu'il avoit ſi bien méritée, conjure les bergers de demeurer, & leur proteſte que ſon intention n'eſt point de troubler leur bonheur. Le ſon d'une voix qui leur étoit trop bien connue, les fait fuir encore davantage. Il ſe repent bien alors de ſa cruauté paſſée.

Mais tout avoit diſparu dans la plaine, & il ne vit plus qu'un vénérable Bramine, appeſanti par l'âge, & qui, aſſis ſur une pierre, l'attendoit en ſilence. Il ſe lève quand Abudah eſt près de lui, le ſalue reſpectueuſement, & dit d'un ton noble & ſimple: Sultan, ce n'eſt pas le Tyran de Taſgi que je ſalue, c'eſt l'homme qu'il a plu à la colère d'Alla d'établir ſur ſon peuple. Mais pourquoi fais-tu le mal, quand tu peux faire le bien? Crois-tu que les mauvaiſes actions

puissent jamais avoir une bonne fin ? Le bonheur & la méchanceté ne vont jamais ensemble ; & ce ne sera ni par le carnage ni par les injustices que tu trouveras le talisman du grand Oromanès. La pieuse humanité est la seule clef qui puisse ouvrir ce trésor. O homme, hâte-toi d'aller au tombeau du Prophète reconnoître tes égaremens, & la vanité de tes folles recherches. Va puiser la sagesse à la source de la pure vérité, & apprendre de l'oracle infaillible quelle est la volonté de celui qui a confondu usques ici tous tes projets.

Ces paroles dessillèrent enfin les yeux d'Abudah. O bon Bramine, dit-il, vous me confondez & m'éclairez en même temps. J'ai offensé la providence & l'humanité ; je l'avoue dans le sentiment du repentir le plus vrai. Jusqu'ici je n'errois que dans des lieux enchantés, antipode du vrai bonheur. Je vais à Médine, séjour encore empreint de la vertu du grand serviteur d'Alla.

Bon voyage, dit le Bramine. Abudah monte sur son coffre, & se trouve bientôt sous la spacieuse voûte d'une mos-

quée. Ah! c'eſt celle de Médine, penſe-t-il tout bas.

Un Génie lui apparoît dans ce temple impoſant, & lui dit, en lui préſentant des clefs : Voilà ce que tu cherches depuis ſi long-temps. Ouvre maintenant ton coffre, & cherche le tréſor d'Oromanès.

Abudah, trompé tant de fois, n'ouvre le coffre qu'en tremblant. Le coffre fatal eſt ouvert. Tire, s'écrie le Génie.

Abudah tire le plus beau bras du monde, orné d'un diamant ſuperbe : mais voyant ce beau bras tout enſanglanté, il friſſonne d'horreur. Le Génie lui dit : Tu vois le bras d'une belle & blonde Sultane, inhumainement coupé par un eſclave qui ne pouvoit en arracher le bracelet.

Abudah, qui ne voyoit pas encore le taliſman, objet de ſes folies, enfonce encore la main dans le coffre ; il en tire un pauvre malheureux chargé de ſacs d'or, puis les plus beaux jouvenceaux, puis les plus belles jouvencelles en habits de pure nature, puis des Rois, puis des Philoſophes, qui tous étoient triſtes,

ou d'une gaieté folle, ou dans l'ivreſſe, ou dans la frénéſie.

Le Génie reprend: Abudah, comprenez-vous quelque choſe à ce que vous tirez de votre tréſor?

Héias! répond Abudah, j'y comprends ce que mes voyage m'ont appris; c'eſt-à-dire, que ni les richeſſes, ni les plaiſirs, ni la grandeur, ni même la Philoſophie ne nous rendent heureux: mais ce n'eſt pas là ſans doute le taliſman d'Oromanès?

Non, vraiment, dit le Génie; ce tréſor ne peut ſe trouver dans de pareilles bagatelles.

Abudah, qui avoit déſiré depuis ſi long-temps l'ouverture du coffre fatal, le referme avec la plus triſte indifférence.

Ses yeux deſſillés ne lui préſentent plus alors, au lieu du coffre, que la vilaine petite boîte de la Sorcière, auteur de tout le mal; & le Génie, voyant Abudah corrigé, dit à la ſorcière: Ton empire eſt fini, ô fatale ſyrène & vrai ſupplice du genre humain, ſors maintenant de ta retraite.

A ces mots, le coffre ou la boîte

déguisée se brise en mille pièces, & la coquine de sorcière paroît sur deux béquilles, & s'avance en tremblant vers le Génie, qui lui dit ces mots : Empoisonneuse des ames, vile créature, qui ne te plais que dans la méchanceté, je vais te punir d'une manière terrible, en faisant du bien, en purifiant le malheureux Abudah, que tu avois rempli de désirs impurs, & réduit sous le joug des passions funestes. Le plus grand supplice que l'on puisse infliger aux méchans, c'est de les forcer d'être témoins d'une action vertueuse.

Il force la sorcière de rester là, sur ses deux béquilles. Il ordonne ensuite à Abudah de se laver dans une citerne. Après cette ablution, il lui dit d'ouvrir un autre coffre. Abudah en tire un petit livre, & y lit ces mots : Apprends, ô mortel, que la nature humaine, imparfaite par son essence, ne peut atteindre à la perfection ; que le vrai bonheur est le talisman d'Oromanès ; que ce bonheur incorruptible est le privilége des êtres immortels : ô créature fragile, soumets-toi donc aux ordres de ton créateur. Remplis dans ce monde infé-

rieur les devoirs qu'il t'impose, jusqu'à ce qu'il plaise à ce principe éternel de t'appeler au séjour de l'immortalité.

Après qu'Abudah eut lu ces divines paroles, le Génie précipite pour cinquante ans la sorcière dans un abîme. Abudah se jetoit à genoux, pour remercier l'Intelligence bienfaisante qui terminoit ses maux; mais il ne vit plus rien, & se retrouva dans son lit à Bagdad, avec la belle & tendre Sélima qui l'embrassoit en pleurant. Hélas, lui dit-elle, cher & cruel époux, vous reprenez enfin connoissance, & vous voilà rendu à la vie, à l'amour, à mon bonheur. Vous respirez, parlez-moi donc.

Ma bien aimée, reprend Abudah, je viens de faire de terribles voyages; &, depuis trois mois, il m'est arrivé bien des aventures.

Mon cher époux rêve encore, répond Selima. Vous n'êtes pas sorti de cette chambre, de ce lit, où nous vous gardons depuis quatre jours, persuadés, hélas! que vous n'étiez plus.

Ce que j'ai vu n'est donc qu'un songe, dit le marchand; que l'Eternel en soit

loué, puiſque je n'ai pas été infidèle à Sélima dans le palais de la volupté, & que je n'ai pas violé la ſainte humanité dans le royaume de Taſgi.

Il regarde enſuite Sélima; jamais elle ne lui avoit paru ſi belle & ſi tendre: il regarde ſes enfans; & le bonheur entre dans ſon ame. Il les embraſſe, il reçoit d'eux & de Sélima les plus innocentes, comme les plus douces careſſes.

Son bonheur commença à cette époque; & il put bien ſe vanter d'avoir enfin trouvé le taliſman d'Oromanès.

NOTICE

MORALE ET CRITIQUE

Sur ce premier Conte.

Cette fiction eſt aſſurément très-ingénieuſe. L'empire ordinaire que les paſſions exercent ſur nous, y eſt peint de la manière la plus ſenſible. Il y a de l'intérêt dans toutes ces aventures du marchand de Bagdad, de la facilité dans l'invention, de la morale dans le récit.

Avec plus de métaphyſique que les Orientaux, nous avons bien moins de charmes; nous raiſonnons, ils peignent. Sans doute leur manière d'enſeigner la morale eſt la meilleure, puiſqu'elle attache; tandis que la méthode avec laquelle nous enſeignons la nôtre ennuie les enfans, ſans plaire à l'âge mur.

Tous les peuples de l'Europe, à force de ſe perfectionner & d'avoir de l'eſprit, ſe ſont écartés de la nature. Les Orientaux ſeuls ont conſervé la manière des temps héroïques. Ne perdant jamais de vue les objets ſenſibles, ils parlent encore comme au temps d'Homère & d'Héſiode. Au lieu d'analyſes & de belles phraſes, ils ont des images. Ils laiſſent aller leur pinceau en raçontant, & ils laiſſent au Lecteur la peine ou le plaiſir de deviner le ſens moral.

Il n'eſt pas difficile d'apercevoir celui de notre Conte. Il nous repréſente un homme à qui il ne manquoit rien pour être heureux, & qui ne l'étoit pas. C'étoit trop peu pour lui d'avoir une femme charmante, d'aimables enfans, des amis; c'étoit peu d'être riche & chéri de tous ſes concitoyens : le preſ-

tige de la volupté vient saisir son ame; il la goûte dans un palais délicieux, & n'est pas content encore. L'ambition vient le tourmenter à son tour : il règne, & abuse soudain de la puissance suprême. Une troisième chimère, plus excusable que les autres, l'attire ensuite; c'est la Science & la Philosophie. Il croit par elle toucher au bonheur; il se trompe de nouveau : ce qu'il cherche n'est pas même dans la vie pastorale, parce qu'elle n'a pas la force d'arracher de notre ame les passions dangereuses. Il ne reste plus que la vertu & l'amour des devoirs; & tel est le port où Abudah vient enfin heureusement aborder.

On trouvera sûrement des défauts dans cet Ouvrage, & nous les avons même indiqués au commencement. Mais la négligence est très-ordinaires aux Orientaux. Semblables aux Bonnes qui font des contes à leurs enfans, ils ne sont pas trop scrupuleux sur les vraisemblances; ils sont diffus, & ne soignent guère leur style.

Mais le style n'est que la parure de la pensée. Trop souvent nous ne songeons

geons qu'aux ornemens, & nous parons des ſquelettes ou des poupées; nous les couvrons de fleurs, & nous prodiguons l'élégance, au défaut d'idées. Boileau a bien eu raiſon de ſe moquer de cette abondance ſtérile qui régnoit dans les Romans de ſon temps, & de ces deſcriptions paraſites d'un perron qui s'élève ici, d'un corridor qui règne là, de ces beaux baluſtres d'or, de ces feſtons, de ces aſtragales, qui tenoient lieu d'intérêt.

Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.

Les deſcriptions des Orientaux, bien différentes, ſont, pour ainſi dire, les parties intégrantes & eſſentielles du ſujet.

Mais, il faut l'avouer, les Orientaux ſont bien inférieurs, en un point, à nos nations civiliſées. Ils confondent l'amour avec la volupté; ils ne le repréſentent preſque jamais comme un ſentiment; & quand on ne ſauroit pas que les femmes ſont eſclaves chez eux, leurs Ouvrages nous l'apprendroient d'abord.

Ces défauts, que nous relevons, & ceux que sans doute on observera encore, doivent naturellement déplaire à nos Lecteurs, & par cette raison nous différerons de donner la suite de ces Contes. Avant de nous en occuper, nous désirons de savoir l'impression que celui-ci aura faite sur eux.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA HAINE ET L'AMOUR *D'ARNOUL* ET DE CLAIREMONDE.

Histoire Provençale, par le Sr. DU PERIER.

Paris, 1727, in-8°. — 1667, *idem*, &c.

L'AUTEUR de cet Ouvrage prétend n'avoir écrit qu'une histoire sincère de la haine de deux familles puissantes de sa province. Nous avons feuilleté le Nobiliaire, pour y trouver une clef. Il nous paroît impossible d'appliquer cette histoire

à aucune maison actuellement ou précédemment existante. Il ne nous a pas été plus facile de nous procurer la moindre lumière sur le sieur du Périer.

« »

La Comté de Provence auroit été assez tranquille, à l'époque de l'histoire que nous allons raconter, puisque l'Empereur Charles-Quint n'avoit pas encore manifesté les desseins qui échouèrent contre Marseille, à sa grande confusion: mais les inimitiés de deux Maisons principales fatiguoient les vassaux, & les épouvantoient de leur acharnement à se détruire.

D'un côté, c'étoient des hommes brillans, spirituels, gouvernés par l'honneur & par toutes les idées courantes du mieux en conduite & en galanterie: prompts à aimer, prompts à servir & à changer: ignorant l'art de nuire, nuisibles pourtant & corrupteurs: pleins de prétentions, qu'ils ne masquoient point, mais qu'ils annonçoient avec des graces: généralement amis de tout le monde, cependant terribles pour l'ennemi qui

vouloit l'être, & qu'ils savoient défier & vaincre, beaucoup mieux qu'ils n'entendoient à le miner. Le Comte Arnoul fut élevé parmi eux, & dans ces principes aussi charmans que relâchés.

De l'autre côté, dignité sombre, taciturnité, règles sévères. Les hommes étoient ici froids comme le nitre, & inflammables comme lui; ne tonnant jamais en vain, quand on n'avoit pas prévu leur coup; orgueilleux sans ménagement, & bas sans souplesse; jaloux d'or & de puissance, mais impénétrables sur les moyens de les acquérir. Ils refusoient les amitiés & les services comme des insultes, & sollicitoient les graces comme des droits; protégeoient avec publicité, & ne connoissoient, pour s'attacher des créatures, que les moyens de l'intrigue & de la crainte, comme les autres ceux des services & du plaisir: tels étoient les parens de la belle Clairemonde.

Tous hors des règles de la sagesse; les uns, enfans gâtés de la nature; les autres, fanatiques de la règle. Les parens d'Arnoul, fiers & flatteurs dans la disgrace; ceux de Clairemonde, ignobles &

hautains. Les premiers, toujours armés d'honneur & d'esprit; les autres, cuirassés de la cuirasse des lois. Ce fut une guerre qui exista entre les hommes de la mode & les hommes de la règle, entre le vice aimable & le vice sauvage.

La haîne de ces deux Maisons s'envenima par succession de temps, jusqu'à les rendre irréconciliables, & à partager la province en deux petites factions. Nous étions bien éloignés alors de cette heureuse légèreté de caractère, aussi prompt à s'offenser qu'à pardonner, & dont toute la colère s'éteint dans une goutte de sang.

Il y avoit très-long-temps que ceux ci s'entretuoient, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; jamais assouvis, & décidés à recommencer avec les enfans, quand les pères n'étoient plus. Toutes les autres familles, ne sachant comment se ménager entre eux, & gagner la bienveillance des uns, sans éprouver la haîne des autres, avoient choisi chacune leur parti; & il en arriva que la haîne se subdivisoit, & subsistoit au gré des deux premières pas-

sions, & qu'aucun Gentilhomme du pays ne pouvoit mourir autrement que d'un coup d'épée.

Le Comte Arnoul, devenu l'unique héritier de sa Maison par tant de pertes, & en dernier lieu par celle de son père, qu'il avoit assisté ; Clairemonde, qui venoit de recevoir les derniers soupirs du sien, & ceux de ses frères, ceux de sa mère, morte de chagrin : voilà ce qui restoit de tant de batailles, avec un oncle de Clairemonde, dont les armes étoient d'une nature bien différente & plus dangereuse que l'épée.

Arnoul, quoiqu'encouragé, dès son enfance, à l'extinction d'une famille ennemie, ne poursuivoit pourtant pas la perte d'une femme ; mais Clairemonde, dévorée de l'amour de la vengeance, pleine du courage d'une tigresse à qui l'on a tout ravi, &, par les principes de sa famille, accoutumée à la haîne des hommes, ne vivoit & ne vouloit plus vivre que pour être l'instrument funeste, persécuteur, & meurtrier de la perte d'un homme qu'elle regardoit comme l'un des bourreaux de tous les siens. Elle est résolue à se perdre

elle-même, pourvu que son dernier regard le voye perdu; & elle maudit le sexe qui la prive du plaisir si cher de se venger par ses mains.

Après vingt combats où son génie de fureur fut pousser tous les amis, tous les obligés de sa maison; après vingt victoires du Comte détesté, désolée par son ascendant, & plus envenimée que jamais, oubliant son cœur & sa raison, elle s'annonce elle-même pour le prix de la tête d'Arnoul. Son courage, sa beauté, la justice de ses ressentimens, la haute fortune & le rang de sa famille ne pouvoient qu'inviter une infinité de rivaux, & rassembler tant d'ennemis, que le Comte succomberoit enfin.

Mais le Comte, dont la cause étoit également juste, toujours favorisé par sa valeur, apprit à tous ces amans, durant plusieurs années, que les armes de Mars étoient meilleures que celles de l'Amour.

Est-il un désespoir, une rage plus profonde que celle de voir à tous momens la gloire & la prospérité d'un ennemi dont on veut à la fois le sang & la honte?

Que les passions sont bien nommées ! & quel supplice ! Clairemonde, retirée chez le Baron de l'Atremont, son oncle, s'y laisse ronger à son vautour affamé de carnage, & voit, dans la perte de tous ses champions, non pas le malheur de leur mort, mais l'effet qui peut porter les autres à faire des réflexions & à se ralentir. Il ne lui paroît plus possible qu'elle abandonne son entreprise, ni qu'elle la conduise à son succès : plus d'honneur, plus de contentement pour elle, sans l'humiliation & la ruine de son fatal ennemi. Le ciel sans doute est injuste, puisqu'il le favorise & qu'il ne la rassasie pas de son sang : aussi l'accuse-t-elle ; aussi se maudit-elle de n'avoir que des mains propres au luth ou à l'aiguille ; de n'avoir que des charmes, que des vœux impuissans ; & de ce que la tête de son oncle, qui est un volcan si terrible, n'a pas encore produit quelque grande idée vengeresse & destructive.

Elle entend dire une fois, & par un effet du hasard qui la persécute ; elle entend dire que le Comte est un homme doux, assez aimable, généreux avec ses

ennemis. Il lui semble que l'univers se déclare contre elle, & qu'on préfère cette amabilité lâche, à la gloire d'une superbe & constante animosité. Tous ceux qui ne pensent pas comme moi, sont mes ennemis, dit-elle; remplissez-vous de mes idées & de mes désirs: puisque vous êtes tièdes, je vous méprise. Il est vraiment bien aisé à celui que tout favorise, de faire le généreux: mais peut-on être las de la guerre, quand on est vaincu?

Ainsi elle repousse les conciliateurs, & veut qu'on la serve; elle veut mourir à la peine, mourir au moins la dernière. Eh! qu'ai-je besoin du ciel, ni des hommes, se dit-elle encore? Oui, je hais, & je veux; je suis donc tout pour moi, & j'ai le bras assez fort, si je sais m'en servir. Là-dessus elle fatigue son esprit, & s'impatiente de ne pas trouver assez promptement un heureux artifice. Elle demeure là, battue par tous les mouvemens de sa passion, & cherche une issue qui ne paroît jamais dans l'absence de la raison.

D'un autre côté, le Comte Arnoul,

exposé à combattre seul une hydre dont chaque tête renaîtroit quand il l'auroit abattue, estimoit néanmoins le courage de sa cruelle ennemie, & ne se soucioit pas de la connoître autrement que par les actes de sa vengeance. Mais comme c'est une alternative assez incommode, que d'être continuellement ou sur un pré à recevoir des blessures, ou sur un lit à les faire guérir; il n'étoit pas éloigné de consentir à l'humiliation de la famille ennemie, & de la laisser en paix. Son fiel remuoit bien encore, à l'idée du Baron de l'Atremont, qu'il auroit voulu tenir entre deux barrières; mais l'infernal esprit du Baron méditoit toute autre chose que cette vengeance incertaine des armes, & ne se présentoit pas : de sorte que le Comte, naturellement ami de la galanterie, se portoit à tous ses duels avec une espèce de regret d'aller battre un amant, & déplaire à une femme qu'on lui peignoit belle, autant qu'une femme peut l'être sans tendresse.

En attendant le qui vive, il se mit à étudier. Nul autre plaisir ne s'offroit à son esprit, au milieu des peines que lui

donnoit cette querelle interminable & héréditaire. Il se livra d'abord aux Arts, qui sont d'assez aimables flatteurs, & qui s'approchent plus près de la nature humaine, qu'ils amollissent, mais qu'ils ne tuent pas. Les Sciences l'intéressèrent, comme une histoire qui pique la curiosité, & dont le dénouement n'arrive point. Il se jeta dans le puits de la Philosophie, au fond duquel on trouve la lumière qui nous éclaire seulement sur nos erreurs & sur nos maux.

Cependant le mélange de ces études n'est pas inutile; c'est la thériaque salutaire de l'ame: elle la rafraîchit lorsque trop de passion l'enflamme, & la réchauffe lorsque trop d'indifférence la glace ou la tient en langueur. On sent, avec les Arts, le plaisir qu'il y a d'être propre à tout le monde; & avec la Philosophie, le plaisir d'être séparé de tout le monde, sans se soustraire à la société.

Ce double plaisir n'étoit pas encore bien goûté par le Comte; & c'étoient uniquement deux idées qui ne s'accordoient pas dans son esprit. Il sentoit qu'il avoit en lui l'honneur, qui fait employer les

armes, & la philoſophie qui ſait les mépriſer; le ſentiment qui porte à plaire, & la noble vanité qui porte à vaincre; & ſans pouvoir s'approcher du point du ſage, il trouvoit beau & lumineux, ce milieu qu'on appelle la vertu d'un honnête homme, où l'on puiſe une force capable de ſe maintenir entre les paſſions & l'apathie.

Si, dans ce moment, Clairemonde eût été moins emportée par l'excès de ſa fureur, peut-être que ſon ennemi ſe ſeroit abandonné à la douceur d'une réconciliation que tant de malheurs recommandoient; peut-être que tous les deux, ſans ſe réunir, auroient pu deſcendre enſemble dans cette amitié précieuſe & bien raiſonnée en faveur de nous-mêmes & de l'univerſalité.

Mais Clairemonde, agitée par l'eſprit des enfers, n'entend point la voix du ciel, qui lui parle tout bas, pour lui indiquer le chemin du repos. Elle n'entend point les derniers ſoupirs des innocens, morts pour ſa querelle, ni les malédictions de leurs parens. Elle ne veut que ce qui lui plaît, ſans pouvoir penſer que

ce qui nous plaît est généralement le contraire de ce qui plaît aux autres.

Hélène étoit une demoiselle pauvre, qui s'étoit attachée à la fortune de Clairemonde. Sa misère la rendoit plus sage. Cette fille aimable, dont l'ame avoit été réglée par le sort plutôt que par sa raison, aimoit véritablement Clairemonde, & partageoit toutes ses peines, mais non pas tous ses desseins. Souffrant elle-même de la voir acharnée à une poursuite si stérile, & ne ruiner que ses charmes & sa renommée, elle voulut un jour lui représenter que sa satisfaction ne dépendoit pas tant des mains d'autrui que des siennes propres, mais sans lui indiquer son idée, & sans contrarier cette nécessité insurmontable d'une grande vengeance.

Oh ! Clairemonde, lui dit-elle adroitement un jour, il me semble, comme à vous, que les hommes sont bien affreux, & je n'en excepte pas même ceux de votre famille. Que de tourmens ils nous causent ! Vous en êtes malade : vous n'êtes pas belle à votre ordinaire. (Qu'importoit à Clairemonde ?) On

vous admire toujours, on ne vous aime pas moins; mais on blâme ces sentimens si peu faits pour s'allier avec les graces, & l'on interprète autrement qu'il ne faut votre colère & vos desseins. La renommée, disoit Clairemonde, consiste dans ce qu'on dit, & c'est presque toujours le contraire de ce qui est. La passion n'entend que son langage, & ne considère que sa satisfaction.

= Oui, Clairemonde; mais elle est aveugle sur ses moyens. Il est vrai que l'homme est une créature funeste, que notre sexe doit vaincre ou tourmenter. La nature a commencé par l'homme, par ce qu'il y a de plus dur, de plus venimeux, de plus indomptable. Elle lui a donné pour armes du fiel, de la bile, des nerfs, & des idées destructives. Elle ne fit qu'une fleur en composant notre sexe; mais elle n'a pas négligé le soin de notre défense & de notre conservation: & en effet, ne nous a-t-elle pas bien armées? Armées de graces, armées de douceur, armées de l'esprit de paix & du sentiment du bonheur; ne sommes-nous pas assez fortes pour vaincre le dragon,

pour le fouler à nos pieds, après l'avoir réduit à s'abattre volontairement sous une force si charmante ? Oui, disoit Clairemonde : la nature a commencé par les démons ; elle a fait les anges ensuite dans son repentir, & pour corriger sa première production.

Or, continua la bonne Hélène, nous voulons être démons, fortes, méchantes, hommes, en un mot. Ces lis qui nous servent de membres, sont-ils du fer ? Nous voulons avoir les mêmes passions que l'homme. Notre lait créateur, bienfaiteur, balsamique, a-t-il l'âcreté du fiel, la nature fulminante de la bile, pour nous forger des membres assez robustes, & capables de porter la charge de ces passions ? Croyez-moi, Clairemonde, on ne peut être autre que ce qu'on est, sans se tourmenter soi-même, & céder un avantage à ceux qui sont ce qu'ils doivent être. Votre situation m'en fait une preuve que je voudrois vous faire considérer.

Clairemonde parut méditer longtemps, de cette méditation profonde du crime. C'est à moi de le tuer, dit-

elle enfin ; tes paroles & mon courage m'en font apercevoir la facilité. Mon ame étoit vile & négligente ; je m'en repens, & vois tout facile maintenant que j'écoute ma volonté.

Il eſt inutile, Hélène, de me parler de crime, de périls, ni d'incertitudes. Je n'ai pas beſoin de juſtification vis-à-vis de ce lâche peuple qui ne peut éprouver ce que ſent un cœur noble offenſé.

Allons le tuer. Je te l'avoue : c'eſt une honte qui me devient inſupportable, de m'être ſervie de tant de gens qui n'avoient pas ma colère, & qui n'étoient pouſſés que par l'ignoble intérêt de ma fortune, de ma perſonne, ou de leur vanité ; une honte de demeurer en ſpectacle à une province, & pour trophée à mon ennemi : qu'il meure ; c'eſt toi qui viens de jurer ſa mort, en me découvrant tous les torts de ſon ſexe infernal. Mais tu te trompes ſur le nôtre ; & il n'eſt pas vrai qu'une paſſion noble & juſte ſoit aveugle ſur ſes moyens.

Je ne paroîtrai point devant mon père, mes frères, tous mes parens, tous mes amis aſſaſſinés, ſans leur montrer avec

joye sur mon bras la dernière goutte du sang qu'ils ont détesté. J'écraserai cette tête qui reste de la couleuvre; & je réparerai cette honte qu'il y a d'emprunter des mains, quand on peut de soi-même déterminer son sort.

Allons, ma chère Hélene. Qu'est-ce que la vie quand on est misérable? Je le suis par le cœur, & toi par la fortune. Nous n'avons que la mort à craindre, & nous ne pouvons la trouver qu'après nous être satisfaites. Nous verrons du moins, en mourant, si le sort mérite notre haîne ou notre respect.

Tandis qu'on juroit ce sacrifice du malheureux Comte, la vie lui devenoit plus agréable & plus chère. Il se laissoit enchanter par l'étude, & s'abandonnoit à la séduction des Arts avec volupté. Le nom du Comte Arnoul faisoit oublier ceux des plus aimables Seigneurs qui figurent parmi les Troubadours. Il chantoit tour à tour le sentiment & la philosophie: ses passions reposoient; & ses regards, plus désintéressés, se portoient sur le monde avec plaisir. Il estimoit un peu plus ces femmes, qu'il

voyoit se faire une autorité presque impérieuse de leur seule foiblesse, & un peu plus ces hommes qui se font, avec toute leur force, une autorité plus modeste & plus réglée. Il avoit aperçu l'espèce de balance qui concilie les vices & les vertus dans le monde, & se tenoit entre le blâme & la louange, sur un point où il aimoit à jouir du double sentiment d'aimer & de pardonner.

Il en étoit à concilier encore avec ces idées la conduite du Gentilhomme qui se fonde sur des vertus contraires, lorsque, des fenêtres de son château, il vit arriver deux jeunes Pages amenés par son Maître d'hôtel qui les avoit rencontrés. Ils avoient, selon l'usage, chacun leur instrument pendant au dos, & une pudeur très-hypocrite au front. L'un se nommoit Herman, & l'autre Clémentin. Ils étoient l'un & l'autre cadets de Gascogne, disoient-ils, & cherchoient leur fortune avec le luth & l'épinette, & quelque peu de talent pour s'aider. La réputation du Comte les avoit engagés à lui faire la révérence, & à lui offrir les plus humbles services de Gentilshommes.

Clémentin parloit; & le Comte n'écoutoit qu'une voix ſecrète qui ſe faiſoit entendre par les yeux, la grace, & la beauté de ſon frère Herman. Il ne ſait que penſer d'un mouvement qu'il l'agite, & rejette un ſoupçon que la nature prend ſoin de former dans ſon eſprit. Il leur fait un accueil plein de douceur & de bienveillance, & les remercie d'être venus pour le conſoler dans ſes peines. Oh! quelle peine peut avoir un Gentilhomme ſi aimable, dit Clémentin? Et cependant Herman, avec des yeux déguiſés par des ſourcils poſtiches & très-épais, ſembloit chercher la place de ſon poignard, ſe croyoit déjà les mains dans les entrailles du Comte, ſe croyoit préſent à la ſortie de l'ame ſi ſouvent maudite, & qu'il ſe propoſe de lui faire vomir.

Puſieurs jours ſe paſſent à s'informer d'où viennent ces deux jeunes frères, & ou ils vont. Ils viennent en dernier lieu de la Bigorre, où la néceſſité de vaincre un ennemi capital de leur famille par la ruſe & le courage, les a contraints de changer d'habits. Ceux qu'ils portent

ont été faits à Bagnières ; & pour écarter quelques ſerviteurs incommodes, ils ont été obligés de feindre une néceſſité d'aller boire des eaux de la fontaine de Cauche, ſous les Pyrénées, & là, d'acheter deux chevaux, & de ſe déguiſer en Pages, juſqu'à l'accompliſſement de leur vengeance. Il ne mentoient point, les menteurs ; & c'eſt ainſi que des gens d'eſprit ſavent mentir en dépoſant la pure vérité.

Durant ces premiers jours, l'épinette de Clémentin lui mérita de grandes louanges de la part d'Arnoul. Avec une ame plus tranquille, il fourniſſoit à ſes doigts des airs gais ou touchans, & l'on eût dit qu'il avoit ſous l'ongle tout les airs des ménétriers ambulans. Mais il étoit ſingulier qu'Arnoul demeurât ſans langue, & comme enchanté, alors que les doigts d'Herman lui parloient ſur le luth : ces doigts n'étoient pas ceux d'un maître, mais ceux d'un Dieu, ou plutôt ceux de la paſſion, toujours plus ſavante que l'art. L'hypocrite féroce avoit déguiſé ſa voix avec une liqueur, l'éclat de ſes beaux yeux avec des ſourcils

poſtiches, & celui de ſon teint par le hâle : néanmoins il charmoit les yeux auſſi bien que les oreilles ; & les regards du Comte aimable le parcouroient avec avidité de la tête aux pieds. Vraiment, dit-il une fois, je ne ſuis pas éloigné de croire à ce qu'on dit les anciens de l'union des deux ſexes, & ce Page me paroit avoir été doué des perfections de l'un & de l'autre. Cependant je l'aimerois mieux fille & lui rendre mes ſervices, que de recevoir les ſiens.

Ces regards du Comte paroiſſoient très-incommodes au nouveau Page ; & ces paroles, très-inſolentes. Offenſé, préoccupé, & préparé à la vengeance, altéré du ſang d'un homme, peut-on ſouffrir ſa louange ? Herman ſentit, durant ces premiers jours, qu'il devoit ſe hâter de conſommer ſa vengeance.

Le Comte étoit, par l'éducation & par le caractère, un homme généralement poli & aimable ; mais ſes malheurs & ſes études avoient fait un fond à cette ſuperficie charmante. C'étoit maintenant par le cœur qu'il étoit affectueux, obligeant, & qu'il avoit toutes les qualités

que la fréquentation fait mieux connoître, admirer, & chérir. Mais les belles qualités d'un ennemi ſont préciſément ſes torts; & avec le deſſein de le punir, il eſt dangereux de les conſidérer.

J'avoue, dit-il un jour à ſes parens, à ſes amis, qu'un certain goût qui m'attache aux Sciences, aux Arts, à la Nature, m'avoit déjà rendu moins agréable l'uſage de mes armes. Je ne ſais plus haïr; & mon cœur, peut-être trop affoibli, n'eſt capable que de l'exercice modéré des ſentimens de bienveillance & de bonté univerſelles. Si l'honneur ne me réchauffoit, je crois même que je pourrois pardonner à mon ennemie, à une femme: hélas! qui pourroit m'accuſer de lâcheté quand je jetterois mes armes à ſes pieds? Mais rien ne me faiſoit goûter encore le plaiſir avant l'arrivée d'Herman & de Clémentin. Ces deux Gentilshommes me ſont venus comme deux anges; & leurs talens & leur compagnie ſont des choſes ſi conſolantes pour moi, qu'il me paroît juſte de les en remercier. Si vous partagez ici, ajouta-t-il à eux-mêmes, les plai-

ſirs que vous y avez apportés, je ne doute pas que les triſtes ſentimens qui vous animoient quand vous y êtes venus, ne puiſſent ſe calmer; & nous jouirions alors enſemble de cette tranquille ſatisfaction que mériteroient toutes les belles ames.

La ſœur du Comte, jeune demoiſelle aimable, prit la parole. Que le ciel, dit-elle, nous délivre donc de cette mégère, de cette funeſte Claire-monde, dont la vie ſera toujours une ſource d'obſtacles à cette tranquillité.

Véritablement, répondit le Comte, je déſirerois que le courroux de la cruelle pût être réglé par les mêmes principes qui me diſpoſent à la paix, & qu'elle perdît ce courage qui s'opiniâtre à ma ruine. Mais, d'un autre côté, ſi l'on conſidère la juſtice de ſes douleurs, le fatal ſuccès de toutes ſes attaques, & le caractère de ſon ſexe, on concevra la conſtance de ſes reſſentimens. J'avoue que je loue, dans une jeune fille, cette magnanimité qui ſoutient ſes déſirs de gloire & de vengeance. Quelquefois je voudrois haïr comme elle; je me porterois

porterois avec moins de regret au carnage. Il eſt très-vrai que le ciel me favoriſe moins par des victoires, qu'il ne la favoriſe elle-même par la chaleur & l'exercice de ſa paſſion. Oui, cette interminable guerre me donne des chagrins. Je voudrois, ſauf l'opinion publique qui me retient, lui demander la paix, & même la mort; lui dire : Tuez moi, Clairemonde, ou ſoyons amis : ceſſez de vous croire offenſée, ou puniſſez l'inſolent par vos mains.

Il fut ici impoſſible à Herman de réprimer un mouvement qui lui fit dire avec vivacité, elle le feroit. On ne ſait pas aſſez tout ce que peut une femme dans ſa colère. Moi, je penſe qu'une telle ſoumiſſion ne lui paroîtroit qu'une inſulte. On veut que le coupable ſoit puni, humilié ; le feroit-il par un acte volontaire ?

Je le crois auſſi, dit Bérénice, d'une furie comme Clairemonde, & je ne me fierois point à ſa généroſité : mais toute autre femme ne conſidéreroit-elle pas qu'elle n'a point reçu d'offenſes que nous n'ayons reçues? Ne pleurons-nous

pas les nôtres, comme elle pleure les siens; & ces mêmes lois de l'honneur qui conduisent le Gentilhomme à la vengeance, ne défendent-elles pas la rancune après le combat? Je pense que mon frère feroit mieux de perdre tout souvenir de cette ennemie, & de se croire, par toutes les lois des Chevaliers, exempt de se représenter, après avoir satisfait plus de vingt fois. L'honneur ne l'oblige pas d'aller tous les jours à la boucherie. Je ne regarde plus comme Chevaliers, mais comme assassins, ceux qui viennent frais, après tout les autres, contre un adversaire épuisé: quand il y auroit offense, il en a fait raison; on n'a plus rien à lui demander, & maintenant c'est une victime qu'on assassine.

Elle avoit parlé avec autant de vivacité qu'Herman, lors qu'Arnoul reprit avec douceur = Si l'ennemi étoit un guerrier, oui: mais le droit des dames, qui ne peuvent comparoître elles-mêmes, est tel, que quiconque se présente de leur part doit être reçu. Toute femme est une divinité pour un galant homme; & le respect le soumet à s'offrir comme

une holocauſte. Je ne prétends pas qu'il ſe laiſſe tuer : mais il lui eſt défendu de témoigner le mépris que ſuppoſe un refus ; & ſon devoir eſt de ſe rendre à ce ſexe privilégié, toutes les fois qu'il en eſt requis de guerre, de ſervices, ou d'amour.

C'eſt ſeulement une peine, continua-t-il, pour un homme qui n'eſt pas ne cruel, ignoble, & méchant, de porter toute ſa vie la colère d'une Dame. Il ſemble qu'elles ne ſont faites que pour aimer ; & l'on ſe fait un reproche, on eſt humilié quand on ſe voit l'objet particulier de leur haîne ou de leur mépris. Non, nous n'avons pas de venin contre ces antidotes charmans ; & je crois que les Dames ne peuvent exciter en nous que les vaines colères de l'amour.

Je vous découvre peut-être une ame foible ; mais ne craignez pas pourtant que mon cœur molliſſe dans les occaſions, ni que cette ame, fatiguée de guerre, le ſoit jamais du ſoin de faire reſpecter mes armes & ma Ma ſon.

A la fin de ce diſcours, Clémentin, dont les yeux ne s'étoient pas détour-

nés du visage d'Herman, y vit une altération dont il étoit bien empressé de savoir la cause. Il fit en sorte de se trouver seul avec lui, n'osant encore imaginer un heureux fruit de tant de courage, de modération, de générosité, & de courtoisie. Mais il lui sembloit néanmoins que le cœur le plus barbare du monde pouvoit être fléchi par d'aussi aimables caresses d'une victime.

Au premier mot Herman lui fit bientôt comprendre qu'il n'étoit pas venu & ne s'étoit pas tant avancé pour laisser échapper une occasion si belle. — Eh! que lui dois-je pour une politesse qui s'adresse à deux jeunes étrangers? N'en ferions nous pas autant à qui se réfugieroit dans nos mains. Il ne me hait pas: je le crois bien; mais est-ce un devoir de lui en tenir compte. Est-on aimable seulement parce - qu'on aime? Ce ne sont ici que des mignardises propres à appaiser un enfant. Mon ame est trop fière & trop courroucée; & le sang de tous les miens qui bouillonne dans mon cœur, le rend insensible à de vains plaisirs. Il est vrai pourtant que je ne vou-

drois pas le voir sourire au couteau qui doit l'égorger....

La voilà, donc cette cruelle, résolue plus que jamais, & impatiente de voir survenir un moment favorable !

Cependant le Comte paroissoit vraiment chérir son jeune Gentilhomme, & ne s'en laissoit pas quitter. Ils s'occupoient ensemble à développer les mystères de la nature, à s'avancer dans les Sciences, à se former le goût & la main pour les Arts; bienfaisantes & douces occupations dont Herman sentoit souvent tout le danger : & toutes les fois qu'on parloit de Clairemonde, toujours la même estime pour elle & les mêmes dispositions à s'acheminer peut-être jusqu'à réunir en biens & en honneurs deux malheureuses Maisons, victimes de l'honneur & de l'orgueil.

Il semble que le destin s'attache à rendre cet homme insurmontable : voilà déjà plusieurs momens favorables, & son sacrifice n'est pas encore consommé. Il n'est pas pardonné sans doute : mais pourquoi l'épargne-t-on maintenant ? pourquoi tarder ? Si le ciel persécuteur per-

mettoit que Clairemonde fût reconnue, ſous un habit de Page, dans la maiſon d'Arnoul, dans ſa familiarité ! qui la juſtifieroit, puiſque le poignard qu'elle porte n'eſt pas encore teint du ſang de ſon ennemi ? Cette idée la fait frémir.

Dès la nuit ſuivante, elle eut beſoin de s'en débarraſſer avec ſon compagnon, & de lui demander un conſeil. = Eh quoi Clairemonde, n'avez vous pas juſqu'ici ſuivi votre volonté ? en ſeriez-vous fâchée ? ... Quoique je partage votre entrepriſe, je ne puis partager votre paſſion, & ce qui ſe paſſe dans ma penſée ne peut régler la vôtre. C'eſt à vous de réſoudre. On voit, lui dit Clairemonde, beaucoup plus nettement dans les affaires des autres que dans les ſiennes propres ; & je te conjure de me dire ton opinion ſur je ne ſais quelle foibleſſe qui fait que je commence à me trouver ici mal à mon aiſe. = A vous dire la vérité, ſi nous étions chez vous, je vous conſeillerois de n'en pas ſortir. Mais puiſque nous ſommes ici, vous ne pouvez plus vous en dédire.

Ce mot parut la frapper étrangement :

elle soupira, implora son père, & se trouva de toutes les créatures, la plus malheureuse & la mieux persécutée. A la fin ses yeux la soulagèrent par des larmes.

Hélène, qui avoit tout remarqué depuis leur entrée dans cette maison, & qui avoit toujours fait l'ignorante, se jette au cou de l'opiniâtre Clairemonde. Ah ! lui dit-elle, vous n'êtes pas un tigre. Je suis un monstre, lui dit Clairemonde ; & elle pleura plus abondamment, comme si elle se fût désolée. Elle ne voulut plus entendre parler sa compagne, & la pria de l'abandonner à son détestable sort, qui étoit prêt à la rendre l'ennemie de son sang, la fable du monde ; qui la contraignoit à respecter, oui, à respecter le ciel & des vertus ennemies.

Hélène, au comble de la joie de voir cette heureuse explosion de tant de fureurs, alla prendre son épinette, & l'accompagna de sa voix, en chantant le refrain d'une chanson qui disoit :

Il n'y a cœur si endurci
Qui d'amour ne soit adouci.

C'eſt maintenant Hélene qui eſt cruelle, qui ſe plaît à dompter ce farouche courage, en irritant ſa douleur. Rongez, rongez, Clairemonde, ce caillou que vous portez au ſein.

Les larmes s'arrêtèrent; mais le déſordre des eſprits augmenta. On s'aperçoit bientôt qu'une inquiétude, une douleur profonde a changé l'humeur d'Herman. Il aime à s'entretenir avec lui-même, & craint de lever les yeux ſur le Comte. Quel changement! Ce n'eſt plus la mort du Comte qu'il déſire, c'eſt la ſienne. Aime-t-il le Comte? Il en peut douter; mais il eſt bien certain d'avoir conçu de la haîne pour lui-même.

Arnoul fut bien affligé de cette mélancolie qu'Herman rejetoit ſur des déſirs de vengeance qu'il lui tardoit de ſatisfaire, & où il voyoit, diſoit-il, une quantité d'oſtacles qu'il n'avoit pas vus auparavant. Mademoiſelle Bérénice en eut un chagrin, très-diſtingué de celui de ſon frère. Car il faut ſavoir que depuis long-temps elle avoit porté ſur le jeune Gentilhomme des regards qui lui

avoient fait découvrir en lui les signes d'un homme digne de son attention. Elle avoit cherché à pénétrer dans le secret de sa famille, de sa fortune, de ses sentimens, pour se justifier à elle-même une inclination qui la portoit à se taire sur son compte, & à penser continuellement à lui.

Un jour, que la conversation avoit été arrêtée sur le mariage, Bérénice dit ces paroles, plus intelligibles par ses regards que par l'expression. — Puisque Clairemonde est aujourd'hui la seule force de nos ennemis par la résolution qu'elle a prise de s'abandonner au soldat farouche qui vous tuera, ne puis je pas aussi, mon frère, quoique l'expédient ne soit pas scrupuleux, m'en servir néanmoins pour m'opposer à sa fureur! Je pense qu'il y aura bien autant d'enchérisseur pour mon mérite, que pour le sien.

Vous n'êtes pas, ma sœur, destituée de parens comme Clairemonde. Vous n'avez pas besoin d'entrer dans le mariage par une telle porte, ni de louer des combattans au prix de votre beauté.

C'eſt une faute forcée dans Clairemonde ; elle ſeroit inexcuſable en vous.

Herman écoutoit : la réponſe d'Arnoul lui navra le cœur ; & ne pouvant en cacher le dépit, ni la honte qu'elle en recevoit, il ſe retira pour aller maudire ſa naiſſance, ſa légereté, ſon malheur. Oui, le Comte a droit de tenir ce langage déshonorant pour elle. Il ne peut parler autrement de ſon ennemie, juſqu'à ce qu'il en ait reçu des témoignages de réconciliation. Mais quelle apparence de réconciliation, quand elle ſe voit mépriſée ? Et que penſe donc tout le royaume de ſa conduite, puiſque le plus indulgent des hommes ne peut trouver qu'un prétexte pour la juſtifier ?

Herman n'avoit écouté que la réponſe d'Arnoul : car on ne s'intéreſſe qu'à l'objet de ſa paſſion (haîne ou amour). Clémentin avoit pris garde aux yeux de Bérénice, & ne put s'empêcher de raconter ce qu'il y avoit aperçu, pour égayer la douleur de ſon compagnon. Ah ! Clairemonde, lui dit-il, voyez combien vous êtes vengée ; vous n'avez ap-

porté que des plaisirs dans cette maison que vous avez dévouée aux larmes.

Si cela est vrai, ma chère Hélène, les plaisirs ne sont que pour l'insensible ; & le poison pour deux femmes malheureuses. Ceux qui peignent l'amour doux & charmant, sont trompeurs comme lui. Bérénice & moi, nous sommes réduites au même point de lutter contre l'impossible. = A quel point en êtes vous donc, Clairemonde, & quelle est cette impossibilité que vous rencontrez ? Celle de ma vengeance, apparemment, dit-elle. Et tout aussi-tôt les larmes ruisselèrent de ses yeux.

Chère Clairemonde, encore un mot, dit Hélène en l'embrassant : quel est l'insensible ici? = C'est toi, cruelle, qui me déchires par tes questions. = Mais, Clairemonde, vous ne m'avez pas dit que vous désiriez de l'amour de ma part. Veux-tu, dit-elle, que je me jette à tes pieds; que je te dise que j'ai soupiré pour la dernière goutte de ton sang; que ta douceur, tes soins m'en ont fait repentir ; & que je suis la seule dans ma famille à... te pardonner? = Non,

vous ne pouvez pas m'adreſſer de telles paroles. = Ne me demande plus alors quelle impoſſibilité me réduit, comme Bérenice, à mourir de honte & de douleur.

Clairemonde prit ſon luth à ſon tour, & chanta d'une voix déſolée la romance qui diſoit :

Nul mal plus grand que la mort :
Mais ſi plus grand mal peut eſtre,
C'eſt aymer, & ne point l'eſtre.

Hélène, dont les malices étoient charmantes, convint de cette vérité, & dit qu'elle entrevoyoit en effet l'impoſſibilité en queſtion, malheureuſement trop réelle, d'autant plus qu'on ne pouvoit rien eſpérer du temps, puis qu'une trop longue abſence de Bagnières devenoit très-dangereuſe, & ne pouvoit que produire une foule de ſoupçons, toujours funeſtes à ſa renommée, ſi elle ne menoit pas à découvrir la vérité. Ah ! quelle faute elles avoient faite inutilement, & ſans ſouvenir de ce proverbe !

Celuy qui courageux dompte ſes volontez,
Evite bien ſouvent beaucoup d'adverſitez.

Clairemonde écoutoit dans un noir silence, & n'ouvroit les yeux que pour mesurer la profondeur de l'abîme où elle s'étoit plongée, en se livrant à deux passions inconciliables avec son bonheur & l'esprit de sa Maison. Rendez-lui sa haîne, ô ciel! Cependant

Un grand mal quelquefois un grand bien peut produire:
Le temps corrige tout, quand on le sait conduire.

Bientôt après, parmi les plaisirs & les petites fêtes que le frère & la sœur inventoient pour charmer le temps & les tristes souvenirs, il arriva que dans un jeu appelé *les souhaits*, on s'écarta tout-à-coup de ses règles badines, pour désirer *selon le sentiment*. Bérénice, interrogée sur le souhait qu'elle feroit entre la satisfaction qu'apporte la vengeance d'une injure, & la possession de ce qu'on aime, ne balanca pas à répondre à Herman qui faisoit le jeu, qu'elle souhaitoit le dernier.

Je n'approuve pas, dit Arnoul, qu'Herman ait supposé cette grande satisfaction de la vengeance, & mon sou-

hait feroit que Clairemonde & ſes parens me deviſſent auſſi grands amis qu'ils me ſont obſtinés ennèmis. Clémentin ſe hâta de reprendre la parole, pour ſe faire regarder, & donner le temps à Herman de détourner ſes yeux, qui ſe remplirent de larmes par cette légère ſatisfaction.

Oh! que cette Hélène eſt aimable & cruelle tout à la fois! Un jour, elle vient dire à la nouvelle amoureuſe, qu'un Trompette eſt venu de la part d'un Cavalier qui ne veut pas ſe faire connoître, & qui vient, de la part de Clairemonde, réparer tous les torts faits à cette demoiſelle & à ſes parens. Le jour, le lieu, les armes, l'ordre de la danſe, tout eſt arrêté; & le château retentit des malédictions qu'on adreſſe à Clairemonde.... Quel parti prendre? demanda-t elle enſuite.

Il eſt pris, chère Hélène: notre ſexe eſt ſans ceſſe dans les douleurs, faute de ſavoir prendre ſon parti. Je veux profiter de mon déguiſement, pour être le ſecond du Comte, & je périrai ſans doute. — C'eſt le parti du déſeſpoir. — Il termine

tout. Que veux tu que je te dise? Je n'ai pu souffrir sa vie, je ne puis souffrir la mienne. Enfin je l'aime, & je me hais de l'aimer. S'il triomphe, le voilà plus fier, & mon oncle plus irrité. S'il est vaincu, voilà mon oncle plus fier & plus inflexible; & s'il meurt, me voilà, moi, dans la nécessité de mourir, en maudissant nos funestes guerres, & l'habitude de tant de parens barbares qui pétrissent nos foibles ames avec le fiel & le salpêtre de leurs viles passions.

Ainsi Clairemonde, vous voulez maintenant combattre contre celui qui combat pour vous, par vos ordres, & sans autre intérêt que de vous servir?

Si vous changez d'humeur, ce n'est pas chose étrange :
Tout change avec le temps; le temps même se change.

Hélène voulut bien insinuer à Clairemonde qu'il ne tenoit qu'à elle de rompre la partie. Mais elles ne trouvèrent aucun moyen de désavouer cet imprudent ami, cet odieux rival, cet amant détesté, sans jeter le masque; & alors

que n'avoient-elles pas à craindre de l'opinion publique & de l'oncle en fureur!

Quand le Comte eût été disposé à recevoir les secours d'Herman, Bérénice s'y seroit bien vivement opposée. Il fallut donc que le malheureux demeurât témoin très-intéressé & très-souffrant de ce combat, où il est inutile de dire que le Comte donna de nouvelles preuves de son courage, de son bonheur, & de sa générosité.

Clairemonde, délivrée de cet effroi, n'en demeure pas moins tourmentée par sa nouvelle passion, par les difficultés de la faire connoître à l'objet enchanteur, & par celles de la conduire jusqu'au terme d'une satisfaction légitime. Bérénice, impérieusement gouvernée par la sienne, l'exprimoit par des signes trop visibles sans doute; mais pour être entendus, il falloit d'autres yeux; & le malheureux Herman, qui imploroit un Médecin, ne pouvoit pas être le Médecin des autres.

Cependant Hélène, qui réfléchissoit toujours, s'en vint dire à Clairemonde: Vous m'avez souvent demandé des conseils que vous n'avez pas suivis; je

vais vous en demander un que je veux ſuivre. Eſt-il à propos que nous demeurions plus long-temps ici? que vous riſquiez d'y découvrir ce qu'il vous tarde, hélas! de mettre au jour? & pouvez-vous eſpérer une réconciliation générale avant une ſéparation?

Clairemonde prit pour elle-même le conſeil qu'on lui demandoit, & verſa des larmes, en voyant la néceſſité de le prendre. Il fut réſolu qu'on demanderoit au Comte un congé limité, ſous un prétexte quelconque.

Le Comte reçoit la parole, & conſent à l'éloignement; mais il ſe fait répéter cette parole ſi douce, & à laquelle il attache tant d'importance: l'imprudente, la tendre Bérénice refuſe abſolument d'être préſente au moment du départ, & ſe cache pour éviter les adieux. Voilà les beaux Pages ſur la route de Bagnières, où ils vont reprendre des charmes plus doux, avec d'autres habits.

Tandis qu'ils rêvent à la réconciliation ſi déſirée, & qu'Hélène entreprend de relever l'eſpérance de Clairemonde, le Baron de l'Atremont ſonge à faire éclore

la pensée qu'il couve depuis long-temps, & qui est d'exterminer la race de ses ennemis & de leurs adhérens. Plus il les voit forts & victorieux, moins il les redoute désormais.

Il envoie un Cuisinier au service du Comte Arnoul, avec promesse de toute assistance & de sa fortune, lorsqu'il aura rempli sa commission. Délivré du danger des armes, le Comte le sera-t-il encore de celui des poisons?

Cependant les deux Dames sont en campagne, & reviennent en Provence. A deux petites journées de leur château, les conducteurs s'égarent dans les bois; & tandis que les uns s'écartent pour découvrir un chemin plus sûr, les autres paroissent tranquilles autour de la litière de leur maîtresse, qui se plaint, & qu'Hélène console. Ceux qui s'étoient écartés, rencontrent bientôt un Cavalier, lequel apprenant qu'une Dame étoit en danger, fait voler son cheval, & se présente aux yeux de Clairemonde, qui frémit. Cet audacieux Cavalier la saisit, l'embrasse, la caresse avec une ingénuité tendre & charmante.

O ciel ! dit-il, eh quoi ! c'eſt vous, Herman ? avez-vous rencontré vos ennemis ? vous trouvez-vous dans un danger qui vous force à ce déguiſement ? O, mes bons amis, pourquoi m'avez-vous quitté ? Que je reconnois bien que le ciel me favoriſe, puiſqu'il m'envoie à votre aide !

Clairemonde étoit rouge, & brûlante, & palpitante entre les mains du Comte Arnoul, qui continuoit de la careſſer avec des tranſports que ſon trouble ne lui permettoit pas de réprimer. Enfin, tournant des regards tout baignés de larmes ſur Hélène : Ah ! lui dit-elle, c'eſt toi qui m'a trahie !

Hélène ſe jette à ſon cou. Oui ; dit-elle, certes, oui, c'eſt moi ; vengez-vous.

Alors le Comte ſe mit à deux genoux devant ſa cruelle ennemie, & lui préſentant la poignée de ſon épée : Moi, auſſi, dit-il, je vous ai trahie ; je vous connoiſſois, je vous adorois : vengez-vous. O Dieu ! comme ils m'ont trahie ! s'écria Clairemonde ; & en même temps elle détourna l'épée d'une

main dont elle ſe couvrit enſuite les deux yeux. Mais penſant aux domeſtiques, témoins de cette aventure, elle porta ſur eux un regard d'effroi. Hélas! elle ne vit que les plus attachés à ſa perſonne; & ils arrêtoient ſur elle des yeux trempés des larmes de la joie que leur cauſoit la fin de l'horrible guerre & de tant de malheurs.

Ils le penſoient ainſi tous, que c'étoit la fin des animoſités : mais le ſort n'a pas la main ſi libérale; & le calme qu'il accorde, eſt le ſigne le plus évident des orages qu'il prépare.

La nuit approchoit. Comment faire? Clairemonde ſe laiſſa conduire, comme une victime de la trahiſon méditée, au château d'une couſine d'Arnoul, tout près de ces bois où on l'avoit égarée. Cette nuit fut charmante.

Mais la raiſon & l'honneur ſe font encore entendre à des cœurs paſſionnés; & le lendemain ce fut une autre ſéparation, prémice de plus grandes douleurs, quoique les amans ſe fuſſent liés par des ſermens d'amour à toute éternité.

Le farouche Baron ne recevoit point

de nouvelles de la main de son Cuisinier : il s'impatientoit, & s'abreuvoit de tous les venins de son cœur, lorsque Claire-monde arriva dans sa maison avec l'air d'une aimable convalescente, foible de corps, foible d'ame, sans passions.

Aussi-tôt qu'on parla du Comte Arnoul, alors d'un ton désintéressé, mais tout à fait touchant, elle parla de l'amour de la paix avec délices, des divisions avec horreur, & avec esprit, de la finesse & du bonheur qu'il y auroit à pouvoir arrêter l'hémorragie d'une plaie qui avoit assez long-temps saigné. En un mot, elle étoit lasse de guerre & de malheurs, sur-tout depuis le funeste succès du dernier combat dont on lui avoit apporté la nouvelle à Bagnières, avec les funestes témoignages de l'ascendant & de la générosité de l'ennemi.

Ces mots suffisent pour faire soupçonner au Baron qu'il est trahi par sa nièce. Sans examen, il abandonne son esprit à des fureurs. C'est une lâche, une déloyale, une ingrate envers son sang. Mais il se tait.

Par suite de son soupçon, il s'informe;

il apprend que Clairemonde a passé toute une nuit dans le château d'une parente d'Arnoul, & que le détestable y étoit. Oh! quelle rage! Il ne veut pas la tuer: il devine tout; il veut les envoyer ensemble, dans un autre monde, jouir de leurs perfides amours.

Dans le même temps, Hélène apprend dans la maison qu'on sera bientôt délivré de l'ennemi, & que tel, envoyé pour le nourrir, portera la mort dans ses veines. En diligence, elle en donne avis au Comte: mais le pauvre Cuisinier ne pensoit plus à ses instructions. Ce détestable Comte étoit le père, l'ami de tous ses serviteurs; on ne pouvoit le voir sans l'aimer; & le ciel l'avoit fait naître pour guérir de leur rage les bêtes les plus venimeuses. Ce Cuisinier, traité avec douceur, récompensé, l'oreille remplie à toute heure des louanges de son maître, n'eut pas le courage d'achever son crime, & il eut celui de s'accuser.

Le Comte, toujours fidèle à son idée de paix & de réconciliation, renvoie au Baron son empoisonneur, avec une lettre où il disoit ne pouvoir croire qu'un Gen-

tilhomme fût l'auteur d'une auſſi infame ſuggeſtion, & qu'ayant été averti que ce domeſtique avoit appartenu au Baron, il lui faiſoit grace, & le lui renvoyoit, pour le punir à ſon gré. Il prioit enſuite le Baron d'être perſuadé qu'il ne lui ſuppoſeroit jamais que des deſſeins honorables, pour rechercher ſa mort.

Le Baron ſe monte à l'excès de la haîne, & affecte d'etre touché de la modération du Comte, en refuſant de voir l'inſtrument inhabile & lâche de ſa colère, & en diſant que c'eſt un homme ſorti de ſon ſervice, dont les actions ſont libres apparemment. Il fait venir ſa nièce, & lui dit que cette malheureuſe affaire du Cuiſinier le déſole; qu'il veut prouver au Comte Arnoul, qu'il n'a pas été capable d'une telle atrocité, & qu'il n'eſt pas ſi vieux, que ſon bras ne puiſſe encore le venger ſans le ſecours d'une main mercenaire. Ce ſoupçon ſeul, qui tombe ſur moi par la faute d'un miſérable, ajouta-t il, me porte à manifeſter mon honneur ſelon les lois des Chevaliers. Mais j'approche de mon tombeau, ma nièce: &, comme vous, je ne me

sens guère que la volonté du repos, & du plaisir de terminer avant ma mort des inimitiés qui déplaisent à ce Dieu de paix qui m'inspire.

Clairemonde, qui connoissoit si bien son oncle, ne se défia point de sa sincérité. Avec de l'amour, des désirs impatiens, on croit ce qui les flatte, & l'on se précipite dans le piége, les yeux fermés. Elle profita de cette ouverture pour encourager son oncle à passer plus avant, & à recevoir la visite d'Arnoul. Il fit d'abord mine de regarder cet acte de réunion comme peu nécessaire; cependant il y consentit, à cause de l'affaire du Cuisinier, & pour détruire tous les soupçons du Comte à cet égard, s'il étoit possible de l'inviter, sans s'exposer à des refus orgueilleux.

Hélène elle même se laissa tromper à ce masque d'indifférence, & se chargea de négocier l'entrevue discrètement, jusqu'à ce qu'on pût envoyer un Gentilhomme qui porteroit la parole, sans rien hasarder. Le Baron fourioit de voir en même temps l'avidité & les précautions de ses oiseaux.

Arnoul

Arnoul ne douta pas un moment que Clairemonde n'eût ſu vaincre l'opiniâtreté d'un vieillard qui n'avoit ſenti la tendreſſe que pour ſa nièce; mais il voulut cacher à ſon tour ſon empreſſement, & il exigea que le Baron viendroit au devant de lui. Celui-ci ſe fit encore prier pour accéder.

Enfin les ennemis ſe rencontrèrent, accompagnés chacun de cinq ou ſix Gentilshommes, garans de part & d'autre. Voilà le Comte Arnoul dans le château du Baron de l'Atremont; & l'on n'eût jamais imaginé pareille choſe au monde.

Le Baron feint à merveille d'être étonné, d'être ſenſible à toutes ces qualités qui rendoient le Comte ſi aimable dès la première vue; & il ſe ſert de cette découverte pour prolonger le temps de l'entrevue juſqu'à une quinzaine de jours; ce qui décide enfin le Comte à propoſer le grand moyen & le plus confirmatif d'une paix ſolide & néceſſaire. On lui prête une oreille facile, tant pour la choſe que pour les conditions. Le jour de l'heureux mariage eſt fixé, & la fête en ſera bientôt célébrée.

C'étoit la fête des morts que préparoit la plus invincible haîne avec un artifice infernal. Ce n'eſt pas aſſez d'une nièce perfide & infame, ni de ſon amant; il a juré d'abolir toute la race des parens & adhérens de l'ennemi; & s'il a conſenti à cet hymen, c'eſt pour les attirer tous au bord de la tombe, & les y précipiter d'un même coup.

Mais il eſt écrit que les méchans ſeront enveloppés du filet qu'ils ont tendu. Le Baron n'avoit pu pratiquer ſon invention, ſans y employer trois domeſtiques, dont Hélene aperçut les mouvemens trop myſtérieux. Ces hommes étoient las de ſervir d'inſtrumens à un maître ſi perfide; & malgré l'épouvantable vengeance promiſe à leur indiſcrétion, ils révélèrent à la fidèle Hélène, qu'ils diſpoſoient une mine avec ſix caques de poudre ſous la ſalle qui devoit ſervir au feſtin. Mais ils penſoient que cela ne menaçoit pas les gens de la maiſon, & que leur maître avoit une ruſe pour les empêcher d'y entrer.

Helène ſe garde bien d'avertir Clairemonde: mais elle fait voler un meſſager

vers le Comte, qui étoit reparti, qui délibère avec ſes amis ſur ce prodige d'iniquité. Tous réſolurent de ſe rendre au lieu du ſacrifice, de feindre une parfaite ignorance, & de ſacrifier le ſacrificateur avec ſes aſſiſtans.

Ils arrivent en habits de fête. Le Comte revoit avec un ſentiment ſecret de douleur ſa chère Clairemonde brillante de grace & de gaieté. Il ſoupire, & craint, de manière ou d'autre, une cataſtrophe qui les ſépare à jamais.

L'aſſemblée ſe complète. Tous les amis du Baron reçoivent de ſa bouche l'avis de ſe retirer les uns après les autres (à la réſerve de pluſieurs qu'il veut auſſi ſacrifier, pour ne pas donner lieu à des ſoupçons), dans un autre corps de logis, pour y prendre leurs avis ſur cette affaire de réconciliation & de mariage; pour ſavoir d'eux s'il doit vivre avec ſon neveu, ou lui remettre ſa nièce; & enfin ſur d'autres articles qui les intéreſſent eux-mêmes, comme amis particuliers de ſa Maiſon. Il va viſiter ſes poudres, ſa mêche: tout eſt ſain, tout eſt prêt. En paſſant dans l'autre corps de logis, il

donnera le signal qui doit faire jouer l'abominable tragédie.

Cependant le Comte répugne à ensanglanter son mariage, & réprime l'ardeur de ses amis, qui vouloient découvrir les instrumens du crime & commencer la tuerie. Tout le monde assemblé & assis sur le volcan, le Baron parle en ces termes.

Nos aïeux se sont de tout temps assemblés dans cette salle avec leurs amis; & j'ai toujours entendu dire que les fondemens de notre querelle y furent jetés à l'occasion d'une fête de mariage. Je veux croire qu'au même endroit où elle a pris naissance elle aura sa fin, de quoi je me réjouis, Messieurs, & vous prie de croire que je n'y ai reçu personne avec plus de satisfaction que l'honorable compagnie qui vient terminer toutes mes peines, & que j'y vois avec plus de plaisir que moi-même.

Arnoul lui répondit avec modération: La compagnie ne doute nullement de ce que vous dites, & elle interprète vos paroles mieux que vous ne pensez.

L'intelligence de cette énigme, qui, sous de si douces amorces, nous présage un effet si monstrueux, n'est pas si difficile, qu'elle n'ait été saisie & révélée par un oracle plus fidèle.

Baron, vous avez été tourmenté de la soif de mon sang, jusqu'à vouloir vous en désaltérer par des moyens aussi éloignés de votre rang que vous l'êtes de la vertu. J'ai plaint & même excusé votre passion, tant qu'elle n'a pas entrepris plus avant que ma personne. Aujourd'hui qu'elle s'étend à toutes ces Dames & Chevaliers qui ne vous ont rien fait, je ne puis me taire ni dissimuler que je voudrois que ma mort eût prévenu votre honte, puisque je dois vous appartenir de si près, qu'il faut que je la partage. N'y voyant pas d'autre remède, je supplie cette compagnie, & la conjure de vous pardonner, & de vous abandonner, pour unique châtiment, à vos repentirs.

Le Baron pousse un cri, se lève avec la fureur d'un scélérat découvert & incorrigible, & réplique : Le sentiment qui m'a forcé à la vengeance de tous les miens, est dans le cœur de tous ceux qui

ſont attachés par de fortes racines à leur parenté. Il ne peut paroître coupable qu'à ces ames baſſes & ſtupides, qui, touchées d'une moindre douleur, ont auſſi moins de reſſentiment & de mémoire. J'ai employé les voies de l'honneur inutilement, & celle-ci eſt encore juſtifiée par l'honneur qui me l'a inſpirée Au ſurplus, ſi nous ſommes tous coupables, vous envers nous, nous envers vous, il eſt juſte que nous périſſions tous.

A ces mots, il s'élance en déſeſpéré vers la fenêtre, malgré la peſanteur de ſon âge, & donne le ſignal terrible qui doit le faire ſauter avec les autres. On n'entend dans la ſalle qu'un même cri épouvantable. Mais le ſilence ſuccède; l'exploiſion, ne ſe fait point, & le ſcélérat demeure confondu.

On penſe bien que cette bonne Helène n'avoit pas négligé les précautions. Elle n'avoit pas mouillé des poudres qui ſeroient viſitées; mais elle avoit amolli les cœurs, intéreſſé les ames par le double charme de la récompenſe & de la vertu. Cependant, pour être plus ſûre de celui qui devoit allumer la mêche, au ſignal, elle l'avoit fait garrotter par les

deux autres au moment où le Baron entra dans l'assemblée.

Alors toutes les Dames s'emparèrent de Clairemonde, qu'un évanouissement avoit renversée sur son siège. Les hommes délibérèrent. Arnoul s'opiniâtra contre eux, & les força d'offrir encore au Baron son pardon, s'il vouloit engager son honneur de renoncer pour jamais à toute idée de vengeance. Il ne leur répondit que par un sourire dédaigneux.

On se saisit de l'obstiné vieillard, & chacun opinoit à couper cette racine de dissentions, lorsque Clairemonde, revenue de son évanouissement, implora la miséricorde, & protesta qu'elle mourroit plutôt de son malheureux amour, que d'en accorder la jouissance au Comte Arnoul, si l'on ne pardonnoit pas à son oncle, & même si son oncle refusoit d'y consentir. Qu'on me punisse donc aussi, dit-elle; j'ai tenté la même chose & demeuré trois mois dans la maison du Comte avec le dessein de l'assassiner. Si je ne l'ai pas exécuté, celui de mon oncle ne l'est pas non plus. Ensuite, à deux genoux & les mains tendues

vers le Baron : « Ah ! mon oncle, dit-elle, puiſque l'amour du ſang vous a conduit, pourquoi ne m'aimez-vous pas, moi, qui ſuis la dernière ?

Le Baron ne put ſe défendre d'un mouvement ſecret qui lui fit regarder longtemps ſa nièce en ſilence ; & ſans la relever, il paroiſſoit combattu : à la fin, il fit entendre ces paroles : M'as-tu aimé toi-même, dénaturée ? Quelle amitié te dois-je, quand tu renies, moi, ton père, ta mère, tes frères, tous nos amis morts ou préſens ? O Dieu ! dit-elle encore, éclairez le cœur de mon oncle ! Non, répliqua-t-il ?

On fit plus : tous les amis du Baron élevèrent leurs voix, & le ſupplièrent de ſe dompter. Arnoul lui-même & tous les ſiens deſcendirent à lui demander comme une grace, ce qu'il n'étoit plus en droit d'empêcher. Clairemonde retomba dans un évanouiſſement cruel. Helène fit un cri, & prenant l'inflexible au collet, elle le tire, la lui montre. Achève-la donc, dit-elle avec déſeſpoir. Quelle meure, dit-il, ou qu'elle aille ſe fouiller ailleurs de ſon hymen

honteux. Il prononça ces derniers mots avec un soupir de fureur.

Alors Helène supplie qu'on le prenne au mot, que tout le monde serve de parent à l'infortunée : elle représente qu'on n'obtiendra pas davantage de son oncle, & qu'il a perdu tous ses droits, par le crime qui mérite la perte de sa tête.

Ce fut ainsi que vingt familles présentes autorisant le mariage de Clairemonde & d'Arnoul, les noces s'en firent au château du Comte, à la grande satisfaction de la province, étonnée d'un tel miracle.

Trois mois après, le Baron, dévoré de son serpent, en rendit tous les venins avec son ame dans la solitude de son vieux châteàu.

Grand exemple du doux pouvoir de l'amour & de ses bienfaits : & exemple encore plus utile du tourment des mauvaises passions, de leur impuissance, & des trahisons qui les exposent à servir de honteux spectacle à la vertu.

QUATRIÉME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LES DANGERS DE LA SYMPATHIE.

LETTRES D'HENRIETTE DE BELVAL AU BARON DE LUZY,

*Et de différentes personnes qui ont eu part aux principaux événemens de sa vie : rédigées & mises au jour par M. N***.* 2 parties, 1785.

Ce Roman, dont nous ne donnerons qu'une simple notice, n'a point cet air

d'originalité qui pique ; mais il y règne une vraiſemblance qui intéreſſe. Il mérite conſéquemment d'être connu.

Henriette de Belval eſt fille d'une mère qui porte un caractère de dureté qui révolte. Elle a perdu ſon père, & n'a d'autre protecteur dans ſa maiſon qu'un frère, qui a lui-même beaucoup à ſouffrir de la tyrannie maternelle, & qui ne peut conſéquemment la ſervir qu'avec un zèle preſque inutile. Henriette eſt miſe dans un couvent, & déteſte ce ſéjour, quoiqu'elle ait l'eſprit réglé : le monde l'appelle à lui, & ſa ſenſibilité naturelle lui parle encore en ſa faveur. Ces diſpoſitions contrarient les vœux de ſa mère, *qui veut en faire une Religieuſe*. Elle aura beaucoup à ſouffrir du refus qu'elle fait de prendre le voile. Sa longue réſiſtance n'épuiſe point ſon courage ; & Madame de Belval eſt obligée de ſe rendre aux reproches

du public, qui lui fait un crime des tourmens de sa fille.

L'amour sembloit l'attendre à son entrée dans le monde. Il avoit fait pour elle un cœur digne de toute la tendresse dont le sien étoit capable. Le Baron de Luzy éprouve, en la voyant, le pouvoir de mille charmes, unis aux plus aimables qualités; elle éprouve en même temps cet empire doux & puissant, qui se forme de la réunion des vertus, des avantages de la figure, & des dons de l'esprit. Une convenance si bien établie est d'ailleurs confirmée par l'égalité de la naissance & de la fortune. Une chose encore semble les autoriser à se livrer à leur penchant mutuel; c'est le plaisir que Madame de Belval semble prendre chaque jour à recevoir chez elle le Baron de Luzy, & la liberté qu'elle leur laisse de s'entretenir sans cesse, & de témoigner le plaisir qu'ils goûtent à se voir.

Toutes les personnes qui, pour con-

jecturer & prévoir l'avenir, ſuivent la règle des apparences, auroient parié que ſon intention étoit de les unir, & de préférer pour ſa fille le Baron de Luzy à tous les partis qui pouvoient ſe préſenter. L'opinion publique eſt trompée : Luzy s'explique, & il eſt refuſé. Il inſiſte, & il eſt exclus de la maiſon. Quelle eſt la raiſon de cette conduite ? Il eſt impoſſible d'engager Madame de Belval à la dire ; en la lui demandant on l'irrite. Elle accable ſa fille de cruautés ; elle interdit ſa préſence à ſon fils, parce qu'il l'interroge avec quelque obſtination. On ne la voit plus que ſous le double aſpect de mère barbare & de femme inconſéquente. Quel eſt, encore une fois, le motif d'un entêtement auſſi cruel qu'inexplicable ? Le voile ne ſe déchire qu'à la fin ; & juſqu'à ce moment on la déteſte, & elle mérite bien la haîne qu'elle paroît braver.

Nous n'entrons point dans le détail des

moyens qu'elle emploie ſucceſſivement pour ſouſtraire ſa fille aux regards du Baron, & de toutes les reſſources que cet amant malheureux & adoré trouve dans ſon amour & dans ſon déſeſpoir, pour ſe rapprocher toujours de celle qu'on lui ravit ſans ceſſe. On ſe plaît à voir ſon imagination ſervir ſi bien ſon cœur; & l'on eſpère que tôt ou tard un ſentiment ſi heureuſement ſecondé par l'eſprit, triomphera des obſtacles que cette cruelle autorité oppoſe impitoyablement à des vœux protégés par la nature. Un motif particulier met le Lecteur dans les intérêts des deux amans; ce ſont les vices & les prétentions d'un ſcélérat médiocre, que la dot d'Henriette tente, & qui, profitant du courroux que l'opiniâtreté du Baron nourrit dans le cœur de la mère, trouve le ſecret de la diſpoſer en ſa faveur, quoiqu'il ait contre lui des vices connus, un crime publiquement reproché, & cet excès

d'impudence qui doit rendre inutiles toutes les reſſources de l'eſprit. La mère, qui ne raiſonne plus, à force de haïr, ſaiſit l'occaſion de ſe venger; & elle voudroit pouvoir croire tout le mal qu'on lui dit de l'homme dont elle veut faire ſon gendre, pour immoler plus ſûrement ſa fille, en la lui faiſant épouſer.

Cette paſſion eſt ſi horrible, & le vil ſcélérat qui en eſt l'inſtrument, en devient ſi odieux, que l'on n'éprouveroit peut-être que le dégoût, en voyant les ſcènes ſe ſuccéder, ſi l'extrême paſſion des deux amans ne répandoit un charme ſur leur malheur. Ne pas les ſuivre exactement & avec le même intérêt dans toute l'étendue des révolutions qu'ils éprouvent, ce ſeroit les abandonner; & l'on devient incapable de la moindre diſtraction à leur égard, pour peu qu'on ait l'ame ſenſible.

Enfin des événemens imprévus amènent un moment qui ſoulage le cœur

qui plaint leur deſtinée. Ils vont être unis par une *réſolution* que l'inflexibilité de la mère a rendue preſque néceſſaire. Le frère d'Henriette approuve qu'ils ſe dérobent à la main barbare qui les immole chaque jour. Ils ſe rendent à Bruxelles; & doivent bientôt ſe préſenter à & l'autel, y dépoſer les fers de la tyrannie, pour recevoir les chaînes plus douces de l'hymen. Madame de Belval apprend leur fuite; le tranſport qui la ſaiſit, eſt ſuivi de convulſions; elle perd l'uſage de ſes ſens; & les portes du trépas s'ouvrent déjà pour elle. Dans cet état, elle demande à voir ſa fille: la nature, les remords, les regrets exercent leur empire. On écrit à Bruxelles. Les déſirs d'une mère mourante ſont des lois. Le mariage eſt ſuſpendu; & Mademoiſelle de Belval arrive bientôt à Paris avec Luzy. Quel événement leur eſt preparé!

LETTRE

D'HENRIETTE *à son frère.*

JE fuis; je m'arrache à mon amant: je vais loin de celui qui me fut trop cher, traîner ma vie infortunée.... Mon frère, ayez pitié d'une sœur mourante: consolez le malheureux Luzy; je le quitte pour toujours, sans le prévenir du motif qui me fait prendre un parti si violent. Aurois-je eu la force de lui déclarer qu'il ne faut plus nous voir.... O ma mère, dont je viens de fermer les yeux, si j'avois eu plus de soumission à vos volontés, j'aurois évité les tourmens que j'endure, & qui ne finiront qu'avec ma vie!... Que dis-je? M'étoit-il possible de résister au penchant qui m'entraînoit? pouvois-je prévoir?.... &c. &c. &c.

AVEU
DE MADAME DE BELVAL
à sa fille.

VOTRE mère ne sera plus, ma fille; lorsque vous lirez cet écrit. Dans le moment terrible, où je suis prête à paroître devant le souverain Juge, il faut que je surmonte & ma foiblesse & mon orgueuil. Il faut, par un aveu humiliant, vous empêcher de contracter des liens que le Ciel réprouve. Heureuse si, par cet aveu, quoique tardif, je puis appaiser son courroux.

On m'avoit mariée à M. de Belval sans consulter mon goût. Il en résulta entre nous une extrême indifférence, qui, ne faisant qu'éclater chaque jour, nous engagea à nous séparer amicalement, dès que je lui eus assuré des successeurs.

Mais j'étois jeune & avide de plaisirs ; il me laissoit entièrement maîtresse de mes actions..... Dans le nombre de ceux qui s'empressèrent à me rendre des soins, mon cœur distingua le plus aimable, & ma foiblesse fut bientôt suivie d'une juste punition : je m'aperçus que j'étois enceinte. Les soins que je pris pour cacher les suites de mon égarement, furent inutiles : M. de Belval les apprit un des premiers. Outré de recevoir un enfant qui ne lui appartenoit point, il exigea que du moins il ne parût pas dans la maison paternelle. O ma fille ! c'est sur vous que tomba cette proscription. En vain mon cœur la trouvoit trop dure ; il fallut m'y soumettre, & me priver de vous dès-que je vous eus donné le jour. Une mercenaire prit soin de vos premières années. En sortant de ses mains vous fûtes mise au couvent. M. de Belval, toujours irrité, vouloit qu'un voile couvrît votre front, votre

honte, & la mienne. J'étois dans les mêmes dispositions. Vous résistâtes à toutes les impulsions, aux menaces même. Je plaignois vos tourmens, & m'affligeois de vos refus.

M. de Belval mourut : persuadée que le temps ne vous feroit pas changer de résolution, je me décidai à vous faire venir auprès de moi, & à vous établir, lorsque l'occasion s'en présenteroit ; mais en ne vous donnant pour dot que le fruit de mes épargnes. Hélas ! je ne prévis pas que votre cœur s'attendriroit un jour en faveur du Baron de Luzy, & que vous brûleriez pour lui d'une flamme criminelle. Frémissez, ma fille, en apprenant que celui que vous idolâtrez, & dont peut-être vous avez comblé les désirs.... frémissez, il est votre frère ; le Baron de Luzy lui donna la vie, ainsi qu'à vous. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'eſt à ſon amant qu'Henriette adreſſe ce terrible aveu de ſa mère. Elle n'a pas beſoin de lui communiquer ſa douleur pour en faire l'homme le plus malheureux. Leur ſituation ſe conçoit ; & quelque effet qu'elle puiſſe produire, elle ne ſauroit ſurprendre que des indifférens.... Ils ne ſe voyent plus, mais ils s'écrivent encore : comme ils s'aiment toujours, ils ne cherchent point dans le déſeſpoir le moyen de finir leurs tourmens ; ces tourmens les lient encore, & leur chaîne eſt le dernier bien qui leur reſte. Mais la nature s'épuiſe en nourriſſant des ſentimens ſans eſpoir. Ce mot annonce leur deſtinée.

F I N.

TABLE

DU VOLUME DE JUIN.

NOTICE d'un Ouvrage curieux & intraduisible. pag. 3

Les Contes des Génies, ou les charmantes leçons d'Horan, fils d'Asmar. 79

La haîne & l'amour d'Arnoul & de Clairemonde. Histoire Provençale. 123

Les dangers de la sympathie, ou Lettres d'Henriette de Belval au Comte de Luzy. 178

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de La Bibliothèque des Romans* pour le mois de Juin. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 15 Mai 1786.

RAULIN.

AVIS.

Si rien n'eſt plus reſpectable que les engagemens que l'on prend avec le Public, rien n'eſt plus difficile quelquefois que de lui prouver ſon zèle par ſon exactitude. Depuis ſix mois nous avons éprouvé ſouvent cette difficulté. Ne pouvant la vaincre, comme nous l'aurions déſiré, nous avons tâché du moins de racheter cette négligence apparente par des efforts particuliers; & nous oſons dire que nos ſix derniers volumes rachètent, par un mérite qui ſe fait aiſément ſentir, le tort involontaire de les avoir fait attendre.

Toujours occupés de nos devoirs, & voulant prouver toujours le plaiſir que nous goûtons à les remplir, nous nous impoſons la loi de redoubler ſans ceſſe d'efforts : notre travail prouvera notre réſolution. Il eſt ſi doux d'entendre louer ſon zèle, qu'il ne faut qu'un peu de ſenſibilité pour enviſager, dans ce genre, la

peine comme un plaisir. A l'égard de l'exactitude, nous en connoissons trop l'importance, pour ne pas la regarder comme une partie essentielle de notre engagement.

Nous prions les personnes disposées à renouveler leur abonnement, de ne pas nous laisser dans l'incertitude de leur intention.

LF.C.
B582u
209754
Author
Title Bibliothèque des romans. Vols.175-176.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU